MON GÉNÉRAL

SA FEMME

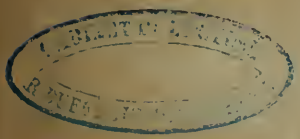
ET MOI,

MÉMOIRES DE CHARLES DE LUCIENNES,

PUBLIÉS

Par le Baron de LAMOTHE-LANGON,

Auteur du Château de St.-Félix, de Bonaparte et le Doge, de Monsieur et Madame, de la Cloche du Trépassé, de Reine et Soldat, de Roi et Grisette, de Mademoiselle de Rohan, de la Femme du Banquier, etc.



« In youth all action and all life :
« Burning for pleasure, not averse from strife ;
« Woman, the field, the ocean, all that gave
« Promise of gladness, peril of a grave
« In turn he tried....he ransack'd all here below.
« And found his recompense in joy or woe. »
BYRON, LARA.

TOME PREMIER.

PARIS
CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR,
RUE SAINT-JACQUES, 38.

1841.

PRÉFACE.

Mes rapports, ma correspondance avec le frère de mon père, étaient intimes. Mon oncle me traitait avec une bonté, une indulgence, qui ne se sont jamais démentise.

Il n'exigeait, en retour, qu'une confiance entière.

Plein de reconnaissance, je lui écrivais toutes les circonstances de mon existence agitée.

Je trouvai mes lettres dans un ordre parfait, lors de la mort de mon oncle, parmi ses papiers.

Je pris plaisir à leur lecture, tant est grand le charme des souvenirs, et, devenu vieux, j'ai continué le récit commencé dans mes lettres.

De là ces mémoires.

Les vers suivans de M. Dangremont, rendent le mieux du monde mes sentimens, mes émotions, au sujet de cet ouvrage :

« Aujourd'hui que mon cœur a fini son doux songe,
« Qu'il a de l'espérance épuisé le monsonge,
« Alors que je n'attends plus rien de l'avenir,
« Je renais à la vie en jetant mes pensées
« A travers les choses passées,
» En appelant à moi la voix du souvenir. »

CHAPITRE PREMIER.

Regenda est fervida adolescentia. »

(Seneque.)

—

Je passerai rapidement sur mes premières années.

Ma mère, restée veuve fort jeune, me conduisit au collége de Sorréze.

Je m'y distinguai, surtout dans les arts

d'agrément. A seize ans, je savais faire, d'après nature, un portrait fort ressemblant; j'étais profondément musicien et ma voix de ténor était remarquable.

Je perdis mon excellente mère, au moment où je finissais mes études. Je vins en vacances à Poitiers, chez ma tante Delmar, femme d'un caractère très ferme et d'un cœur noble et dévoué.

Mon oncle Germond fut nommé mon tuteur.

M. Germond était un avocat fort habile, fort expert; il s'était retiré des affaires avec une très grande fortune et habitait sa terre de Luciennes, à deux lieues de Poitiers.

Mon oncle éprouvait au moins beaucoup de sympathie pour moi, sans doute par souvenir de son frère et surtout de ma mère, la femme la plus honorable, disait-il, qu'il

eût connue ; il me serrait souvent dans ses bras avec effusion ; puis il se mettait à m'étudier, me scruter, me regarder, comme s'il se fut efforcé de lire jusqu'au fond de mon cœur et de ne m'aimer qu'en pleine connaissance de cause. Je l'entendis dire à madame Delmar qu'il fallait me livrer, pour le choix d'un état, à mes instincts bons ou mauvais ; que c'était une épreuve à faire.

J'étais fort éloigné de toute inclination sérieuse, et, lorsqu'au printemps de 1804, ma tante me demanda, de la part de M. Germond, à quel parti je m'arrêtais, à quelle carrière je me destinais, je la priai d'obtenir que mon tuteur me permît d'aller à l'école militaire de Fontainebleau, alors tout récemment établie.

J'étais enthousiaste de la gloire nationale et du premier consul. Napoléon Bonaparte était mon héros : je n'avais rien vu dans

mes livres classiques, qui fut comparable à ses campagnes d'Italie et d'Égypte, et je voulais me faire sous-lieutenant pour *vaincre ou mourir* avec lui.

Lorsque madame Delmar apprit à mon oncle mes *instincts militaires*, M. Germond se récria fort :

« Il se peut !... lui dit-il. Quoi ! mon héritier, mon neveu unique veut se faire sous-lieutenant ! Ce coquin de Bonaparte perdra la France. Que le diable l'emporte, et mon neveu avec lui... Allons, envoyez le petit drôle à Fontainebleau. Il est impossible qu'il y tienne : il a fait de trop bonnes études pour s'arranger de pareil métier. C'est une fantaisie de peu de durée qu'il faut lui passer. »

C'était sotte chose, à la vérité, et je regrettai plus d'une fois Sorrèze ; mais je me pris d'une belle passion pour les mathéma-

tiques ; j'y travaillai avec fureur ; je supportai patiemment l'école du soldat et de l'officier ; je restai étranger aux nombreux duels qui forcèrent à nous retirer nos baïonnettes ; je fus nommé sous-lieutenant au seizième léger.

Je perfectionnai mes études musicales en Allemagne dans nos cantonnemens et je fis connaissance avec la guerre à Jéna.

Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il était fort difficile que la gloire arrivat jusqu'à un obscur sous-lieutenant.

La lettre que j'écrivis de Weimar à mon oncle était plus mélancolique et philosophique qu'enthousiaste.

« Bien, dit M. Germond à ma tante : encore une victoire, et Charles en aura fini avec l'état militaire. »

Je fus fait lieutenant à Golymin : cela me

rendit quelque chose de ma première ardeur; mes hôtes, les juifs Polonais des environs d'Ostrolenka, avaient aussi de bien belles barbes, et je m'amusais à me créer une superbe collection de figures patriarcales en faisant leur portrait, lorsque je n'étais pas obligé d'aller avec mes soldats à la recherche des pommes de terre pour ne pas mourir de faim.

Je faisais de cette douce vie un tableau assez riant dans mes lettres à mon oncle, et il me répondait crument :

» Je te donne encore six mois à guerroyer. Puis, si tu me refuses de te faire étudiant en droit à six mille francs de pension à Paris, je te déshérite et romps toute relation avec toi.

» Tu crois peut-être, mon neveu bien-aimé, que je n'ai que toi à qui laisser ma

succession, et que notre identité de nom exerce à ton égard sur moi un charme irrésistible... Prends-y garde ! mon testament t'apprendra le reste. »

J'étais encore dans le terme fixé par M. Germond, lorsque force me fut de renoncer au métier des armes. Resté mourant, avec les trois quarts de mon régiment, sur le champ de bataille d'Eylau, j'écrivis a mon tuteur, de l'hôpital de Varsovie, que j'avais suffisamment satisfait à mon amour pour la gloire.

CHAPITRE II.

« Qui pourrait décrire
« Le trouble d'un aveu, la douceur d'un sourire,
« La saveur d'un premier baiser ! »

(LAMARTINE.)

—

J'arrivai, six mois après, fort souffrant encore de mes blessures, à la terre de mon oncle.

M. Germond avait demandé et obtenu ma réforme. J'étais reconnu *invalide*, au moins pour quelque temps.

« Eh bien, Charles, me dit mon oncle en m'apercevant, es-tu guéri de la fantaisie de courir les aventures à la suite du grand homme? Au train actuel, je m'estime heureux que tu n'ayes été qu'à moitié tué. Les bons soins ne vont pas te manquer, et tu te trouveras mieux ici, je l'espère, qu'à l'hôpital militaire. Une fois rétabli, tu guerroieras avec les lièvres et perdrix de mes champs; tu feras une demi-douzaine de *passions* avec les femmes ou fillettes de mes paysans, si le cœur te dit, et, le mois de novembre venu, tu t'en iras faire ton droit avec les grisettes du quartier latin. Tu auras plus beau jeu à te défendre des embûches de leurs coquetteries que des lances des Cosaques. Ne va pas toutefois vouloir épouser, à première vue. Tu m'as écrit que tu avais encore le cœur tout neuf, et je veux bien t'en croire; j'aimerais presque autant qu'il en fut autre-

ment... Quoiqu'il en soit, tu n'es pas majeur, et il te faudra tout au moins mon consentement. La vie est longue, vois-tu, et il faut la connaître avant de s'y fixer. Donne plus d'une fois ton cœur avant de le donner tout-à-fait et à jamais. A ton âge, je voulais moi-même épouser *à tout propos*. J'y ai si mûrement réfléchi que me voilà arrivé à soixante-dix ans, fort décidé à mourir célibataire. »

Je me rétablis lentement et ne fus nullement tenté de faire une passion poitevine. Je m'occupai peu des liévres et des perdreaux; beaucoup de musique, de peinture, et je partis pour Paris, assez résigné à faire mon droit pour complaire à mon oncle, mais fort décidé surtout à cultiver les arts, qui me rendaient, selon moi, la santé, et m'avaient fait supporter, sans un moment d'ennui, la solitude et l'isolement de la campagne.

Le séjour de Paris ne tarda pas à me plaire infiniment. J'avais des lettres de recommandation, et je pus faire de la musique en belle et grande compagnie. Ma voix de ténor était, disait-on, large, pleine, toute de poitrine.

Mon oncle m'avait fait présent d'un piano d'Èyrard. J'y passais des soirées entières, sans compter les heures de mes cours de droit, que j'oubliais souvent.

La jeune fille d'un de mes voisins partageait mes goûts et se destinait à la carrière artistique. Elle avait obtenu un prix de chant au conservatoire, et elle jouait l'opéra avec beaucoup d'agrément chez Doyen et aux autres petits théâtres de société ou des environs de Paris.

Je la voyais, chaque jour, aller, en compagnie de sa mère, au conservatoire et, plus d'une fois, de mon entresol, je l'enten-

dis, dans sa chambre sur la cour, au second étage, répéter les traits de chant, les points d'orgue des airs classiques.

J'ouvrais alors ma fenêtre et lui donnais l'accord sur mon piano. Elle me comprenait, m'attendait, et semblait flattée de ce que je répétais, à la manière d'un écho, ses plus jolies vocalises.

J'eus le bonheur de la rencontrer sur l'escalier. Je la remerciai en termes très vifs du plaisir que je lui devais.

Elle était blonde, extrêmement blanche, assez grande, et semblait douce et timide.

Elle me répondit à peine, mais elle me dit tout émue : « Je chante ce soir *le Traité nul* chez M. Doyen : Voulez-vous venir m'entendre? Voilà un billet. »

J'acceptai avec empressement et j'arrivai des premiers.

C'était un singulier lieu que le tripot tragi-comi-lyrique de M. Doyen, au fond d'une longue allée, au N° 12 de la rue Transnonain.

Le maître de la maison était sans doute fort grossier, fort bizarre, fort mal élevé. En revanche, il entendait fort bien le théâtre et était par fois excellent dans les rôles du grand répertoire, qui convenaient à son physique à ses manières.

J'obtins tous les renseignemens désirables sur les mœurs et les usages locaux de la part d'un habitué placé près de moi.

La jolie voix de ma voisine et mon court entretien avec elle sur l'escalier m'avaient déjà rendu très désireux de devenir son *camarade*.

Elle était en possession des rôles de primadonna chez Doyen.

J'allai droit au directeur et le priai de me faire chanter, *coute qui coute*. *L'ami de la maison*.

« Vous êtes bien jeune, me répondit Doyen, en me regardant de la tête aux pieds.

— « Dans les âmes bien nées,
« Le *talent* n'attend pas le nombre des années. »

Lui dis-je.

— « Nous verrons bien, au surplus, reprit-il. Ce n'est pas petite *besogne*. de chanter *Cliton*. Clairval n'y était pas toujours bon et Elleviou y est détestable.

— « Je tâcherai d'y être comme *Clairval* dans ses bons jours... Je vous prierai de *monter* ensuite le *Magnifique*. Voulez-vous me permettre, en attendant, de chanter dans les chœurs du *Traité nul*? . cette petite musique m'est familière.

— « Soit. Vous me rendrez service, car je n'ai pu réunir que quatre choristes. Le village est vraiment peu peuplé. »

Doyen me procura une veste et un chapeau de quasi-paysan, et j'obtins ainsi mon entrée au théâtre.

Hélène, ma jolie voisine, m'aperçut et ne sembla pas moins émue qu'à notre rencontre du matin.

« J'ai voulu me rapprocher de vous, lui dis-je, j'en éprouvais le désir, le besoin. Je viens de m'engager dans la troupe de M. Doyen.

— « C'est donc vous, qui avez demandé à chanter *l'Ami de la maison et le Magnifique?* Ah! tant mieux.

— « Merci, Hélène! »

Je chantai *Clitton*, et Doyen et ses gens ne furent pas peu surpris de m'entendre raisonner musique, indiquer les mouvemens;

reprendre les notes fausses, qui échappaient aux exécutans, et diriger l'orchestre beaucoup plus que celui qui en était le chef.

Hélène me fit compliment.

Je gagnai le cœur de sa mère, par quelques complaisances et en lui vantant les talens de la jeune cantatrice.

J'obtins qu'Hélène vint étudier à mon piano. Elle était toute tremblante. ô bonheur, auquel la gloire, la fortune et les grandeurs ne présentent rien de comparable! je pus, pour la première fois, presser sur mon cœur une jeune fille adorée! Charme infini de l'amour, je te goutai dans toute ta force!

Au régiment, ma réserve avait été plus d'une fois l'objet des railleries de mes camarades. Combien je m'en félicitai lorsque je me vis aimé d'Hélène. Ah! son amour méritait un cœur digne en tout de la pureté du sien.

Je négligeai tout-à-fait mes études en droit, et mes lettres à mon oncle étaient bien brèves. Il s'en plaignit.

« Il est évident que tu es amoureux, mon « cher neveu, m'écrivit-il. Qu'à cela ne « tienne : entretiens-moi de la jeune beauté « qui te captive, cela vaudra mieux que de « m'envoyer du papier blanc. »

Mes lettres devinrent des volumes.

Ces mères de Paris, du moins celles des artistes ou des jeunes personnes qui se destinent au théâtre, sont un type particulier. Le talent justifie tout auprès d'elles, et elles veulent, avant tout aussi, que leurs filles apprennent, qu'elles s'instruisent, s'avancent dans la carrière qu'elles ont embrassée.

La mère d'Hélène trouvait fort simple et fort avantageux que sa fille, n'ayant pas de

piano, vint chanter au mien. Elle accompagnait Hélène chez moi, brodait pendant que nous étudiions, nous quittait pour aller donner des soins à son pot-au-feu, et me remerciait de vouloir bien conduire sa fille au conservatoire, lorsque le temps était mauvais.

M. Duval, le chef de la famille, était moins facile: ce n'était qu'avec peine et par une faiblesse, qu'il se reprochait, disait-il, amèrement, qu'il avait consenti à laisser sa fille suivre une carrière aussi dangereuse, selon lui. Il aimait à entendre Hélène faire de la musique; mais il redoutait *l'air empoisonné* des coulisses, et il recommandait sans cesse à sa femme de n'y pas perdre de vue, un seul instant, leur enfant chérie.

Simple employé au domaine extraordinaire à mille écus par an, M. Duval n'était pas de ces commis qui copient sans lire, sans com-

prendre; il connaissait, au moins de réputation, la gent artistique, et la redoutait, non sans raison.

Il s'inquiétait déjà d'entendre sa femme vanter incessamment mes talens et mes *complaisances* pour Hélène, lorsque nous jouâmes *le Magnifique*. Le coup d'œil que jeta sur moi sa fille en laissant tomber sa rose, à la fin du quart-d'heure de chant, lui causa une peine infinie et il en parla à sa femme, qui personnellement n'y avait fait aucune attention.

Le soir, le pauvre père caressa sa fille avec plus de tendresse que jamais, et toutefois de grosses larmes coulaient de ses yeux. « Mon « enfant, lui dit-il, n'oublie pas avec quel « saint et chaste amour tu as été élevée; « n'oublie pas que je mourrais de douleur, « si, ta mère et moi, nous cessions d'occuper « la première place dans ton cœur. »

Hélène, touchée de ces paroles, de ces anxiétés paternelles, en versa elle-même quelques larmes et s'échappa bien vite pour m'en faire part, afin que nous nous tinssions d'autant plus sur nos gardes à l'avenir.

La peine de M. Duval me fut cuisante : je la compris, et elle me fit éprouver un frisson, tel que celui, je crois, que doit causer une mauvaise action ; mais j'aimais et j'étais aimé.

Les vacances étaient venues et je ne pensais nullement à quitter Paris, ou plustôt Hélène pour le Poitou.

M. Germond m'écrivit : « La jeune maîtresse l'emporte sur le vieil oncle; cela est naturel et je ne t'en fais pas reproche, mon neveu. Tu es tout à tes amours.... N'épouse pas cependant ta petite chanteuse: les virtuoses, comme les savantes, ne valent rien en ménage, et il vient un âge où l'on fait

autre chose que jouer du piano et chanter tout le jour.

« Je te sais bon gré d'avoir passé ton premier examen de baccalauréat : tu penses parfois au frère de ton père, je le vois. Accepte, en retour, douze cents francs de gratification, fut-ce pour faire un joli cadeau à... qui tu voudras. »

Je pris à la lettre la réticence de mon oncle, et je donnai un piano à Hélène.

Sa mère et elle étaient enchantées. M. Duval, furieux, voulait jeter le bel instrument par les fenêtres. Il fallut mentir effrontément et à vingt reprises pour s'efforcer de le tromper ; encore fut-ce en pure perte.

Il en vint à défendre à sa fille de penser plus longtemps à suivre la carrière artistique. Il avait, disait-il, changé d'avis, et il destinait Hélène à une autre profession.

Ce fut avec une peine infinie qu'il consentit à ce qu'elle chantât le rôle de *Thérèse*, de l'opéra de *Félix ou l'enfant trouvé*, à Versailles, pour une représentation à bénéfice, arrangée depuis longtemps. Il résolut aussi de déménager pour éviter mon voisinage.

Nous étions désespérés.

« Il est trop tard, disait Hélène. Je ne saurais renoncer à ton amour, et les arts sont ma vie, mon bonheur. Tout autre état que celui d'artiste me serait insupportable : j'en mourrais. »

Ce fut dans les derniers jours d'avril que nous jouâmes *Félix* à Versailles. Le succès d'Hélène fut complet, ennivrant.

Entre le second et le troisième acte, elle se promenait avec moi dans les coulisses, me donnant le bras, et me répétant que je devais être sans crainte sur les projets de son père,

quels qu'ils fussent; qu'elle se trouvait heureuse de ma tendresse et qu'elle ferait tout pour se conserver à moi.

Un jeune homme, très bien mis et de fort bonnes manières, nous aborda en s'excusant de nous interrompre, et nous dit gaiement : « Sans qu'il y paraisse, monsieur et madame, je suis un malheureux directeur de spectacle; *un fanatico di musica*, si vous l'aimez mieux. Je veux faire jouir Orléans d'un opéra confortable. J'y perdrai cent mille francs, s'il le faut. Ma troupe est formée, à cela près des emplois que vous tenez si bien... Acceptez d'être mes pensionnaires et de partir dans deux jours. Vous fixerez vous même vos appointemens.

— « Hélène?... dis-je à la bien-aimée, en l'interrogeant du regard.

— « Mon ami, tout ce que tu voudras, me

répondit-elle, n'aimer que toi, pour ne te quitter jamais.

— « Monsieur, dis-je à l'aimable directeur, vous sentez-vous la force de nous garder le secret?

— « Je vous le jure, foi de *dilettante*, et je vous remets deux engagemens en blanc, que vous remplirez, comme vous l'entendrez.

— « Hélène n'a que seize ans...

— « Je suis discret, et je cours les chances des réclamations paternelles... Voilà un billet de banque de mille francs pour les avances, et je vous emmène dans ma chaise de poste, après demain, pour éviter les inscriptions aux voitures publiques et les renseignemens que la malveillance y pourrait prendre.

— « Nous sommes à vous.

— « Quel bonheur ! toujours ensemble et à jamais, dîmes nous en chœur.

— « Oh ! oui, ma bien-aimée, repris-je, tu peux te confier à ma foi, à mon honneur. »

Nous nous rappelâmes, à toute extrémité, que madame Duval était non loin de nous, causant avec une femme de son âge.

« Mes pauvres parens ! dit Hélène..... Pourquoi aussi vouloir nous séparer, faire de moi une marchande peut-être, ou me donner enfin un état pour lequel je ne saurais avoir aucun goût !

— « Sans doute. C'est la faute de ton père. »

Je venais de toucher un semestre de ma pension : j'en employai le prix à m'acheter le fond d'une garde-robe de ténor. Hélène avait déjà l'indispensable.

Les mille francs du directeur fournirent au surplus, et elle trouva moyen d'apporter le tout dans ma chambre.

Le directeur se chargea de faire déposer nos malles sous son nom au roulage ; Hélène versa quelques larmes en passant le seuil de la maison paternelle; je fus d'autant plus empressé, plus tendre; j'en fis de même, pendant la route, au moindre nuage que j'aperçus sur son joli visage, et l'amant fit oublier la famille.

Bientôt Hélène ne me parla que du bonheur de nous trouver ainsi libres, seuls à notre ménage, dans un joli appartement garni. J'en étais plus heureux moi-même, et nous sautâmes d'aise, comme deux enfans, le soir de nos heureux débuts. Il n'était plus mention de monsieur et madame Duval.

J'avais promis à mon oncle de toujours jouer franc jeuavec lui.

Je lui fis donc part de ma position. Il me répondit en parodiant quelques vers de la Métromanie.

« Mon neveu, la jeunesse a ses licences ; mais
« Tu dépasses un peu les bornes que j'y mets ;
« Tu me l'accorderas, j'aurais droit de me plaindre.
» Dieu me garde pourtant de vouloir te contraindre... »

Il m'engageait à ne pas perdre un moment pour le prévenir, si la justice criminelle venait à se mêler de mes affaires, et me suppliait de m'en tenir au moins à mon engagement pour une année au théâtre, me promettant de me pardonner à ce prix, toujours à condition de ne pas épouser *ma petite chanteuse*... Le malin vieillard était inexorable à cet égard.

Je discutais la question avec lui, tant j'étais heureux de cette vie à deux, toute consacrée à l'amour et aux arts. J'en

faisais un tableau fort animé à mon oncle, et j'étais en bon train, selon moi, de le convaincre qu'il n'y avait rien de mieux au monde.

—

CHAPITRE III.

« Qui primus caram juvenl, car um que puellæ
« Eripuit juvenem, ferreus ille fuit. »

(TIBULLE.)

—

Le directeur était charmant pour nous. Je dirigeais le répertoire beaucoup plus que lui-même, et le second ténor, nommé Dorville, étant un artiste fort distingué, aimable et d'une gaieté folle, je m'entendais

avec lui, afin de ne jouer, à bien peu de rôles près, qu'avec Hélène, dont la timidité était encore extrême.

Dorville étant fort épris, de son côté, de la *Dugazon*, nous changions parfois d'emploi, et le directeur, loin de s'en fâcher, en plaisantait avec nous.

Il faisait *de l'art*, tout en gagnant beaucoup d'argent, de sorte que son humeur était parfaite. Rien d'aimable comme les gens heureux.

Un soir cependant, après avoir longtemps causé avec le procureur-impérial, l'habitué le plus assidu de nos coulisses, et qui nous traitait, Hélène et moi, avec une bonté particulière, je vis le cher directeur tellement peiné, contrarié, que je dus lui demander ce qui pouvait le troubler à ce point,

« Mon cher Charles, me dit-il, ma fortune reçoit un rude choc ; que j'aurais dû prévoir sans doute ; mais pense-t-on à tout ?...

« Ne m'en demandez pas d'avantage : les mauvaises nouvelles se savent toujours assez tôt. »

M. D'Hauteville, le procureur-impérial, se montra de plus en plus affectueux pour nous, à compter de ce jour. Nous fîmes deux fois de la musique chez lui dans la semaine.

Le directeur avait fait un voyage à Paris ; mais nos études avaient continué, comme de coutume.

J'étais toutefois étonné que le répertoire de la semaine suivante ne fut pas arrêté. Nous ne devions être instruits que le lundi soir de ce que nous jouerions le mardi. Cela n'était pas naturel.

Nous en parlions, Hélène et moi, en dînant, non sans inquiétude. L'insouciance et l'amour l'emportaient bientôt, et nous nous querellions en riant sur la *tenue* d'une gamme chromatique ; nous allions de la table au piano et notre dîner avait duré plus de trois heures, lorsque nous vîmes entrer M. D'Hauteville.

Nous allions le prendre pour juge du débat, en sa qualité de musicien fort habile, lorsque son air solennel nous frappa.

« Mes chers enfans, nous dit-il, vous allez du moins reconnaître que j'ai retardé le malheur qui vous frappe, aussi longtemps qu'il a été en moi... Il y a dix jours que j'ai reçu l'ordre de renvoyer mademoiselle Hélène à ses parens, et de vous poursuivre, Charles, pour enlèvement de mineure. J'ai pris sur moi de ne pas ruiner votre directeur en le privant subitement de l'âme de

son entreprise : je lui ai laissé le temps de se procurer une première chanteuse telle quelle; je me suis informé de votre départ de Paris à tous les deux, et ses circonstances ne constituent pas, selon moi, un rapt...

« Charles ne sera pas poursuivi ; j'aurais voulu enfin, mes pauvres amis, pouvoir différer toute la vie de vous séparer, parceque je sais combien vous vous aimez et combien vous allez souffrir ; mais le père de mademoiselle m'accuse d'avoir manqué à mes devoirs, et il est arrivé à Orléans pour chercher sa fille ; furieux, indigné, il attend en bas dans une voiture, et va monter ici, si vous ne cédez à la voix de votre vieil ami... Venez donc mon enfant. Laissez-moi vous remettre dans les bras de M. Duval. Vos larmes le toucheront, et soyez sûre qu'il en versera lui-même avec

vous, beaucoup plus qu'il ne se livrera à des récriminations, à des reproches, qui ne répareraient rien. »

Aux premiers mots de M. D'Hauteville, Hélène, éperdue de douleur, s'était jetée dans mes bras et s'y pressait en sanglotant. Nos pleurs se confondaient, et l'honorable magistrat n'avait pas lui-même le courage de nous séparer.

M. Duval se lassa d'attendre, ainsi que l'avait prévu notre protecteur ; il se montra sur le seuil de la porte et, me lançant un regard menaçant :

« L'intervention du procureur-impérial est elle donc impuissante pour me faire rendre mon enfant ? Voyons, dit-il, si un vil séducteur osera disputer ma fille à son vieux père. »

J'étais atterré, hors d'état de prononcer un mot.

M. Duval s'avançait, menaçant, vers moi, Hélène s'arracha de mes bras.

— Adieu, mon Charles, me dit-elle bien bas, ne m'oublie pas. Je t'écrirai et me conserverai à toi. »

Puis se jetant aux pieds de M. Duval.

« Mon bon père, lui dit-elle, je vous en supplie, n'outragez pas Charles : il n'y a eu entre nous d'autre séduction que l'amour. »

M. D'Hauteville mit fin à ette scène déchirante, en donnant à Hélène le chapeau de paille et le schall qu'il aperçut sur le piano, et en la conduisant avec son père à la voiture, que j'entendis partir aussitôt.

Il revint près de moi.

« Mon ami, me dit-il, rappelez-vous que vous avez été au service de notre grand empereur. C'est ici une bataille où vous êtes vaincu. Il faut faire bonne contenance con-

tre ce chagrin-là, en attendant qu'il se noie, comme tout au monde, dans le grand fleuve du temps »

Le directeur entra et me serra la main en m'exhortant aussi à la résignation.

« Je ne perds pas moins que vous, dans un autre genre, me dit-il, car je ne sais pas où trouver qui puisse remplacer notre Hélène. Mieux aurait valu pour nous deux qu'elle eût été majeure, et je vous engage, mon cher, à vous tenir en garde, à l'avenir, contre les grands parens. Je viens vous demander ce qui va d'abord vous sembler impossible, et ce qui est cependant le seul adoucissement immédiat à votre mal: J'ai engagé en *représentation* le premier sujet de l'Académie-Impériale de Musique. Madame B... est arrivée et débute demain dans *Les Prétendus*. Venez répéter *Valère* avec elle : cela vous distraira, forcera votre attention et, bon gré malgré, le chant

absorbera la peine ; momentanément au moins, vous oublierez. Le souvenir vous reviendra toujours assez tôt.

— « J'engage Charles à vous en croire, dit M. D'Hauteville, et j'irai le chercher après la répétition, pour l'emmener souper chez moi, afin de ne le rendre que le plus tard possible à son isolement. »

J'étais fort incapable de volonté. Je m'en rapportai à mes amis et je suivis le directeur au théâtre.

Mes camarades avaient été témoins de notre amour si heureux, si constant : nous avions surtout vécu obligeans et inoffensifs : aussi tous se montrèrent-ils sensibles et compatissans à ma douleur.

Je présentai mes devoirs à madame B... sans pouvoir lui adresser une parole, et nous commençames la répétition.

Je n'avais pas encore dit un mot depuis le départ d'Hélène. Je ne croyais pas, à plus forte raison, pouvoir donner une note... Je trouvai, au contraire, beaucoup de voix.

Cela est certain, incontestable pour moi, je l'ai éprouvé, on peut chanter d'une manière très-supportable, le désespoir et la mort au cœur.

A la fin de la répétition, le directeur vint à moi.

« Bravo ! mon ami, me dit-il, vous voyez que je me connais en remèdes contre les grandes douleurs ; je vous en indiquerais bien encore un plus puissant...

— « Oh ! pas nn mot de plus, lui dis-je en l'interrompant. »

CHAPITRE IV.

« Un vague enchantement, un torrent d'espérance
« Éblouissent les yeux au seuil de l'existence. »

(LAMARTINE.)

Le laisser-aller des coulisses m'offrit mainte occasion d'essayer des moyens que le directeur et mon ami Dorville m'assuraient être infaillibles pour oublier Hélène. Je n'en fus pas même tenté. Je faisais mon métier de

chanteur, je remplissais strictement mes obligations, puis je rentrais chez moi et je pleurais pendant des nuits entières.

Nous vinmes passer l'hiver à Tours.

Le théâtre ne me présentait plus aucun charme. Je me surprenais honteux de chanter pour amuser les autres sans m'amuser le moins du monde. Oh! quel engagement avais-je signé!

Mes lettres à mon oncle n'étaient plus que des diatribes contre le théâtre.

M. Germond s'en étonnait et me demandait des nouvelles d'Hélène. Je me refusais, par crainte de ses railleries, à lui faire part de mon malheur.

Dorville me développait, avec une éloquence particulière, les avantages de l'inconstance, jurant s'en être toujours parfaitement trouvé.

« Tout est relatif, mon ami, lui répondais-je, et je ne saurais m'arranger, moi, de votre système. Mon cœur seul me fait du bruit et domine complètement mon esprit ou ma tête. Je ne saurais dire un mot galant à une femme qui ne m'inspire pas d'amour.

— « Cela tient à votre âge, me dit-il. Si vous aviez seulement mes vingt-cinq ans vous seriez moins timide, moins consciencieux. Il est probable que votre Hélène ne s'occupe plus de vous ; elle est d'un caractère paisible ; elle ne s'émeut qu'au théâtre et à toute extrémité : elle se sera résignée au joug paternel. Elle n'a pas cette énergie, cette vigueur, qui portent une femme à tout braver, sacrifier pour son amant ; Cela aussi est l'affaire du temps. Elle reviendra au théâtre cependant, car on n'en peut essayer impunément. L'honneur artistique

le veut, l'exige... Mais, mon ami, vous n'êtes nullement dans l'obligation d'attendre la belle Hélène, les bras croisés, séchant sur pied. Un amour absolu, unique, est une fièvre, une fatigue. Nous voici en Touraine : l'automne sous ce doux climat est un second printemps ; l'amour doit vous y *revenir;* votre cœur doit y parler de nouveau. Regardez bien autour de vous dans cette bonne ville, et vous oublierez la cantatrice. On aime plus ou moins longtemps, mais on aime plus d'une fois : nos dames vous le diront, si vous ne voulez pas me croire sur parole... Aimez donc, si le plaisir ne vous suffit pas, et je m'engage à vous aider de toutes mes forces, soit qu'il vous faille un *Frontin*, un frère ou un cousin ; j'irai vous tenir l'échelle, au besoin, ou je monterai le premier à la brèche pour vous ouvrir la route. Je tiens à vous voir l'amour au cœur ;

vous aimez trop bien, trop fort quand vous y êtes, pour rester ainsi innoccupé. Allons, à l'œuvre : »

J'en crus Dorville, ou plutôt *l'amour revint*.

Bien établi dans un beau quartier, dans une jolie maison ayant vue sur la Loire; nos dèbuts terminés paisibles et heureux; ma tente enfin plantée pour quelque temps, Je me mis à regarder autonr de moi comme me l'avait conseillé Dorville.

Le plus beau soleil dorait encore les rives du fleuve, et je me surprenais à rêver. des heures entières à ma fenêtre.

Ce n'était pas de l'ennui. J'ai rarement souffert de *ce cruel tyran des âmes qui pensent*, peut-être par la raison toute simple que la *folie peut plus contre lui que la sagesse* (*).

(*) Définition de l'ennui par Champfort.

A la fin de mes études, à mon retour à Poitiers, je n'avais combattu mon inquiétude d'esprit et de cœur, qu'en me fatigant le corps, douze heures par jour, à la salle d'armes ou à l'école d'équitation.

J'éprouvais les mêmes sensations, si elles n'étaient plus vives; mais changé par l'âge et le théâtre, ce fut uniquement aux arts que je demandai, cette fois, du secours contre les besoins de mon cœur ou les divagations de ma tête. Je me remis à dessiner, à peindre, et je vis avec grand plaisir que l'on pouvait encore s'apercevoir, après sept ans, que j'avais eu le premier prix à Sorrèze; je n'avais rien perdu de ma facilité.

Je m'étais adressé pour remonter ma palette, à un peintre de mon voisinage, qui avait acquis une petite fortune dans l'exercice de son art, et qui n'enseignait plus qu'à quelques élèves privilégiées. Trois heures

par jour seulement, il ouvrait son atelier aux jeunes demoiselles des premières familles de la ville ; elles étaient au nombre de quinze et, pour tout au monde, il n'en eût pas admis une de plus. La tenue de cette classe était excellente : Aucun homme, fut-ce le père d'une des élèves, n'y était admis aux heures de travail.

J'avais remarqué une jeune personne qui, chaque jour, passait devant mes fenêtres, accompagnée d'une de ces vieilles gouvernantes de bonne maison, à visage sévère et respectable. La jeune fille était vêtue avec un goût, une élégance parfaits : un chapeau garni d'une large dentelle, permettait à peine d'apercevoir ses traits ; ses longs cils étaient toujours baissés et, vingt fois, je passai devant elle, sans la voir lever les yeux. Son teint était d'une blancheur incomparable ; sa taille particulièrement avait toute

la souplesse du roseau, une *désinvolture* délicieuse.

J'en vins à ne penser qu'à elle et, sans voir plus loin, sans songer aux obstacles ou aux suites même du succès, j'aimais... Je cherchai à plaire ; à me faire aimer.

J'épuisai mon éloquence auprès du maître de peinture pour être admis dans son atelier. Impossible.

« Vous saisissez fort bien la ressemblance ; vous avez les plus heureuses dispositions ; vous êtes un fort aimable et fort joli garçon, me dit-il gaiement; mais, en raison même de tout cela, je ne vous mettrai pas en rapport avec mes élèves.

Et moi aussi, j'ai eu vingt ans, et je me le rappelle. Je suis père, mon cher camarade, et, depuis que mes filles ont quinze ans, je n'admets plus dans mon atelier que des per-

donnés de leur sexe. Je devine même, à votre insistance, qu'un motif, auquel je ne dois nullement me prêter, vous porte à solliciter l'entrée de ma maison... Ne vous en fâchez pas : ma porte ne vous sera plus ouverte. »

Je me mis à suivre ma sylphide, et je la vis entrer dans un bel hôtel avec jardin, presque à l'extrémité d'un faubourg.

Je fixai tant et tant l'hôtel et ses dépendances, que bientôt j'en devinai à peu près la distribution. Telle fenêtre devait être celle de la chambre à coucher, telle autre du salon, etc.

Hélas ! la saison devenait fort mauvaise : nul ne prenait plus l'air pour son agrément ; les leçons de dessin semblaient abandonnées.

Après maintes recherches, des soins, des

démarches de toute espèce, je savais *son* nom, et voilà tout.

Je connaissais la comédie de Dumaniant intitulée: *Guerre ouverte.* Je me rappelais la manière dont le marquis aborde Nancy, et, un beau jour que le cerbère femelle sortait seul, je risquai l'aventure le plus poliment du monde, le chapeau à la main.

Je ne sais trop ce que je balbutiai.

La plus belle tête de duègne que j'eusse vue de ma vie, se redressa, et des yeux vifs et perçans, me fixèrent avec une surprise, qui compléta mon embarras. Je présentai machinalement ma bourse.

« Que voulez-vous? me dit la vieille. Qui vous demande de l'argent? me prenez-vous pour un voleur? vous croyez-vous sur une grande route?... Je suis pressée. Adressez-vous ailleurs, puisque vous ne savez pas

vous expliquer. Il est fou, ce beau monsieur! dit-elle en s'éloignant. »

Je restai, tête nue, ma bourse à la main, par un froid de dix degrés.

« Dumaniant, me dis-je, n'a pas le sens commun, et les moyens de comédie ne sont bons qu'au théâtre. Honte à moi d'y recourir! il faut que je sois bien sot pour ne pouvoir rien imaginer moi-même. »

J'allai tout conter à Dorville et prendre conseil de sa sagesse, incomparable, selon lui. Il fut émerveillé.

« Bravo! me dit-il, je ne ferais pas mieux, moi, qui m'en pique. C'est vraiment fort bien : Vous prétendez, artiste ambulant, vous faire aimer d'une jeune fille, qui habite un magnifique hôtel!... J'ai entendu parler de M. de Marilly : c'est un ancien capitaine de vaisseau,

fier comme un écossais, fort riche, et brutal comme un matelot. Sa femme est, dit-on, morte de chagrin, et *votre Fernande* est sa fille unique. Le gentilhomme n'est plus jeune; mais il tient, dit-on encore, sa maison militairement... Peut-être amènera-t-il sa fille à nos bals parés-masqués, qui ouvrent demain avec la nouvelle année et qu'on nous assure devoir être très-brillans. C'est à vous d'aviser aux moyens d'approcher la petite comtesse. Quand à moi, je scrute vainement mes souvenirs, j'évoque mon génie, rien ne me vient; je crains de n'être pas à la hauteur du sujet, s'il faut vous le dire. La réputation de M. de Marilly m'épouvante.

— « Ah! ah! ah!.. Vous n'êtes qu'un poltron mon cher Dorville; vous reculez devant le moindre obstacle : vous ne *compre-*

mais tout au plus que nos actrices, et encore!... Je vous faisais trop d'honneur en vous consultant.

— « A la grâce de Dieu, dit Dorville, en hochant la tête. »

J'avais aussi pensé aux bals masqués, et j'avais pris mes mesures pour y tenter la fortune, aussi galamment que possible.

J'avais fait venir de Paris quatre dominos, les plus élégans qui ayent jamais paru à Tours; ils étaient en ordre dans ma loge. En deux minutes, je pouvais changer de costume.

J'attendais le 1er janvier avec une impatience extrême. Mon cœur me disait que je verrais Fernande; qu'à l'abri du masque, je pourrais lui parler, lui parler même de mon amour. Oh! bonheur.

Le soir j'étais aux aguets. La salle était

brillamment éclairée. Déjà beaucoup de monde était arrivé, lorsque trois dames descendirent de voiture : la plus âgée était une de nos plus fidèles abonnées ; une jeune femme de vingt ans à peu près, et mademoiselle de Marilly l'accompagnaient.

J'avais endossé mon plus beau domino et ma magnificence avait fait sensation. J'osai me mêler à la foule des danseurs, qui s'empressait auprès de Fernande et de sa compagne, et je sollicitai une contredanse.

Mademoiselle de Marilly sembla d'abord hésiter ; elle regarda la dame qui lui servait de chaperon. Celle-ci me fixa à son tour. Mon habit lui donna bonne opinion de moi ; elle fit un petit signe approbatif, et la plus douce voix me promit la seconde contredanse. Oh ! mon beau domino, que je te remerciai du fond du cœur !

Les deux jeunes femmes dansaient tout

près de la banquette où la dame, qui les accompagnait, était assise. L'air bienveillant de cette dame m'encouragea à lui adresser la parole.

Je ne pouvais m'éloigner de Fernande ; mes regards avides ne la quittaient pas un instant. Rien de si beau, de si aérien, ne s'était offert a mes yeux. Chacun de ses mouvemens était une grâce.

Que mon tour était lent à venir !

La ritournelle se fit enfin entendre, et je pus toucher la main chérie.

Ce fut avec un frisson de plaisir que je ne saurais exprimer. Je tremblais au point que Fernande s'en aperçut et fixa ses beaux yeux sur les miens.

« Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je transporté.

— « Qu'est-ce ? reprit-elle.

— « Rien, mademoiselle... pardon... vous

vous occupez de peinture, je le sais... moi aussi, parfois je me livre aux mêmes goûts, et, en vous regardant, je me suis rappelé un des chefs-d'œuvre de Raphaël.

— « Me connaissez-vous donc?

— « Beaucoup.

— « Et moi, est-ce que je vous connais?

— « Hélas! non,

— « Je ne suis sortie de ma pension que depuis quelques mois, et voilà la première fois que je me trouve dans un lieu public. Ce bruit m'étourdit.... mais vous peignez.... êtes-vous bien fort?

— « C'est selon. Je ferais facilement votre portrait, de souvenir, sans avoir besoin de vous faire poser... Je ne serais pas aussi habile pour tout autre modèle.

— « C'est singulier. Vous êtes bien heureux d'avoir un pareil talent!

— « Oui. En ce moment, je suis bien heureux ; mais avec qu'elle impatience et pendant combien de temps j'ai aspiré au bonheur dont je jouis !

— « Comment ?

— « Je vous avais vue, mademoiselle, et vos traits charmans étaient sans cesse présens à mes yeux comme à mon cœur. Permettez-moi de vous en donner la preuve, au plus prochain bal, ici, dans dix jours... y viendrez-vous ?

— « Je l'espère.

— « Oh ! c'est le ciel que vous me promettez ! Veuillez m'accorder encore votre seconde contredanse et, à cette même place, je vous présenterai votre portrait, aussi beau, aussi adorable, s'il est possible, que son original. »

Fernande était émue, à son tour, quand

je la reconduisis à sa place. Elle ne me répondit rien ; mais elle leva une seconde fois ses beaux yeux sur moi. Son regard n'avait rien de courroucé, et son cœur semblait vivement agité.

L'orchestre commença une valse presque immédiatement.

Fernande ne valsait pas. J'invitai sa cousine, qui accepta. En nous éloignant, j'entendis madame de Ligny dire à Fernande :

« Il est distingué ce domino. Vous avez causé : que t'a-t-il dit ?

— « Il me connait... je voudrais bien le connaître moi-même. »

La valse nous emportait, à mon grand regret. Ma partner me fit compliment sur ma manière ; je ne la fatiguais nullement, dit-elle, et en effet j'avais pris des leçons sur la

terre classique de la valse, dans nos cantonnemens de Franconie et du Palatinat.

Je le lui dis pour qu'elle le répétat à ces dames. Il faut être quelque chose et, à cette époque, il fallait être militaire, par fois même en dépit qu'on en eut.

Madame de Ligny, la tante de Fernande, dont je me rappelai avoir vu le nom sur la liste des abonnés, occupait la banquette supérieure, sa fille et sa nièce à ses pieds, sur l'autre banquette.

Une place se trouvait vacante près de l'honorable tante. Je lui demandai bien respectueusement la permission de m'y reposer pour un moment. Qu'elle heureuse inspiration !

Les femmes, condamnées par leur âge à faire ce qu'on appelle tapisserie dans un bal, aiment fort à rencontrer avec qui causer.

Madame de Ligny, prévenue favorablement par mes politesses, par mes manières, m'accueillit le mieux du monde et, au moyen de quelques monosyllabes, je la fis parler pendant une grande heure sur tous sujets.

Pendant ce temps là, j'écoutais de toutes mes oreilles une autre conversation, bien autrement intéressante pour moi, entre les deux cousines.

Elles causaient en toute sécurité parce-qu'elles parlaient italien. Elles ne se doutaient pas que je l'avais appris à Sorrèze et que je les comprenais le mieux du monde.

La fille de madame de Ligny, mariée depuis trois mois seulement à M. Dolbreuze, officier supérieur, récemment parti pour l'Espagne, n'était revenue à Tours que depuis quelques jours, et les deux amies se revoyaient après plus d'un an de séparation.

Aussi se questionnaient-elles à l'envi.

J'appris ainsi que M. de Marilly était parti, emmenant voiture et laquais, pour des affaires d'argent qui le retiendraient deux mois à Lyon, laissant Fernande bien recommandée à madame de Ligny et sous la garde unique de la vieille Marguerite, fille respectable et digne de toute sa confiance, d'un caractère ferme et qui ne craignait nullement de se trouver seule avec une enfant de seize ans dans un vaste hôtel. M. de Marilly avait chassé son jardinier, le jour même de son départ.

J'appris encore que l'excellente duègne n'était pas cependant aussi soigneuse qu'il eut été désirable et qu'elle oubliait souvent de clore la porte du corridor sur le jardin.

Puis venaient les questions à madame Dolbreuze sur son changement d'état et le plaisir ou la peine qu'elle en éprouvait. La dis-

crétion, les réticences des réponses de la jeune dame amenaient Fernande à révéler ses plus secrètes pensées, ses délicieux rêves d'enfant. purs comme un beau jour; elle avait déjà toute sa vie imaginaire tracée, circonstanciée : elle ne voulait pas se marier, disait-elle, parce qu'elle avait lu dans un livre, que son père avait oublié dans un bosquet du jardin, que les hommes étaient le plus souvent exigeans, sans délicatesse, incapable d'un amour tendre et désintéressé.

Mais elle avait appris de sa meilleure amie de pension à Paris, qu'il existait des êtres aériens, immatériels, de purs esprits, qui parfois daignaient descendre jusqu'aux simples mortelles... C'était, en un mot, un sylphe, qu'elle voulait pour amant, pour unique époux, et qu'elle appelait dans ses rêves.

Madame Dolbreuze souriait du sourire des anges et semblait ne pas être tentée d'éclairer, de désabuser sa jeune amie, et Fernande, entraînée par son sujet, oubliait qu'elle était au bal, et découvrait les replis les plus secrets de son cœur ingénu.

« Ce que j'ai éprouvé ici même, disait-elle, il y a quelques instans, m'a surprise. Le croiras-tu ? ce domino, avec qui j'ai dansé, m'a tenu un langage tout nouveau pour moi... »

Elle allait continuer lorsque madame Dolbreuze, moins distraite, lui rappela que j'étais derrière elle, en grande conversation avec madame de Ligny.

Celle-ci en était à la conclusion d'une longue dissertation sur le danger de la fréquentation des spectacles pour les jeunes personnes, et m'apprenait que l'usage, généra-

lement adopté à Tours, était de ne pas les y conduire avant leur mariage.

Je ne pouvais manquer de dire encore comme elle sur ce point et d'applaudir vivement à l'usage, puisque je lui devais de ne pas craindre d'être connu de Fernande, et de pouvoir ainsi lui montrer mon visage, à l'occasion, sans l'effaroucher.

Ces dames se retirèrent de bonne heure.

En sortant de la salle, Fernande s'étant retournée vers moi, comme pour me regarder avec intérêt, il m'échappa un mouvement de joie tellement prononcé que Dorville me reconnut.

« Eh! c'est vous, mon ami, me dit-il en me prenant le bras.

— « Que je l'aime! combien je suis heureux! Elle sera à moi, elle ne peut manquer d'être à moi!

— « Possédez-vous. La petite comtesse était elle donc ici ?

— « Mon ami, je vous demande le secret.

— « J'en sens, comme vous, l'importance. Le vieux gentilhomme n'entend pas la plaisanterie. On parlait de lui, hier au café, en ma présence. C'est une espèce de tyran domestique, de Barbe-Bleue, si l'on en croit la chronique.

— « Il me faut une échelle de corde à crochet, que je puisse jeter et retirer moi-même.

— « J'ai ce qu'il vous faut. L'année dernière, à Strasbourg, j'ai joué aussi à l'escalade, et j'ai conservé mon instrument... Non pas pour recommencer, mais, au contraire, pour ne pas perdre le souvenir de la plus dure leçon qu'un étourdi puisse recevoir...

Je vous accompagnerai pour vous préserver de pareille catastrophe, s'il est possible. Je chanterai même, si vous voulez, sous les fenêtres de l'hôtel, dans l'espoir de charmer, ou tout au moins d'endormir, la fureur du vieux loup de mer.

— « Monsieur de Marilly est absent. Fernande est seule avec sa gouvernante. J'entrerai par le jardin. Vous vous retirerez, après m'avoir simplement enseigné à me servir de votre échelle. A demain, ou plutôt à ce soir. »

CHAPITRE V.

« Dulchra Laverna,
« Da mihi fallere, da justum, sanctum que videri,
« Noctem peccatis et fraudibus objice nubem. »
(HORACE.)

Entre neuf et dix heures du soir, par un temps épouvantable, nous gagnâmes l'hôtel de Marilly.

Je m'étais de nouveau, pendant le cours

de la journée, bien pénétré de l'état des lieux, et je savais où jeter l'échelle, tout juste au-dessus d'une petite porte, afin de ne pas laisser de traces de mon passage sur les plates bandes.

Le mur n'avait que dix pieds de hauteur.

Dorville m'indiqua la manière de m'y prendre pour ne pas tomber, une fois sur le faîte, en retournant l'échelle et la jetant en dedans. Cela était fort difficile, et d'autant que le crochet en fer rendait l'échelle fort pesante. Heureusement j'avais été lieutenant de voltigeurs.

Il fut convenu que Dorville m'attendrait pendant une demi-heure, à l'abri de son parapluie. Il me fallut, moi, quitter le mien pour mon escalade, et il pleuvait!...

J'arrivai sans obstacle dans le jardin et à la porte unique par laquelle on entrait

dans la maison, et qui devait être celle d'un corridor.

Elle était parfaitement fermée. Je sentais la force des verroux en bas, en haut, impossible de l'ébranler.

De forts contre-vents défendaient chaque fenêtre du rez-de-chaussée, et les persiennes du premier étage étaient closes de manière à désespérer un plus habile que moi.

J'y atteignis au moyen d'une mauvaise échelle en bois que je trouvai près de la serre.

Je restai un quart-d'heure cloué à la persienne de la fenêtre que je croyais celle de la chambre de Fernande... Il n'y avait pas de lumières, et je n'y entendis absolument aucun bruit.

Je ne me trompais cependant pas ; mais

la bien-aimée dormait, comme on dort à seize ans et le lendemain d'un bal.

Il fallut me résigner à retourner sur mes pas.

Je laisse à penser si Dorville se prit à rire quand je reparus sur le mur.

— « *Jean s'en revint comme il était allé*, me dit-il. »

Pour toute réponse, je me mis à chanter *amoroso* les couplets de *Renaud d'Ast :*

« Vous qui d'amoureuse aventure
« Courez et plaisirs et dangers,
« Si de chaleur ou de froidure
« Parfois vous sentez affligés;
« Souffrez, endurez, espérez, espérez sans cesse,
« Toujours constant, toujours au sort soyez soumis.
« D'amour, au sein de la détresse,
« Fidélité reçoit le prix. »

— « Oui, oui, me dit Dorville. Le second couplet est surtout de circonstance :

« Peut-être qu'aurez en voyage,

« Mésaventure et *mauvais temps.* ».

« Mais descendez donc mon ami. J'entends, je crois, du bruit, et jamais on ne chanta, perché comme vous voilà et par un temps pareil... y serez-vous repris? Reviendrez-vous encore?

— « Dans vingt-quatre heures. Oh! j'ai bien entendu Fernande : sa bonne oublie souvent de fermer la porte. Or, une porte doit nécessairement se trouver ouverte le lendemain du jour où elle est fermée, lorsque l'on oublie *souvent* de la clore.

— « La conséquence...

— « Est incontestable, mon cher. Et puis mon étoile...

— « Elle ne se montre pas ce soir, non

plus qu'aucune autre... Je vous défie d'en apercevoir. A demain donc. »

Je vis, dans le jour, Fernande se rendre à sa leçon de dessin. Qu'elle était belle et pleine de grâce ! Aussi je l'aimais de toute la puissance de mon cœur.

J'étais à l'avance tellement certain d'arriver jusqu'à elle que je préparais mes phrases d'introduction. Je voulais lui parler cette langue de Pétrarque et de Métastase, si douce dans sa bouche. Toutefois un mot m'embarrassait : il faut une périphrase pour dire *sylphe* en italien, et je voulais répondre au *qui-va-là*, qu'elle devait naturellement m'adresser, par ces mots : *Ton sylphe*, *qui t'adore*, etc.

Bon ! on est toujours inspiré en pareille occasion : un néologisme est tout ce qu'il y a de plus excusable en amour. Nulle inquiétude donc.

« Le beau ciel, disais-je à Dorville, le soir, en approchant du but de toutes mes pensées ! Les astres sont à leur poste aujourd'hui.

— « Oui, mais il fait bien froid.

— « Eh ! j'étouffe, moi.

— « Tant mieux : Vous avez besoin de chaleur naturelle pour aller explorer, comme hier, vingt portes ou fenêtres.

— « Voyez l'étoile du berger, fut-elle jamais plus brillante !... Bonsoir, mon ami, allez-vous en, et grand merci ; j'en suis sûr, la porte est ouverte.

— « Bonsoir donc, dit Dorville en s'éloignant, et bonne chance. Allons, vous marchez seul maintenant. Je crains même que vous n'alliez trop loin. »

Quelle était ma frayeur en touchant le verrou de la porte de l'hôtel sur le jardin !

Elle s'ouvrait sous ma main, et je pénétrais dans le corridor... une porte encore simplement poussée... une rampe d'escalier...

Avec quelles précautions je monte les degrés! Oh! je ne heurte rien. Mon manteau est serré sur ma veste ronde, et la semelle en cuir très mince, et qui fait corps avec mon pantalon à pied, est éprouvée et ne *crie* nullement.

Je rencontre plusieurs portes; orientons-nous : Une erreur m'enlèverait à jamais tout espoir.

Le ciel est parfaitement clair ; mais la lune ne se montre pas... ce n'est qu'au toucher...

Ce doit être ici... Non, c'est une antichambre... Avançons... Je sens comme le parfum de mille fleurs ; j'entends un souffle doux et pur... c'est celui d'une jeune fille.

Plus ému, plus tremblant que dans les

circonstances les plus solennelles de ma vie, ce fut le bruit du battement de mon cœur qui réveilla Fernande. J'étais plus effrayé qu'elle-même, lorsqu'il lui échappa, avec un petit cri, ces mots : « Qui est-là ? »

CHAPITRE VI.

Amor, qui semper ardes et nunquâm extingueris,
Accende me totum igne tuo.

—

L'amant ou le sylphe se montra bien doux, bien tendre. Il n'oublia pas un instant que la naïve Fernande croyait aux esprits aériens et, sans la détromper, il lui exprima l'amour qu'il éprouvait, oh ! bien réellement.

Ce langage est puissant auprès d'une jeune fille un peu romanesque, qui a déjà son rêve d'avenir tout arrangé, qui attend un sylphe. qui ne veut aimer que lui, et qui toutefois reconnait avec plaisir, dans l'être quelqu'il soit qui vient lui parler d'amour, la voix, l'accent qui l'ont tant émue, au bal, sous le masque d'un beau domino.

Fernande était donc plus surprise qu'effrayée.

Une pendule sonna six heures, et le jour ne s'annonçait nullement encore, mais je devais craindre de compromettre un bonheur vraiment si grand que j'osais à peine y croire. Je parlai de me retirer.

Fernande voulait me retenir. Elle ne comprenait pas que son sylphe put courir le danger d'être aperçu. Je pouvais, disait-elle, disparaître comme j'étais arrivé. J'eus beaucoup de peine à obtenir qu'elle veillat à ce

que la porte sur le jardin ne fût pas verrouillée le soir.

« Qu'importe? disait-elle encore : puisque j'étais entré une première fois, je pourrais bien parvenir jusqu'à elle, une seconde, etc.

N'osant ou ne pouvant la désabuser tout-à-fait dès ce moment, sur ce qu'elle pouvait me croire de surnaturel, je me jetai dans un dédale d'amphigouris, pour lui faire entendre qu'il y avait certains jours où les sylphes n'avaient pas un pouvoir aussi complet et de certaines clôtures contre lesquelles ils échouaient.

Il était impossible que je lui avouasse avoir écouté, au bal, sa conversation avec sa cousine, et dès-lors je dus me résigner à continuer à escalader le mur du jardin.

Le sourire de madame Dolbreuse quand Fernande lui avait parlé des *génies aériens*

m'avait prouvé que la jeune dame avait tout au moins lu le conte, prétendu moral, de Marmontel sur ce sujet, et elle aurait facilement découvert la vérité : je persuadai à mademoiselle de Marilly que l'amour des sylphes exigeait la discrétion la plus absolue, qu'elle ne devait pas même regarder par où je sortirais de sa chambre.

J'étais bien fort de l'amour que j'inspirais, à mon tour, et des douces instances que l'on me faisait pour ne pas manquer de revenir, chaque nuit.

J'obtins de Fernande une clé de la porte du jardin, et bientôt je ne fus plus un sylphe, mais un amant bien-aimé.

Aux bals masqués, nous nous retrouvions avec un nouveau plaisir et, au moyen de mes nombreux et faciles changemens de costumes, elle ne dansait presque qu'avec moi.

Je ne dansais moi-même qu'avec elle et sa cousine.

Son père n'annonçait pas son retour, le printemps était encore fort éloigné : nous ne voyions que le présent, et il était délicieux.

Je n'avais à combattre que son désir extrême et bien naturel, j'en conviens, de connaître l'ensemble de ma physionomie : au bal, elle avait pu voir mes yeux et, maintes fois, j'avais levé la barbe de mon masque, pour lui montrer le bas de mon visage et lui répéter combien elle m'était chère.

Elle me croyait colonel tout au moins, d'autant qu'elle avait touché ma cicatrice à l'épaule et qu'elle l'avait jugée, à ses dimensions, digne d'un officier supérieur.

Elle voyait bien encore que j'étais très jeune ; mais mon nom, ma naissance.... et, dans la vivacité de ses questions, la noble

démoiselle ne laissait pas de se faire apercevoir.

Elle avait un plan, un projet, disait-elle, pour parvenir à faire de son sylphe son mari, quelque difficile que fut le caractère de son père. Avant tout, elle voulait *absolument* me voir.

Pour l'empêcher de conserver de la lumière, à l'heure où j'arrivais, je lui disais gaiement que les sylphes étaient des esprits qui ne pouvaient vivre que dans les ténèbres, que tuait un rayon du soleil ou la simple lueur d'une bougie. Je la *menaçais* de ne pas entrer si j'apercevais de la lumière dans sa chambre; mais *ma menace* l'affligeait, et je m'empressais de plaisanter de nouveau, lui disant que je craignais, en lui laissant voir mon visage, de m'exposer à perdre son amour, parce que j'étais couvert de coups

de sabre, reçus dans la dernière campagne, et qui faisaient de moi le plus laid des hommes.

Je finissais en lui demandant une semaine de répit, m'engageant à me montrer à elle, fut-ce au grand jour.

La semaine s'écoulait et je différais encore de la satisfaire.

« Je n'y saurais tenir plus longtemps, me disait-elle. Ecoute : tu ne diras pas que je te fais une trahison, puisque je t'en préviens : toutes mes mesures sont prises ; j'ai un briquet phosphorique et.... »

Je n'en dormais pas moins en toute sécurité, certain qu'elle n'était pas venue au spectacle. Je n'avais à redouter que son talent pour la peinture où depuis cinq semaines, elle avait fait, disait-elle, de tels progrès, qu'elle était, elle aussi, de force à

faire un portrait, de souvenir, et elle voulait avoir le mien.

Elle revenait, chaque jour, sur ce sujet, et si réellement elle avait fait mon portrait et qu'elle l'eût présenté à sa tante, fut-ce comme œuvre de fantaisie, la bonne dame, qui me voyait trois ou quatre fois par semaine pendant plusieurs heures de suite, n'eut pû manquer de me reconnaître ; et qu'elle eut été la surprise ou plutôt la douleur de Fernande, en apprenant que son trop heureux amant était le premier ténor du théâtre de Tours.

Oh! j'avais regret d'être artiste, si Fernande devait en souffrir, et je lui devais épargner jusqu'à la possibilité d'un chagrin, fut-il déraisonnable et uniquement causé par un fol orgueil

Je ne dormais donc que fort peu, sauf dans ma chambre, de six à onze heures, en rentrant le matin.

Un certain samedi, à mon réveil, je fus ébloui des rayons du plus beau soleil d'hiver, et Fernande était depuis un quart-d'heure, me dit-elle, me regardant de toute la force de ses grands yeux noirs, riante et satisfaite d'avoir pu enfin contempler tout à loisir *monsieur son sylphe*.

« Tu t'es vanté, me dit-elle; tu n'as pas été aussi maltraité, dans la dernière campagne, que tu as bien voulu me le dire ; tu n'es point du tout *balafré* au visage, et tant mieux. J'aime autant que tu ayes un peu moins de gloire et que tu conserves figure humaine. Tu n'as même rien d'un farouche guerrier, et je ne conçois pas pourquoi tu tenais tant à l'incognito. Il ne me reste plus que ton nom à connaître,.. Parle vite. Je sais bien que j'aurais dû commencer par te le demander, le premier jour ; mais tu ne te fis pas annoncer... Tu es de bonne compa-

gnie : si je désire que tu sois de haute naissance, ce n'est pas pour moi, je te le jure... Allons, ton nom...

— « Ma bien-aimée, je me nomme..., Charles...

— « Charles de,..

— « De *Haut-Lieu*...

— « Comment ! de *Haut-Lieu*.,.

— « Sans doute. Ne sais-tu pas que les sylphes, ces enfans de l'air...

— « Oui, oui, ris de moi. Ecoute : ton nom de Charles me plaît, et je veux bien m'en contenter pour aujourd'hui; mais, au retour de mon père, il faudra renoncer à tout déguisement. Je ne crois plus aux sylphes, et mon père n'y a sans doute jamais pensé. C'est un homme tont positif, même dans sa tendresse pour moi. Il ne m'aime que digne de lui et convient à peine de son amour. Son extrême froideur, sa sévérité systématique

me désespèrent. Nul épanchement, jamais un mot d'amitié. Il regrette, je le vois, de n'avoir pas un héritier direct de son nom, de sa fortune, et j'ai pu par fois apercevoir que mon cousin M. Ernest de Marilly, brillant militaire, déjà chef d'escadron de hussards, lui était peut-être plus cher que sa Fernande... Il l'a souvent amené à ma pension à Paris; et, depuis mon retour ici, mon père m'entretient sans cesse de mon cousin, me vante son courage, ses exploits; ses lettres ne sont aussi qu'un long éloge de son neveu et une suite de préceptes sur l'obéissance aveugle que les enfans doivent à leurs parens, la dépendance où la nature nous a placées à l'égard des hommes, et autres beaux discours qui, j'en conviens, ne ressemblent en rien à ceux que tu me tiens, toi, mon ami... Aussi... mais, bon Dieu! tu me laisses babiller, et je ne songe pas à l'embarras où

nous voilà tombés. J'inquiéterais Marguerite si je différais plus longtemps de sonner pour qu'elle m'apporte mon chocolat... Je vais te cacher sous mon piano; tu te coucheras tout de ton long sur les pédales; je me mettrai à jouer mes grandes sonnates que ma bonne ne peut souffrir, et il n'y aura pas de danger qu'elle te vienne chercher là. Elle s'en ira après avoir allumé mon feu et fait ma chambre...

— « Et nous passerons une journée délicieuse. Oh! je voudrais qu'il en fut ainsi de toute ma vie : à tes pieds, sur ton cœur.

— « Ne crains pas de mourir de faim : j'ai ici bonne provision de confitures et de biscuits, et je demanderai à dîner près de mon feu, pour pouvoir te faire partager mon repas. Marguerite m'aime trop pour me contrarier en quoi que ce soit. »

Nous n'avions pas de répétition, et le spec-

tacle du lendemain était arrêté. Je ne jouais qu'*Azor*, de l'opéra de Grétry. J'étais donc absolument libre.

Dorville ne pouvait s'inquiéter de mon absence, et d'autant plus que, dans nos causeries, nous avions prévu ce qui m'arrivait.

Aussi étais-je tout au plaisir de me voir ainsi prisonnier. Jamais journée ne me parut plus courte.

Je contai à Fernande, avec mille détails, comment j'étais devenu amoureux d'elle, et tous mes efforts pour parvenir à la voir, à m'en faire remarquer. Elle était stupéfaite de ma hardiesse, de ma persévérance ; elle ne concevait passurtout que j'eusse pu deviner la distribution du vaste hôtel de son père.

« Au bal, me dit-elle, ma voix, mon accent, mes paroles d'amour avaient jeté dans son cœur un trouble, une émotion, qui

avaient décidé de son sort : elle n'avait pu dormir, les deux nuits suivantes, et quand j'arrivai près d'elle, elle songeait à moi, de moi, *elle m'attendait*; *elle n'avait pu manquer de m'aimer*.

« Mais, ajoutait-elle, en est-il toujours ainsi? une femme en vient-elle donc nécessairement à aimer celui qui l'aime, qui le lui dit?... Je ne le saurais croire : ma cousine m'a laissé entrevoir que l'amour de son mari lui était pénible, désagréable, et je sais aussi qu'elle n'aime aucun autre homme. Je croirais plutôt qu'il existe un charme dans la voix, dans le regard, et que ce charme ne saurait agir qu'une fois et sur un seul être. Ta voix, à toi, était connue de mon cœur avant que je l'entendisse. Je l'avais rêvée au point que j'aurais pû la noter dans toutes ses inflexions, et tu n'as certainement parlé ainsi qu'à moi; et de même que je

pouvais seule te comprendre, je te défies d'exercer sur une autre le charme qui m'a maîtrisée... A toi donc pour toujours. »

Elle reprenait :

« Quelle vie heureuse sera la nôtre ! car tu seras mon mari. Tu ne peux manquer d'être d'une naissance égale à la mienne : ces talens de peinture, de musique que tu possèdes, ton langage, ton organe...

— « Ma Fernande, ne puis-je avoir été bien élevé sans être d'une haute naissance? Si tu savais de quel amour ma jeunesse a été entourée ! Ma digne mère, peu heureuse dans son hymen, reportait sur moi toutes les affections de son noble cœur ; chaque année elle me conduisait à Soréze : Que de pleurs en nous séparant ! quel bonheur quand nous nous retrouvions, à la veille des exercices, de la distribution des prix? Ma mère devait être témoin de mes succès, j'avais fait tous

mes efforts pendant dix mois pour en mériter, et j'en obtenais en effet. Avec quelle ivresse ma mère me pressait dans ses bras! qu'elle était fière de son fils!.. Combien nos voyages en tête-à-tête nous semblaient courts!... et, pendant les vacances, nous restions souvent des heures entières assis dans le même fauteuil, pleurant, nous carressant, ne disant autre chose que : *maman, mon fils, combien je t'aime! combien nous sommes heureux!*... Et depuis la mort de ma mère, ma bonne tante Delmar elle-même...

— « Assez, assez, dit Fernande, fondant en larmes. Ce bonheur-là fut mon premier besoin, mon premier rêve, et Dieu ne l'a pas rèalisé. J'ai perdu ma mère, au berceau. et je ne connais de mon père qu'une volonté inflexible, un despotisme d'officier de marine. »

A dîner, Marguerite voulait rester à la

servir, Fernande trouva moyen de l'éloigner.

Six heures allaient sonner et nous ne pensions pas à quitter la table, lorsque le bruit d'une voiture, s'arrêtant à la porte cochère, se fit entendre. Presque aussitôt on sonna avec force.

« Oh! mon Dieu ! dit Fernande, en courant à la fenêtre. »

Marguerite avait ouvert.

« Oh mon Dieu ! répéta Fernande... Mon père et mon cousin arrivent à l'instant.

— « De grâce, ma bien-aimée, sois sans crainte... Il m'est facile de m'échapper. Cours au devant de ton père, fais bonne contenance ; agis comme si je n'étais pas ici, et, quoi qu'il arrive, n'avoue rien, ne conviens de rien... va vite et *à ce soir*.

— « Non, non, s'écria-t-elle tremblante... Demain, demain seulement, mon Charles.

— « Demain donc. Hélas ! que n'y suis-je déjà ! que d'heures sans te voir ! »

Je descendis et me cachai dans un petit bûcher, à l'extrémité du corridor. Messieurs de Marilly montaient au salon. Les deux domestiques, qui arrivaient avec eux, et dont l'un était le cuisinier et l'autre le cocher et, en même temps, le laquais de l'hôtel, d'après ce que m'avait dit Fernande, car son père ne voulait chez lui que des personnes sures, éprouvées, les deux domestiques déchargeaient les malles de la voiture, et Marguerite les éclairait. Je pus sortir sans être aperçu de qui que ce soit.

Dorville était malade. Je passai la journée du dimanche avec lui, l'entretenant sans cesse de Fernande, épanchant la fièvre, l'inquiétude qui me dévoraient depuis le retour de M. de Marilly. Je tins à Dorville des discours si fiévreux en effet, que je le quittai plus malade qu'il n'était à mon entrée chez lui.

On finissait la première pièce lorsque j'arrivai au théâtre.

Uniquement occupé de Fernande, je sentais que j'allais chanter *Azor* à la course.

Mon entrée approchait et je me tenais dans la coulisse... Je jette les yeux sur la loge de madame de Ligny... Que devins-je, grand Dieu! en y apercevant Fernande, avec sa tante, sa cousine, un vieillard d'une figure noble et imposante, et un jeune homme en uniforme de hussard?

Fernande semblait émue, agitée; elle regardait de tous côtés me cherchant sans doute dans la foule.

Que faire? si Dorville eut été au théâtre, fut-ce mourant, il n'eût pas hésité à me remplacer: il savait *Azor*; mais il fallait dix minutes pour aller chez lui.

J'entrai en scène.

Il était impossible de déguiser ma voix : je ne l'essayai pas.

Mon masque me permettait de regarder dans la salle : je ne perdis pas un des mouvemens de Fernande. Elle semblait en proie à un horrible cauchemar. Toute sa famille, la croyant effrayée de l'extrême laideur d'Azor, la plaisantait, et je remarquai particnlièrement la gaieté du chef d'escadron; M. de Marilly lui-même dérogeait à sa gravité accoutumée et disait à sa fille de se rassurer, qu'elle devait reconnaître dans *Zémire et Azor*, le conte de la *Belle et la Bête*, qu'elle avait lu dans son magasin des enfans. Oh! j'y étais trop intéressé pour ne pas comprendre tout ce qui se passait autour de Fernande. Un geste, un regard me suffisaient.

Lorsque je chantai l'air : *Ne crois pas m'échapper, ne crois pas me tromper*, elle baissa la tête. Elle ne pouvait plus concevoir de

doutes : la veille, profitant d'un instant où sa bonne était sortie, j'avais chanté avec elle au piano.

L'acte finit, Fernande ne disait rien, elle écoutait sa tante, il devait être question de Charles.

Azor ne paraît pas au second acte. Je quittai masque et perruque, je m'enveloppai de mon manteau et courus chez Dorville.

« Mon ami, *elle* est au spectacle, lui dis-je, et *elle* vient de me reconnaître sous le masque hideux d'Azor. Hélas ! il lui sera encore plus pénible de me voir à visage découvert, à la fin du quatrième acte.

— « Je vous comprends, me dit Dorville, et mademoiselle de Marilly ne vous pardonnera pas le métier que nous faisons. ô arts, comme on vous humilie ! Pauvres artistes, combien on est injuste à votre égard ! Ne valons-nous donc pas tout au moins les grandes dame

ou demoiselles qui descendent jusqu'à nous, si descendre il y a! Que le diable me possède cependant, si nous ne sommes pas les plus aimables des hommes, pour peu que nous sachions parler d'autre chose que de notre état et surtout de nos succès...

« Quoiqu'il en soit, l'indignation bien légitime que j'éprouve de la fatalité qui pèse sur les artistes, me rend des forces... Je vais aller jouer la dernière scène d'Azor, il est dommage que je ne puisse pas assez imiter votre voix pour persuader à votre Fernande qu'elle s'est trompée en croyant vous reconnaître, mais il me serait complètement impossible de chanter le troisième acte et le commencement du quatrième.

« Je gage d'ailleurs que vous allez l'attendrir avec l'air : *Du moment qu'on aime*. Vous le chantez le mieux du monde, et vous pouvez

en arranger quelques vers pour votre position, ainsi que je vous ai entendu faire parfois pour votre Hélène. La loge de madame de Ligny est justement la première à la droite du théâtre, et vous pourrez adresser impunément à mademoiselle de Marilly toutes les douceurs que Marmontel a écrites pour Zémire. Votre Fernande n'en perdra pas un mot. J'ai pris moi-même fort souvent un plaisir infini à ces petites roueries. Le bon public n'y comprend rien et y applaudit, au contraire, parce que nous disons alors beaucoup mieux. En parlant ainsi d'amour à votre belle, en présence de huit cents spectateurs, qui vont crier *bravo*, sans que personne s'en fâche, pas même mademoiselle de Marilly, vous allez vous réconcilier avec le théâtre.

— « Je voudrais bien y réconcilier Fernande.

— « Ne l'espérez pas : elle est grande dame

avant tout, et trop jeune pour être douée de cette philosophie qui permet à une femme de faire abstraction de l'inégalité des conditions. A son âge, on veut, comme elle vous l'a dit, faire de son amant son mari ; on ne voit pas plus loin ou plus haut... Allez vite et laissez à ma disposition dans votre loge votre costume du dénouement. Je serai prêt à temps. »

Le second acte était fini et le palais d'Azor replacé.

Jamais mon accent ne fut plus doux, plus pénétrant, et j'aurais fait, je crois, la conquête de ma Zémire, si je n'avais été uniquement occupé d'une autre Zémire, qui n'était pas avec moi sur le théâtre. Aussi Fernande ne s'y trompa pas un instant, et elle m'a dit maintes fois qu'aucun sentiment de jalousie ne se mêla à ceux qui brisèrent son cœur, dans le cours de cette malheureuse soirée.

Dorville l'avait bien prévu : mon air du troisième acte émut Fernande au dernier point. Je vis des larmes dans ses yeux, et je chantai avec tant d'âme que je ne me rappelle pas avoir jamais été autant applaudi. Je surpris un signe approbatif de la part de M. de Marilly, et la bonne madame de Ligny battait des mains de toutes ses forces.

Je fixais Fernande. Son regard pénétrait jusqu'au mien sous mon masque ; il avait une force, une expression toute nouvelle ; c'était de l'amour ; mais de l'amour désolé, désespéré, de l'amour toutefois.

Je brûlais d'en avoir fini ; je dévorais les instans qui me séparaient encore de Fernande, dût-elle me fouler à ses pieds. Oh ! la voir, retrouver son amour ou mourir.

Dorville s'habillait pour la dernière scène. Je m'inquiétais peu de la surprise du public

à son aspect : il était trop aimé pour que son obligeance put lui attirer le moindre désagrément. J'aurais voulu voir seulement quel effet la vue de mon ami produirait sur Fernande.

Elle comprit sans peine ma pensée.

Par-dessus tout, il me fallait être rendu à l'hôtel de Marilly avant le retour de la famille, et j'avais vu, à la porte de la salle de spectacle, la voiture et les deux domestiques. Mon impatience ne me permettait pas d'attendre que tout le monde fut couché et endormi, au risque encore de trouver les portes verrouillées, et j'avais résolu d'aller me cacher dans le cabinet de toilette de Fernande.

Rien à craindre de Marguerite, qui se tenait habituellement dans l'office sur la cour.

Je me munis d'excellens pistolets, soigneusement chargés, et d'un poignard que je plaçai dans la poche de côté de ma veste ronde.

Bien m'en prit.

J'arrivai à la course et sans difficulté à la porte de la chambre de Fernande.

J'avais marché à pas de loup, encore plus que de coutume, parce que j'avais aperçu une lumière au premier étage, dans un appartement éloigné, celui de M. de Marilly.

Je pensais que Marguerite préparait le coucher de son maître.

Je fus surpris d'y entendre un bruit sourd; je m'approchai de la porte entr'ouverte. Qu'elle fut ma surprise en apercevant deux hommes crochetant, s'efforçant de briser un tiroir intérieur du secrétaire qu'ils avaient fracturé, et la vieille Marguerite, baillonnée et renversée à leurs pieds!

La digne gouvernante de ma Fernande avait lutté de toutes ses forces pour défendre la fortune de sa fille adoptive.

Je n'hésitai pas à tuer les deux bandits par derrière et, pour ainsi dire, à bout portant. Je leur déchargeai des deux mains mes pistolets dans le dos. C'est duperie, selon moi, d'être généreux avec de pareils adversaires.

Les misérables tombèrent morts près de Marguerite.

La digne fille reprenait ses sens et me fixait, étonnée.

J'enlevai le mouchoir que les voleurs lui avaient serré sur la bouche et qui l'étouffait. Je tremblais qu'elle suffoqnât.

« De grâce, calmez-vous, ma bonne Marguerite, lui dis-je en la prenant dans mes bras; tout danger est passé. Je vais vous porter sur votre lit. »

Je renversai la lumière en passant la porte sur le corridor.

L'obscurité était complète.

« Que diable faites-vous donc, vous autres maladroit, me dit un homme, qui arrivait au haut de l'escalier, et qui me saisit le bras. Il était convenu que vous étrangleriez simplement la vieille, et vous lui tirez deux coups de pistolet, au risque de mettre tout le quartier à nos trousses... Avez vous trouvé le portefeuille? il contient pour deux cents mille francs de billets de banque. Il doit y avoir aussi de l'or et de l'argent. Vous avez été assez longtemps pour tout découvrir. On vous croirait à votre coup d'essai... je vous préviens que je m'enfuis: ou les oreilles me tintent ou j'entends le bruit de la voiture. Le spectacle finit plustôt que nous n'avions pensé.. j'ai le panier à l'argenterie. »

Marguerite laissa échapper de nouveaux cris.

« Eh ! La vieille n'est donc pas morte ! dit le bandit, il faut l'achever pour ne pas nous compromettre ; je m'en charge. »

Je laissai Marguerite tomber sur le plancher, et je frappai au hasard, avec mon poignard, le troisième voleur. Je le touchai à la gorge, à ce qu'il paraît, et il roula jusqu'au bas de l'escalier.

Je dis : *à ce qu'il parait*, et en effet je ne sus cela que par le bruit public, le lendemain. Je ne pus rester une minute de plus à l'hôtel, quoique cette scène eût pris beaucoup moins de temps que je n'en mets à la raconter. J'entendais moi-même le bruit de la voiture, et je n'avais pas un instant à perdre pour fuir par le jardin.

Dévoué à tout ce qui était cher à Fernande, je regrettais de laisser ainsi Marguerite sans secours ; je regrettais bien plus encore de m'éloigner au moment, tant et si impatiemment attendu, où j'espérais triompher de la fierté de la noble demoiselle. L'artiste ambulant, comme m'avait nommé Dorville, s'était

fait aimer, grâce à l'incognito sans doute ; mais le triomphe, le chef-d'œuvre de l'artiste ambulant eut été de se faire pardonner son métier, et j'avais hâte de le tenter.

La rencontre des malheureux industriels rendait mon prodige projeté impossible, au moins pour ce jour-là. Comment pouvoir me cacher dans un lieu, dont le dernier recoin allait nécessairement être fouillé par les agens les plus subtils de la justice ? il n'eut pas été gai d'être arrêté avec celui que j'avais blessé de mon poignard et qui eut la sottise de se faire prendre.

Je me serais laissé condamner plutôt que de compromettre Fernande. C'est ainsi, selon moi, qu'on doit entendre l'honneur et la délicatesse. Rien ne saurait payer l'amour d'une jeune fille ; le sacrifice de notre vie même ne peut nous acquitter envers elle, et j'ai éprouvé constamment que mademoiselle de Marilly

n'était pas moins affirmative que moi sur cet article.

Dorville vint me trouver dès huit heures, le lendemain au matin ; il avait déjà eu bruit de ce qui s'était passé à l'hôtel de Marilly, avec tous les commentaires et additions accoutumés.

« Les voleurs s'étaient, disait-on, battus pour le partage du butin ; deux étaient tués, un blessé ; *neuf* autres s'étaient enfuis ; un voisin les avait comptés ; c'étaient des Espagnols, échappés du dépôt de prisonniers de guerre de Bourges ; l'un d'eux allait brûler les pieds à la vieille gouvernante pour lui faire dire où étaient les diamans de madame de Marilly, lorsque le retour de ces messieurs avait forcé les scélérats à quitter la partie.

« J'ai pensé, continua Dorville que vous deviez être pour beaucoup dans cette scène. Voyons, contez-moi cela.

— « J'ai bravement tué, par derrière, deux de ces coquins et j'en ai blessé un troisième, qui ne parlait non plus Espagnol que moi ; je ne pense pas, tant ces gens là étaient fortement occupés, qu'ils ayent songé à Marguerite, autrement que pour s'en défaire. Il n'y avait certainement dans l'hôtel d'autres étrangers que nous quatre, de sorte que je représente, à moi seul, le reste de la troupe ; je ne conçois pas qu'un voisin dise avoir vu neuf à dix *des nôtres* en fuite, car j'espère n'avoir été vu de personne.

« D'après le dire du blessé, ils savaient que M. de Marilly rapportait de son voyage une somme considérable... qu'ils soient maudits au surplus ! Sans eux, je saurais déjà jusqu'à quel point Fernande déteste ou méprise, si vous voulez, les comédiens. Ce soir, je m'en assurerai. J'y risquerai ma tête, s'il le faut.

— «Je vous approuve. Vous êtes mon di-

gne élève. C'était pour une baronne Allemande que j'escaladais, moi, les murs à Strasbourg l'année dernière, et elle avait bien quarante ans... je suis mieux portant, je vous accompagnerai, ce soir... allons déjeûner au café. Nous entendrons parler de l'hôtel de Marilly, et cela nous intéressera. »

Partout à Tours, on ne parlait que de la scène de la veille, avec mille variantes, toutes fort heureusement aux bours de la vérité. Le voleur blessé ne pouvait ou ne voulait parler, de sorte qu'on s'obstinait à le croire Espagnol.

Margnerite, revenue de sa frayeur, racontait les détails de l'évènement. Je ne concevais pas qu'elle prétendit que le voleur, *qui s'était sauvé*, eut voulu lui brûler les pieds... j'appris plus tard son motif. Oh ! digne et honorable fille !

—

CHAPITRE VII.

« On donne sa main sans son cœur,
« Au lieu de l'unir on l'enchaîne. »

(De Chazet. La revue de l'an VI, vaudeville.)

—

Ce que Dorville m'avait dit des comédiens en général n'était que la vérité à son égard. Il était bien le plus aimable des hommes et, pour moi, l'ami le plus obligeant, le plus dévoué.

Le soir, il se munit, à tout évènement de son échelle de corde, et la précaution était excellente et fort à propos : Je voulus vainement ouvrir la porte du jardin avec la clé que je tenais de Fernande. Les verroux intérieurs étaient poussés.

« A l'escalade me dit Dorville ; mais j'exige, Charles, votre parole d'honneur que vous ne sauterez pas dans le jardin, avant que je vous aye rejoint sur le haut du mur. Je veux descendre avec vous. Je ne vous quitterai qu'à la porte de votre Fernande, et j'y resterai aussi longtemps qu'il vous plaira. Arrivé sur le mur, vous allez vous ranger de côté pour me laisser placer moi-même ; nous jetterons ensuite l'échelle en dedans... Mieux vaut encore que vous me laissiez monter le premier, car vous ne pourriez vous retenir. »

Fort heureusement je ne consentis pas à la

demande de Dorville; mais il était, à la lettre sur mes talons.

A peine avais-je les mains sur le haut du mur, qu'un gros chien se mit à aboyer. Je n'en continuais pas moins mon ascension, lorsqu'un coup de fusil fut tiré sur moi, et m'atteignit à la main.

« Ahie ! Ahie ! Dis-je en me secouant les doigts. Descendez vite, Dorville, force est de battre en retraite. Je suis blessé, et voilà toute la maison en mouvement. »

Je détachai l'échelle à la hâte et j'entraînai Dorville vers la campagne. Il était temps. On se mettait aux fenêtres et bientôt on sortit du jardin de l'hôtel.

« Où êtes-vous donc blessé ? me dit Dorville. Vous courez comme un cerf.

— « J'ai la main toute déchirée. Ce n'est

pas une balle qui m'a frappé, la plaie serait plus profonde.

— « Le gentilhomme traite les galans comme des renards. Ce sera une chevrotine qui vous aura touché... je ne vois plus personne. Retournons sur nos pas.

— « Oui, retournons à l'hôtel de Marilly. Tout le monde s'y sera remis au lit. On ne se doute pas que nous puissions aller de nouveau...

— « Par ma foi, je ne m'en doutais pas moi-même ; mais je vais mettre bon ordre à vos folies. »

Nous étions près de la Loire. Il y jeta l'échelle de corde.

Je voulus sauter, pour la reprendre, dans le fleuve.

« C'est trop fort, me dit Dorville. Différez

mon ami, il fait froid. Vous gagneriez au moins un rhume et comment feriez-vons pour chanter demain? Notre directeur serait en droit de poursuivre votre Fernande en dommages et intérêts. Votre désespoir va trop loin : vous me ferez regretter de vous avoir lancé dans la carrière. Vous y courez en vrai cheval échappé. »

Il passa une partie de la nuit près de moi à me calmer, me consoler et pansa ma main.

Ce n'était presque rien, me dit-il. Il suffisait d'y mettre de la charpie.

Je le laissai faire et m'en trouvai bien. Au moyen de gants très larges et que je ne quittai pas, personne ne se douta de ma blessure.

Le moindre indice eut suffi pour mettre sur la voie de la vérité, tant la police était en émoi.

« Je vous fais grâce d'un beau sermon sur

le danger des passions portées à l'excès, me dit Dorville, le soir au théâtre. Que je meure si votre exemple ne me sert de leçon. Je vais me marier, afin de ne plus aimer que raisonnablement. Le cœur entraîne la tête et l'esprit, et l'on divague en véritable pensionnaire de Charenton. Oh! vous n'êtes pas de ces hommes qui savent conserver ce qu'on appelle le juste-milieu. Chez vous, l'amour est un véritable dévergondage... Si vous approchez de deux cents pas de la petite comtesse...

— « Eh! Je n'ai garde et j'en deviendrai fou. Tenez : voilà de ses nouvelles. Cela m'est arrivé, je ne sais comment, par la poste, il y a quelques instans. Vous allez voir si je dois me réjouir ou m'attrister. »

Fernande m'écrivait : « Je ne suis pas en droit de me plaindre de toi. Tu ne m'as réellement pas trompée en prenant un faux

nom, en te disant d'un état qui n'ait pas été le tien. Tu as été militaire et blessé à l'armée, cela est public à Tours, et ma tante, à qui tu plais et qui t'aime, me l'a dit elle-même; mais comment te trouves-tu *où tu es*? Voilà ce que je ne saurais concevoir.

« Tu prends sans doute grand plaisir à chanter, aux applaudissemens de tout un public; cependant tu n'as pas voulu te montrer *ainsi* à visage découvert devant ton amie, tu t'es fait remplacer... Merci, Charles : j'ai moins souffert. Tu comprends mon cœur dans tous ses replis. Moi aussi, je comprends le tien, tu le vois.

« Tu n'as pas craint de venir ensuite affronter le courroux de Fernande, et tu as encore rendu justice à ses sentimens : mon orgueil est impuissant contre ton amour. Jamais tu ne me seras odieux ou méprisable.

« Tu as sauvé une forte partie de la for-

tune de mon père. J'y attache peu d'importance; mais je te bénis pour ta conduite envers ma bonne.

« Vois si la digne fille le mérite. Elle t'a reconnu pour le *beau monsieur*, qui l'aborda si follement dans la rue, alors que, comme tu me l'as dit, tu ne savais comment parvenir jusqu'à moi.

« La possibilité, incroyable pour elle, de nos rapports s'est présentée à son esprit, et voilà le motif de sa version sur la querelle des voleurs entre eux, leurs violences à son égard, etc.

« Et ne crois pas qu'elle m'ait fait part de ses soupçons. Loin d'elle la pensée de m'humilier. » Cela doit avoir été ainsi, m'a-t-elle dit simplement en me racontant la scène, sans me fixer, sans chercher mon regard...

« Mon ami, je t'écrirai de nouveau et sans

doute plus d'une fois ; mais garde toi bien de me répondre, et surtout n'expose plus tes jours, comme tu l'as fait. C'est nécessairement sur toi que le nouveau jardinier de mon père a tiré, il y a quelques instans. Tout mon sang s'est glacé, et j'ai voulu courir. Mon effroi m'aurait perdue : ma bonne m'a emportée dans ses bras et enfermée dans ma chambre.

« Sois en sûr, si tu avais été frappé, rien ne m'aurait retenue : j'aurais tout avoué à mon père, eut-il dû me donner la mort.

« Hélas ! son retour inattendu et la présence de mon cousin ; son offre même de me conduire au spectacle, hier, avec ma tante ; tout me présageait la réalisation de ce que je redoutais.

« Charles, je t'aime de toute mon âme, et il me faut aller jurer d'en aimer un autre,

Oh ! rappelle toi ce que tu m'as dit de ta mère : dans ma famille aussi. on se soumet, on obéit à la loi du devoir, abstraction faite du bonheur.

« Respecte mon repos, mon bonheur ; quitte Tours le plus tôt possible ; oublie moi. J'espère te revoir cependant, et tu devineras où ; ne crains pas que j'aille te voir jouer la comédie. Je me perdrais et sans fruit pour toi, car il est impossible...

« Adieu, mon ami.

« *P. S.* J'espère pouvoir jeter ma lettre dans la boîte de la poste, en sortant demain avec Marguerite. »

« Eh bien, mon cher Dorville ?

— « Eh bien... Fernande va épouser son cousin, et elle a raison.

— « C'est admirable. Elle a raison !

— « Cela n'est pas douteux. Vous ne pou-

vez lui offrir une fortune, un nom, comparables à ce que son père lui présente dans une union avec le brillant hussard. Elle ne doit pas hésiter. J'ajoute qu'il serait affreux à vous d'y mettre le moindre obstacle. J'en suis bien fâché; mais, encore une fois, *l'artiste nomade*, adorable, j'en conviens, plein d'honneur et de bons sentimens, ne vaut pas le chef d'escadron *monsieur de Marilly*, plus riche que vous et ce que l'on appelle plus *considéré*....

« Cela est désolant pour la gent dramatique et lyrique, et j'en suis furieux, quant à moi; mais relisez la douce épitre : » *je me perdrais sans fruit pour toi, car il est impossible...* »

«Vous devez lui savoir gré de la réticence. La demoiselle est trop bien élevée pour avoir écrit toute sa pensée. La voici, si vous

la voulez complète : » *il est impossible que j'épouse un comédien...* »

« C'est dur; mais c'est rationnel, et je vais vous achever cet épisode de votre histoire : vous penserez longtemps à votre Fernande, elle est charmante et je conçois l'intensité de vos regrets; elle pensera elle-même beaucoup à vous; le jour de la noce vous serez d'une humeur détestable; vous menacerez de quelque extravagance, que j'empêcherai; mademoiselle de Marilly versera elle-même quelques larmes (les femmes pleurent de plaisir, de chagrin, de résignation, de souvenir, à tout propos enfin), et votre Fernande n'en sera pas moins *madame* de Marilly... Que voulez-vous? Ce n'est pas là un malheur inoui, nouveau, fait exprès pour vous, cela est arrivé bien des fois. Le monde est si vieux !... et tenez : la sagesse des nations ou des chansons vient à mon aide. Écoutez notre

Dugazon. Elle repète son air des *trois sultanes* :

« Tout finit, tout se renouvelle,
« La peine ainsi que le plaisir,
« Et l'amour, passager comme elle,
« N'est plus qu'un souvenir.

« Florestine a perdu son amant, ce beau général, parti ce matin pour l'Allemagne, et elle chante son malheur, comme vous voyez; elle épanche sa philosophie, à sa manière, et j'espère la consoler, ce soir même... Allons, habillez-vous, mon ami.

— « Oui, jouons la comédie. J'y suis singulièrement disposé !

— « Eh ! la vie n'est le plus souvent qu'un drame mal fait. Je ne sais qui l'a dit : c'est une mauvaise plaisanterie du bon Dieu. »

Je fus malade à garder la chambre.

Pendant ce temps là, Fernande faisait plus ou moins paisiblement les apprêts de sa noce.

J'en reçus une lettre de faire part qui me désespéra peut-être plus que tout le reste.

« Suivant un usage, consacré dans *ma famille*, m'écrivait mademoiselle de Marilly, mon père vient de me compter, malgré ma minorité, toute la fortune mobilière de ma mère, pour que je la remette moi-même aux mains de...

« Je suis fort riche... Je ne sais pas à quel point tu l'es, toi, mon ami,... permets moi de t'offrir ces vingt mille francs en billets de banque, dont je puis disposer sans aucune difficulté.

« Tu ne saurais me refuser; tu ne saurais te fâcher et croire à la possibilité que je veuille affecter à ton égard une supériorité de rang ou de fortune... C'est un présent, un souvenir, comme ces beaux bouquets de fleurs rares et précieuses, que tu m'as apportés, chaque nuit, pendant plus d'un mois.

Plus d'un mois, Charles ! plus d'un mois d'amour !...

« Songe qu'il est impossible que tu me renvoies mon présent. Marguerite elle-même ne se doute pas de tout ce qui te concerne, etc. »

« C'est fort bien ! me dis-je, Marguerite ne sait pas ou ne se doute pas que je joue la comédie. Si je lui parlais, on pourrait lui dire mon métier ou elle pourrait s'en informer, et la bonne vieille s'en scandaliserait fort. L'on prétend me forcer ainsi à garder le cadeau de noce... Ah ! je veux bien que le diable !... »

Dorville fut, cette fois, de mon avis.

« Si la petite comtesse était plus familière avec nos classiques, avec le théâtre, me dit-il, elle aurait mis pour épigraphe à sa lettre, le couplet de *Fanchon la Vielleuse* :

« De la main que le cœur préfère,
« Les dons peuvent-ils outrager ! »

« Vous n'avez pas eu le temps de lui enseigner tout le répertoire... Je me rappelle que ma baronne de Strasbourg s'avisa de me chanter ce couplet, en me priant d'accepter cent louis de sa main, en manière d'indemnité pour certaine catastrophe que m'avait attirée ma belle passion pour elle... Son accent me rendit les vers de MM. Pain et Bouilly si détestables ou inintelligibles, et elle grimaçait tellement, que je lui jetai son or à la tête et m'en fuis indigné, avant qu'elle eut fini. Oncques ne l'ai revue... Nous pouvons donner de l'argent aux femmes, parce que nous sommes leurs protecteurs naturels ; mais, sous aucun prétexte, nous ne pouvons en recevoir d'elles : maxime absolue comme l'existence de Dieu ou une vérité mathématique.

« Le fait de votre Fernande montre par trop le bout de l'oreille. Puisque vous n'êtes ni comte ni baron, fut-ce de fabrique impériale, n'enviez pas le sort de son mari : rappelez-vous le Georges Dandin de Molière.

— « Oh ! je trouverai moyen de lui rendre son argent. J'espère la voir à notre bal masqué de la mi-carême.

— « Je ne vous y perdrai pas de vue, et j'occuperai le hussard ; je le féliciterai sur sa dernière campagne : cette fois l'infanterie est arrivée avant la cavalerie légère, et celle-ci n'a pas eu les honneurs de la guerre.

— « Ah ! de grâce, pas un mot semblable. »

Fernande vint en effet au bal.

Elle me reconnut, dès son entrée, au milieu de deux cents masques. Un coup d'œil,

imperceptible pour tout autre que pour moi, me le prouva.

Dorville, vêtu d'un de mes dominos, s'empara du chef d'escadron, aussitôt que Fernande fut assise, et je pus solliciter une contredanse. L'orchestre en commençait une.

Fernande prit ma main, sans me répondre, et la serra convulsivement, en se levant.

« Du moins es-tu heureuse? lui dis-je, en l'entraînant.

— « Comme l'était ta mère, d'après ce que tu m'as dit, me répondit-elle. M. de Marilly semble inquiet, chagrin; je ne l'aime pas, dit-il, et il se plaint d'une manière inintelligible pour moi : il va me conduire chez sa mère et retourner en Espagne; il s'est fâché avec mon père, qui désirait que je restasse près de lui à Tours.

— « Reprends tes vingt mille francs, ma Fernande, je ne puis les accepter.

— « Je m'en doutais... cependant, mon ami, dans ton état...

— « Je ne suis comédien que pour bien peu de jours encore. J'ai un oncle millionnaire et qui n'aime que moi.

— « Tu vas donc quitter Tours? Où te trouverais-je, *si j'avais besoin de toi?*

— « Rue de Tournon n. 13, à Paris. En toutes circonstances, ma bien-aimée, toute ma vie, je serai à tes ordres, à tes pieds, au premier mot, au premier signal.

— « Oui, je te crois... mais *j'exige* que tu quittes à l'instant le bal : je vois M. de Marilly nous regarder..... Au nom de notre amour, va-t-en, me répéta-t-elle, au mo-

ment où je la reconduisais à sa place, près de sa tante, à la fin de la contredanse. »

Dorville m'attendait et m'emmena de suite.

J'appris, le lendemain, que Fernande était partie pour Tonneins.

CHAPITRE VIII

« Au printemps de la vie, les soucis ne laissent non plus
De traces dans le cœur, que de rides sur le front. »
(De Ségur, Mémoires et Souvenirs.)

Mon oncle serait venu, m'avait-il écrit, *m'entendre chanter* à Tours, si sa goutte ne l'avait retenu au lit, tout l'hiver. Ses instances m'avaient arraché le secret de ma tristesse au sujet d'Hélène, et son indulgente

bonté m'avait offert de me dégager, *coute qui coute*, envers le directeur, en payant le dédit stipulé dans notre contrat.

Mais sa lettre m'était parvenue lorsque j'étais si heureux par Fernande, et je m'étais bien gardé d'accepter, puisqu'il m'aurait fallu retourner à Paris.

Je devais au moins à M. Germond l'aveu sincère de ma position, et je lui en écrivis le récit exact. Il en était émerveillé, m'avait-il répondu, et ne pouvait croire que j'en eusse été à mon coup d'essai avec Hélène, lorsque je me montrais si habile avec Fernande... Son expérience des affaires était, ajoutait-il, en défaut. Il n'avait aucun conseil à me donner.

Hélas ! la catastrophe avait bientôt suivi, et j'en avais rendu compte à mon oncle, avec non moins de chaleur et d'animation.

« Écoute, mon neveu, m'avait-il répondu, courrier pour courrier : les péripéties se succèdent trop rapides dans ton existence, et tu m'empêcheras tantôt de respirer, car tu me fais partager tous les sentimens qui te mettent, il me semble, les nerfs dans un état de *tension* fort dangereux... Je courrais en hâte à ton aide et couperais court à tes aventures, en m'efforçant d'obtenir pour toi, vu l'urgence, au prix de mon dernier écu, la main de mademoiselle de Marilly ; mais tu n'as été, de compte fait, que deux mois à te consoler de la perte de ton Hélène, que tu aimais, disais-tu, à jamais... Tu oublieras aussi ta Fernande et je partage l'avis de ton ami Dorville. Laisse le monde avoir son cours. La vie serait trop belle, vois-tu, si la médaille d'amour n'avait son revers comme toutes autres. Prends le mal en patience, en attendant le retour du bien. Moi, qui n'espère

plus ce retour-là, je trouve ton lot encore très supportable. Finis-en vite avec le théâtre; viens faire un nouveau cours de philosophie avec moi pendant une quinzaine. J'aurai soin de te renvoyer à Paris assez à temps pour que tu prennes à l'école de droit ton inscription du trimestre d'avril. »

Je remerciai mille fois le directeur de ses procédés constamment excellens; je jurai à Dorville une fraternité qui ne s'est jamais démentie, et je partis pour Luciennes, la terre de mon oncle.

Je trouvai M. Germond luttant courageusement contre la goutte, riant et plaisantant, en dépit d'atroces douleurs.

« Sois le bien arrivé, Charles, me dit-il en m'apercevant. Eh! te voilà bien pâle! est-ce l'effet de tes peines de cœur ou simplement des ingrédiens artistiques, dont il

t'a fallu te barbouiller le visage depuis un an? Je devrais te faire une belle mercuriale, si ce n'est te déshériter, pour avoir ainsi *deshonoré ta famille* en montant sur les planches... Allons, ne va pas te gendarmer. Je t'accorde que, selon moi du moins, le mal n'est pas grand, et que MM. Duval et de Marilly peuvent être plus justement mécontens de tes faits et gestes, amoureux ou lyriques. Je te pardonne, à condition que tu te feras bachelier en droit dans un ou deux mois et avocat dans un an. Ta tante Delmar est ici; elle va déjeûner avec nous. C'est une maîtresse femme, comme tu sais; elle t'affectionne particulièrement, et je crois que c'est même par intérêt pour toi qu'elle rend ses rapports avec moi de plus en plus fréquens; elle craint que je ne me fâche de tes écarts. »

Ma tante me combla de caresses et, comme M. Germond, ne se rassura sur ma pâleur,

que lorsqu'elle me vit déjeûner avec un appétit effrayant.

Elle me remit une lettre pour madame de Clarence, son intime amie, que j'avais déja vue à Paris.

« Je sais, sans connaître tous les détails, me dit madame Delmar, que tu es lancé dans les intrigues, les grandes aventures d'amour ou de folies. J'ai promis à ma sœur, à son lit de mort, de te traiter comme mon fils. Je ne veux pas t'aider à faire le mal; mais je dois, je crois, t'aider toi et... à sortir d'une mauvaise position. J'ajoute qu'un honnête homme, et j'espère que tu resteras toujours tel, ne doit rendre personne victime de ses sottises, qu'il doit même se porter responsable, pour lui et pour autrui, de toutes leurs suites... Appelle moi donc, au besoin, et tu éprouveras que les recommandations de ta mère n'ont pas été vaines. »

J'étais sur, à l'avance, du cœur de ma tante; j'avais souvent entretenu Fernande de ses vertus et de ses bontés.

J'arrivai à Paris pour prendre mon inscription à l'école de droit; puis je courus m'informer d'Hélène.

Sa famille avait déménagé aussitôt notre départ pour Orléans, sans doute pour cacher notre fuite. Je ne pus découvrir la nouvelle demeure de M, Duval, et Hélène n'était plus au conservatotre.

Je guettai trois jours de suite M. Duval, à la sortie de son bureau, sans l'apercevoir.

Désespéré, je travaillai au droit avec une espèce de fureur, de passion, je fus bientôt bachelier. J'aurais voulu passer un examen, chaque mois; mais je n'avais que huit inscriptions, et il m'en fallait dix pour être admis au premier examen de licence.

Madame de Clarence, à la recommandation de ma tante, m'accueillait avec une grande bienveillance. Elle m'invita à aller passer, avec sa famille, mes vacances à sa campagne près de Thiais.

J'acceptai avec empressement.

Je me plus chez ma belle hôtesse, avec mes livres de droit dans ma chambre et le piano du salon.

Je fis d'ailleurs aux environs, une rencontre qui me rendit la campagne tout-à-fait agréable. On me conduisit à un bal chez M. d'Arbois, à un château voisin.

Or, M. le comte d'Arbois, honorable chambellan-impérial, des mieux en cour, était l'oncle du jeune M. de Marilly. Fernande, m'avait parlé de cette maison; elle était invitée à passer tout le temps où son mari serait à l'armée.

Je fis de grands frais, de grands efforts d'imagination et de politesse, pour me faire adopter des alliés de Fernande, et je fus assez heureux, dès ce premier jour, pour qu'on m'invitât à fréquenter l'hôtel du chambellan à Paris. Je n'eus besoin pour cela que de me mettre à l'unisson d'enthousiasme impérial avec M. d'Arbois et de faire valser, deux ou trois fois, les quarante ans de la comtesse, en vantant outre mesure sa grâce et sa légèreté.

La bonne dame, m'apprit-on plus tard, avait été excessivement légère, et n'en était pas complètement corrigée.

Je lui fis une cour assidue, toute la soirée; sauf à m'attirer mille plaisanteries de la part de madame de Clarence et de sa compagnie. Madame d'Arbois me parlait de Fernande : comment aurais-je pu ne pas prendre plaisir à l'écouter!

Elle m'apprit que M. de Marilly, récemment promu au grade de colonel, était en Andalousie, et que sa femme vivait fort tristement à Tonneins, près de sa belle-mère mourante.

J'étais encore à Thiais vers la fin de septembre, lorsque j'appris de Dorville la perte de sa garde-robe, dans l'incendie du théâtre de N***.

Je courus à Paris, et je répondis à cet excellent ami, en lui expédiant tout mon bagage dramatique et lyrique.

Le roulier allait emporter ma dernière malle ; je l'ouvris pour y reprendre une veste de jockey, qui m'avait servi pour le rôle de Floricour, des *confidences*.

Une lettre de Fernande m'arrivait. La bien-aimée m'appelait à jouer un dernier rôle travesti. Je ne fus pas tenté de m'y refuser.

CHAPITRE IX.

Cuique suum.

—

Fernande m'écrivait :

« A moi Charles.

« Il faut que tu sois à Tonneins, le premier octobre, à trois heures aprés midi, te promenant sur la grande place.

« Je te verrai.

« Tu auras amené dans une auberge du faubourg de Bordeaux deux forts chevaux, capables de conduire une chaise de poste bien chargée. Tu feras en sorte de savoir les atteler et les diriger toi même, en costume uniforme de courrier, car, tu le concevras, je ne puis me confier qu'à toi seul.

« Tu les amèneras, à nuit close, à sept heures, à l'hôtel d'où tu auras vu sortir ma fidèle Marguerite, au nord de la place. Tout sera prêt et en ordre. J'aurai éloigné une partie des domestiques.

« Tu ne témoigneras ni joie ni surprise en me voyant monter en voiture avec ma bonne, et tu prendras la route de Bordeaux, ainsi que je t'en donnerai l'ordre. Ne va pas te tromper. Tu devras tourner à droite, en sortant de la cour de l'hôtel.

« D'après ce que tu m'as dit de la bonté de ta respectable tante, madame Delmar, il est impossible qu'elle refuse de t'accompagner ; insiste en tout cas : elle nous est indispensable.

« Je sais que, quelque part que tu sois et *quelque métier que tu fasses*, tu quitteras tout pour accourir à mon appel. Quelque retard que ma lettre puisse éprouver à te parvenir, tu ne peux manquer d'arriver le trente septembre.

« Tu t'arrêteras à une lieue de Tonneins, au joli village de Sillery, remarquable par ses délicieuses maisons de campagne.

« Il en est une que va qnitter, le vingt-six, une famille espagnole. Tu la reconnaîtras à sa terrasse à l'italienne, à l'entrée du village. Le vieux jardinier, que tu y trouveras seul avec sa femme, est autorisé à l'af-

fermer. Elle est parfaitement meublée. Tu la retiendras, coute qui coute, pour un mois.

« Tu t'y installeras avec ta tante, et n'accepteras d'autres services que ceux de la femme du jardinier. Elle est fort intelligente. Madame de *Las Torres* m'en a dit beaucoup de bien. C'est elle qui te procurera les chevaux dont tu auras besoin. Tu demanderas ceux qui servaient à la marquise pour ses promenades, et annonceras, pour le lendemain, l'arrivée de *ta sœur*, qui vient passer avec toi la fin de la belle saison.

« Je n'ai pas besoin de te dire de cacher sous une redingotte, en partant de Sillery et en y rentrant le soir, ton uniforme de postillon, indispensable ici à l'hôtel de Marilly, où j'annoncerai que je vais retrouver madame de Ligny, ma tante, maintenant chez sa fille madame Dolbreuze à Bordeaux.

« D'après le dévouement que tu m'as juré et que tu me dois, je pourrais me dispenser d'autres explications, d'autant plus que, quand je te dis à notre dernière entrevue au bal, de me donner ton adresse, tu dus penser que je prévoyais pouvoir avoir besoin de toi. T'en dire d'avantage aujourd'hui pourra sembler craindre que tu hésites à accourir.... Non, mon ami, je ne te fais pas cette injure. Si je continue ma lettre, c'est uniquement pour que tu puisses prendre à l'avance tes mesures pour accomplir mes projets dans toute leur étendue.

« Ton inconcevable audace, ou plutôt ton amour et mon inexpérience avaient décidé de mon sort. Rien au monde ne pouvait plus excuser mon mariage avec M. de Marilly. Mon inexorable père l'exigea et, faible enfant, j'obéis.

« Cependant je ne devais plus avoir de doutes sur mon état : j'étais mère.

« Mon supplice ne se fit pas attendre et fut bientôt doublé par le malheur de monsieur de Marilly lui-même.

« Il ne m'aimait pas de passion ; mais son amour-propre était humilié, furieux, et d'autant plus qu'il n'osait épancher, avouer son dépit.

« Ce que disait mon père, de l'excellence de l'éducation que j'avais reçue, l'exaspérait, et, dans le peu de temps que nous passâmes à Tours, je le vis vingt fois sur le point d'éclater.

« Dans nos tête-à-tête, mon impassibilité, ma douceur et l'ensemble de mes manières le rejetaient le plus souvent dans l'incertitude.

« Il finit par se brouiller avec mon père ;

sous un prétexte d'intérêts, et nous partîmes pour Tonneins.

« Monsieur de Marilly me surprit en larmes. » Ecoutez, Fernande, me dit-il : je ne vous demanderai pas la cause de vos pleurs, vous ne pourriez ou ne voudriez pas me la dire ; je crains d'ailleurs de l'être moi-même... J'en ai grand regret, et pour vous et pour moi.... Quoiqu'il en soit, nous ne sommes heureux ni l'un ni l'autre, et je n'y vois pas d'autre remède que de retourner à mon régiment. Là, nous pourrons espérer que quelque balle anglaise ou espagnole....

— Ah ! monsieur...

— Pardon, je n'ai pas voulu vous offenser. Je voulais dire simplement que je m'y prendrais de manière à avoir de l'avancement ou... pardon, encore une fois; mais nous arrivons chez ma mère.

« En proie à une maladie qui ne pardonne

pas, ses instans sont comptés. Ne l'affligeons pas, vous, de vos souvenirs, moi, de mes inquiétudes. Vivons ici, pour quelques jours, comme frère et sœur, de bonne amitié. Je n'ai pas besoin de vous recommander des égards pour une mourante : sa bonté, sa résignation vous toucheront, et vous me pardonnerez de vous avoir enlevée aux bals masqués de Tours, pour vous condamner à être garde-malade... Que voulez-vous? Ces scènes de voleurs, si inexplicables ou du moins si compliquées de l'hôtel de votre père; l'audace incroyable de ces coquins-là; votre froideur, vos larmes; quelque chose encore que je ne puis dire... Tout cela m'a fait prendre Tours en antipathie, et je n'ai pas pû vous y laisser. Et puis ma mère vous aime comme son enfant... Vous serez généreuse pour tous les deux. »

« Madame de Marilly ne quittait plus son

lit. Son existence était un long supplice. Notre présence la ranima pour quelques jours ; mais bientôt le départ précipité de son fils lui enleva le reste de ses forces.

« Une lettre de Tours, écrite par un avoué, chargé de nous rendre compte de la marche de la procédure criminelle, nous apprit que le voleur, que l'on tenait en prison, venait de mourir d'une fièvre cérébrale, et que, dans ses accès de délire, il riait, d'un rire de damné, de la sottise des juges, qui prétendaient qu'il avait plus de deux complices et que c'était l'un de ceux-ci qui l'avait blessé... *il est évident que c'est le diable, ou plutôt un amoureux, qui nous a frappés, moi et mes camarades,* disait-il...

« M. de Marilly vint me lire cette lettre. « Eh bien, me dit-il, en riant lui-même à la manière du voleur, vous seriez-vous doutée que *votre* respectable gouvernante, cette fille *si*

dévouée eut un *amoureux*? Elle a la mine furieusement trompeuse, et vraiment, malgré toute ma bonne volonté, je crains qu'on ne la calomnie... arrangez cela avec elle... Quant à moi...

— « Marguerite est une fille irréprochable.

— « Je vous dis que j'en ai peur... Adieu Fernande... dans deux jours, je serai en Espagne. »

« Je m'établis au chevet de madame de Marilly et ne la quittai plus. J'écrivais, chaque jour, sous sa dictée à son fils, et j'aurais appris d'elle, si je ne l'avais déjà sû parce que tu m'as dit, combien il y a d'amour dans le cœur d'une mère. M. de Marilly écrivait souvent lui-même, du fond de l'Espagne, et me remerciait de mes soins.

« Ma belle-mère cessa de souffrir, il y a huit jours.

« Cependant, incertaine, irrésolue sur le

parti que je prendrais, je n'avais rien dit de mon état, et tout me porte à penser que Marguerite en est seule instruite.

« Je pourrais, en gagnant un médecin, à prix d'or, tout arranger, tout justifier, surtout en l'absence de M. de Marilly ; mais je ne tromperais ni Dieu ni ma conscience, et mon crime empoisonnerait à jamais ma vie. J'exposerais aussi mon enfant aux violences, aux effets d'une haine implacable.

« Et puis, Charles, cet enfant est à toi, c'est toi qu'il doit connaître et aimer. De quel droit te l'enleverais-je ? Déjà coupable envers toi, je le deviendrais plus encore.

« Je puis lui laisser, ou plutôt je puis voler pour lui un grand nom : je ne te dirai pas que je n'y attache aucune importance ; mais le tien n'est pas sans gloire, puisque tu as versé ton sang pour ton pays, et tu feras en sorte de le laisser à ton fils,

« Viens donc le chercher cet enfant adoré: je te le donne, à toi qui m'as tant aimée. Je te venge de mon abandon. C'est bien plus que ma vie que je te livre ainsi, Charles, et tu concevras l'étendue du sacrifice ; tu en es digne et je te le dois.

« Il est possible qu'il y ait quelques dangers dans l'exécution de mon plan. Qu'importe? il s'agit de conserver notre enfant à notre amour. Je t'attends. »

Une pareille lettre m'aurait fait braver l'enfer. Je ne reculai nullement devant les articles 345 et suivans du nouvau code pénal, alors tout récemment promulgué, et dont j'avais eu occasion de prendre connaissance pour mes études en droit.

J'écrivis à Thiais à madame de Clarence, pour la prévenir que j'étais obligé de partir à la hâte pour Poitiers, et je me mis en route une heure après. Je n'avais pas un moment

à perdre: nous étions au vingt-six septembre.

J'allais chercher ma tante, ainsi que le désirait Fernande. Madame Delmar nous était indispensable.

Je la trouvai dînant seule avec mon oncle.

La présence de M. Germond m'embarrassa. Je balbutiais et ne pouvais répondre à leurs obligeantes questions réciproques.

Je remis à madame Delmar la lettre de Fernande, en la priant de la lire de suite.

Ma tante sortit pour me satisfaire, et je restai seul avec M. Germond.

« Conte moi vite le motif de ton arrivée inattendue, me dit-il. Je n'espérais pas te voir, à ces vacances. Tu m'écrivais monts et merveilles de la vie de château aux environs de Paris... mais tu es distrait, impatient... C'est à madame Delmar seule que tu as affaire,

à ce qu'il paraît. Je brille surtout par la discrétion, mon neveu, et je me retire.

— « Vous saurez tout, mon bon oncle, je vous le promets, je vous le jure... Rien de plus grave.

— « Serait-ce quelque chose de fâcheux pour toi ? il faudrait me le dire pour que j'y portasse le remède possible.

— « Je suis extrêmement pressé. Sans cela, je vous dirais tout dès aujourd'hui.

— « Je me retire, mon ami... j'y pense : tu as peut-être besoin du semestre de ta pension. L'échéance en est prochaine, et j'ai par hasard la somme en or dans ma poche. Prends mon garçon, et bon voyage. N'oublie pas surtout de m'écrire. Je vais être inquiet, quoique tu me dises, jusqu'à réception de ta première lettre.

— « Oh! merci, merci, mon second père. Je n'ai plus d'expression pour ma reconnaissance de vos bontés.

— « Ne tarde donc pas à m'écrire.

— « Je vous le promets. »

—

CHAPITRE X.

« Comme mon cœur bat et palpite
« En ce moment cruel et doux!
« O nuit, protége notre fuite;
« Amour, daigne veiller sur nous. »
(Marsolier, *Adolphe et Clara*, opéra-comique.)

—

Ma tante rentra en habit de voyage et me dit que sa chaise de poste nous attendait.

« Le style de cette jeune femme, si tranchant qu'il soit, me plait, me dit madame Delmar. Sa confiance me touche : Elle te

connait bien. J'approuve aussi son projet, sa délicatesse. Oui, c'est ainsi qu'il faut agir. J'ai besoin d'autres détails encore : Dis-moi comment tu l'as connue ; explique-moi ce qu'elle nomme ton inconcevable audace, etc.»

Je contai à ma tante ce qu'elle pouvait désirer savoir sur mon séjour à Tours et mon amour ponr Fernande : par fois des larmes mouillaient ses paupières ; puis elle ne pouvait retenir un sourire ; puis elle se récriait.

« Oh ! me dit-elle, c'est-là, si je ne me trompe, ce que les hommes appellent du bonheur, du plaisir. Pas un, je gage, ne se refuserait à pareilles aventures. Nous verrons, à la fin, s'ils s'y connaissent.

« Le jeu n'est toutefois pas égal des deux côtés. Le bonheur de madame de Marilly doit lui sembler un peu trop *agité*. Tâchons qu'elle s'en repose : Elle doit en éprouver le

besoin... Vraiment mon mari, qui en est mort à la peine, n'était qu'un écolier auprès de toi. Le siècle est par trop au progrès à certains égards. Si ton enfant est une fille, je ne me charge pas de l'élever. Avec des hommes tels que toi, la mère qui veut remplir strictement ses devoirs, ne saurait dormir sur les deux oreilles. »

Le trente, nous étions à Sillery avant la nuit.

Je reconnus facilement la *ville* indiquée dans la lettre et nous ne descendîmes de voiture qu'à la porte. Le jardinier nous ouvrit et nous fit tout voir. C'était vraiment très beau. Plusieurs personnes s'étaient présentées pour succéder à la marquise de Torres; mais, rien n'ayant eté conclu définitivement, je levai toute difficulté à *coups* d'argent. Je retins la maison et le jardin au prix de deux mille francs par mois avec fa-

culté de continuer, si je m'y plaisais, et je payai d'avance.

J'ajoutai une gratification pour le jardinier et sa femme, et ces bonnes gens me furent tout acquis. Ils ne me demandèrent pas même mon nom. Le propriétaire était à Paris.

A huit heures, notre chaise de poste était sous la remise et nous soupions dans *notre* château.

Ma tante avait apporté l'argenterie et tout ce qui est indispensable aux gens riches. Elle voulait que Fernande ne prît pas mauvaise opinion de la famille de son amant. Elle riait en me voyant prodiguer l'or du cher oncle.

« Tu es né pour les grandes choses, me disait-elle. Je conçois très bien que tu te sois plû à jouer la comédie. Les beaux habits, le clinquant du théâtre faisaient de toi un personnage, au moins pour quelques heures; tu es de nouveau en scène en ce moment... Le

rideau tombera quand tu te retrouveras simple étudiant en droit, rue de Tournon.

— « Vous êtes trop positive, vous voyez trop loin, ma bonne tante.

— « J'ai cinquante quatre ans.

— « Qui peut prétendre à un plaisir continu? Je suis moins exigeant envers la fortune. J'espère passer un mois ici avec vous qui m'êtes si chère...

— « Avec madame de Marilly, que tu n'aimes pas moins...

— « Oh! vous verrez si elle est adorable en effet!

— « *Femme jolie et qui n'est pas à soi...* dit madame Delmar, en soupirant. »

Je ne me couchai pas avant que Pierre le jardinier m'eut assuré que j'aurais, le lendemain à midi, les deux chevaux, doux et faciles à conduire, qui servaient à madame de Torres.

« J'étais le postillon de madame la marquise, me dit-il, et si vous voulez...

— «Merci, mon cher Pierre, lui répondis-je. C'est à moi seul que *ma sœur* veut se confier. Elle a la manie, tant elle est craintive, de ne s'en rapporter qu'à moi à cet égard. »

La matinée du lendemain se passa à tout préparer, tout mettre en ordre dans l'appartement de Fernande. Ma tante avait la délicatesse de lui laisser le plus beau, avec un cabinet pour Marguerite.

Les chevaux arrivés, je les attelai moi-même à notre voiture pour m'exercer et les éprouver dans la grande cour.

Mes coursiers étaient dociles au possible; je les tournais à gauche, à droite aussi bien qu'aurait pu faire le cocher de l'empereur.

J'avais reconnu un bas-chemin par lequel je pouvais gagner la grande route de Tonneins sans traverser le village; je résolus de

passer par-là, aller et retour. Le plus sûr est d'éviter les témoins.

J'avais acheté une espèce de plaque de courrier pour me mettre au bras, et le galon de rigueur pour le chapeau, sauf à ne rendre tout cela apparent qu'à la porte de l'hôtel de Marilly.

Je voulus me montrer à ma tante dans mon costume de postillon, avec la fine culotte de peau et les bottes à revers.

« Mon neveu, me dit-elle, vous sentez le *jeune premier* d'une lieue. C'est là un costume de fantaisie, fait pour aller en bonnes fortunes, et l'on voit que vous ne couchez ni dans l'écurie ni sur le foin. Prenez garde à vous.

— « Je jurerai, je me ferai une grosse voix, et les plus fins s'y tromperont.

— « Je vous voudrais déjà de retour.

— « Et moi aussi, j'en conviens. »

Je remis le galon dans ma poche, j'endossai ma redingotte sur ma veste, et j'arrivai à Tonneins, à l'auberge du Lion. J'y laissai mes chevaux.

Je fus bientôt sur la grande place. J'aperçus une jolie main entr'ouvrir le rideau d'une fenêtre au premier étage de l'hôtel de Marilly; je reconnus Fernande, et j'eus la force de rester impassible.

Marguerite sortit. Je la suivis de loin et je devinai que sa sortie avait pour but de faire croire qu'elle avait été demander des chevaux de poste, car elle rentra bientôt sans avoir adressé la parole à qui que ce soit.

La digne fille m'avait reconnu et avait levé les yeux au ciel; elle ne me haïssait pas; mais j'avais, se disait-elle, fait bien du mal à son enfant chéri.

Je concevais que Fernande avait eu besoin

de s'assurer de ma présence avant de faire ses préparatifs de départ, et que dès-lors il lui fallait quelques heures ; la difficulté pour moi était de les employer : j'en étais fort embarrassé.

On a bientôt vu Tonneins, et je devais d'ailleurs éviter d'être remarqué. J'allai flâner hors de la ville sur la route de Condom. Je suivais la marche descendante du soleil et la hâtais de tous mes vœux ; enfin son disque disparut à l'horizon, et je retournai vers mes chevaux.

« Vous vous mettez bien tard en route, me dit le garçon d'écurie. Vous serez mouillé ou je ne m'y connais pas, si vous n'arrivez chez vous avant huit heures. De quel côté allez vous donc?

— » Ces gens d'affaires ne sont jamais prêts. Il m'a fallu attendre pendant trois

heures chez ce notaire de la grande rue, lui dis-je, sans répondre à sa question. »

Et je m'éloignai.

Sept heures sonnaient, au moment où je plaçais mon large galon autour de mon chapeau et attachais ma redingotte sur la croupe de mon *porteur*, près de l'hôtel de Marilly. Je lâchai un gros juron de basse-taille aprés mes chevaux, lorsque j'entendis ouvrir la porte cochère.

Toute ma résolution m'abandonna, et je ne pus continuer à faire le luron. Sans dire un mot, je m'empressai d'atteler.

Fernande, avec beaucoup plus de fermeté et de présence d'esprit, rassurait les deux vieux domestiques, qui lui exprimaient leurs regrets de son départ et leurs craintes en la voyant se mettre en route la nuit.

« Ma tante et ma cousine m'attendent à

Bordeaux, répondit-elle, et j'y serai demain au matin. En voyageant la nuit, j'évite l'extrême chaleur. J'en aurais trop souffert pendant le jour... N'oubliez pas de m'envoyer chez madame Dolbreuze les lettres qui viendront pour moi, surtout celles de l'armée d'Espagne. J'ai du reste reçu, ce matin, des nouvelles de M. de Marilly et d'une date toute récente : il est fort tranquille à Séville... à vous revoir, mes bons amis. Partez, postillon. Route de Bordeaux. »

Le postillon partait en effet, mais le cœur lui battait fort.

Courbé sur le dos de mon porteur, le caressant, lui parlant, l'excitant ainsi que son compagnon, je n'osais tourner la tête en arrière, et cependant j'avais entendu la plus douce voix me dire : mon ami! »

Notre voiture se croisa avec tant d'autres sans les heurter ; la pluie allait tomber au

loin ; je pris courageusement le bas-chemin, qui tournait le village de Sillery ; je réendossai ma redingotte, et bientôt j'ouvris la portière.

Marguerite descendit la première et poussa un gros soupir en s'appuyant sur moi.

Je pris Fernande dans mes bras et la portai jusqu'à ma tante qui accourait au-devant de nous.

« Ma mère, pardonnez-moi la peine que je vous cause, dit Fernande à madame Delmar.

— « Je fais mon devoir, répondit celle-ci. J'approuve votre manière de voir, vos projets ; j'aime Charles comme mon fils, et je veillerai à jamais à votre bonheur, à votre repos, ma chère enfant. »

Elles se regardaient beaucoup réciproquement et je voyais avec plaisir qu'elles se plaisaient, se convenaient.

Marguerite avait la sur-intendance du service et suffisait à tout, aidée par Perrette la jardinière et son mari. Jamais prise de possession ne fut plus prompte ; jamais emménagement ne fut aussi rapidement terminé.

Le soir même et par le ciel le plus doux, Fernande se promenait dans notre beau jardin, appuyée sur mon bras et m'accablant de questions.

« Que faisais-tu à Paris? me dit-elle.

— « Je finisais mes études en droit.

— « Mon ami, il n'y a que l'état militaire pour un homme comme toi, pour *un homme comme il faut*... Conçois mes sentimens : je ne hais, je ne dédaigne ni les artistes, ni les avocats ; mais mon père ne m'aurait jamais mariée à quelqu'un du théâtre ou du barreau... et j'aurais désiré que mon amant put devenir mon mari. Nos intérêts ne font-ils

pas presque seuls nos opinions, ne dictent-ils pas le plus souvent nos jugemens? Sois en sûr, si tu eusses été sous-lieutenant, je résistais à mon père et, que tu fusses riche ou sans fortune, j'étais ta femme... Comédien, il n'en pouvait être ainsi. Et vois ce que sera mon existence : j'ai épousé M. de Marilly ; je ne saurais l'aimer, et les doutes affreux qu'il éprouve à mon égard attristent à jamais sa vie. Sa légèreté est extrême ; mais il a beau faire, il y revient sans cesse, et ses plaisanteries forcées me mettent au supplice. il faut me séparer de mon enfant, renoncer à ses caresses, à son amour...

— « Ma Fernande, pardonne...

— « Eh ! je t'aime, et peut-être d'autant plus que tu m'as perdue. Excuse mes reproches, mes plaintes : ils ne sont que l'expression du regret de n'être pas à toi.

— « Ma bien-aimée, je vais viser aux

grandeurs, à la fortune. Le hasard m'a procuré une protection puissante. Je la ménagerai pour arriver aux hauts emplois. Le comte d'Arbois est chambellan de l'empereur, sa femme me veut du bien...

— « D'où connais-tu la comtesse?

— « Je lui ai été présenté à la campagne, à Thiais, et je suis invité à aller chez elle, l'hiver prochain, à Paris.

— « Je te fais grâce des grandeurs. Je ne sais pourquoi, je ne me soucie pas que tu y arrives par la protection de la comtesse. J'aimerais autant que tu reprisses la carrière du théâtre. »

Marguerite vint rappeler à Fernande qu'il était temps d'aller se reposer.

CHAPITRE XI.

« De l'or dans vos poches, de l'or... c'est le nerf de l'intrigue. »

(Baumarchais, le *Barbier de Séville*, comédie).

—

Je causai maintes fois encore avec Fernande, et le résumé de nos entretiens à Sillery fut qu'il ne *devait* plus y avoir d'amour entre nous, et que je *devais* aussi retourner à l'armée. Elle devint même de plus en plus exigeante

à cet égard : il me fallait, selon elle, prendre parti dans la cavalerie, arme reconnue plus noble que l'infanterie, me faire officier d'état-major, aide-de-camp.

Peut-être pensait-elle déjà que M. de Marilly ne tarderait pas à arriver aux grades les plus élevés et qu'elle pourrait m'attacher à lui.

Le surlendemain de notre réunion, j'étais encore au lit, le matin, lorsque Marguerite accourut, toute joyeuse, et m'embrassa avec effusion.

« Eh ! levez-vous donc, monsieur, me dit-elle. Vous êtes-là, relégué à l'extrémité de la maison et vous livrant à vos rêveries, pendant que nous faisons merveille en votre absence. Madame Delmar est incomparable : avec elle, on n'a pas besoin de docteur, et la femme du jardinier elle-même est fort entendue. Bref, vous pouvez venir embrasser

votre petit Fernand... La mère et l'enfant sont le mieux du monde. »

Je faillis courir en chemise. Marguerite se récria sur le scandale, me dit que j'en avais bien assez fait, et exigea une toilette presque régulière.

Fernande me tendit la main en me montrant son enfant.

« Il nous sera d'autant plus cher ! N'est-ce pas ? me dit-elle. »

Je couvris sa main de mes larmes . de mes baisers. Ma joie, mon bonheur, s'épenchaient en discours sans fin.

« Mon cher neveu, me dit madame Delmar : vous savez que je n'ai pas eu le loisir de consulter M. Germond sur notre position. Je suis forcée de m'en rapporter à la profondeur de vos études. Faites-moi le plaisir de vous occuper des moyens d'éviter l'église et la mai-

rie, ou du moins de ne nous brouiller, autant que possible, avec personne. Votre oncle ne serait pas de trop ici, lui si expert en cas pendables ; nous allons voir si vous êtes digne de porter son nom. Perrette a déjà parlé du baptême : je tremble qu'elle ne soit partie pour faire sonner les cloches ; allez traiter avec elle et son mari. »

La prescription, cette patronne du genre humain, comme disent les légistes, a passé sur le crime, si crime il y a ; le temps a couru... je puis parler, je puis écrire.

Je m'inspirai de deux baisers à mon fils et à sa mère, et je fis *in petto* une invocation à mon génie ou à mon imagination.

J'allai trouver le jardinier.

« Mon cher Pierre, lui dis-je, vous pouvez nous sortir d'un grand embarras... Le mari de ma sœur est d'une religion qui n'admet pas le sacrement du baptême, et il ne rever-

rait jamais sa femme s'il savait que son enfant l'a reçu : nous y attachons, au contraire, une juste importance, et nous voulons que le cher enfant soit baptisé, fut-ce en dépit de son père.

« Aller à l'église, faire rapporter un acte, ce serait s'exposer au courroux de mon beau frère, qui ne pourrait manquer d'en être instruit. Vous savez qu'en cas d'urgence ou d'empêchement, un bon chrétien comme vous, peut suppléer un ministre des autels...

— « Oui, dit Pierre, et cela m'est même arrivé déjà pour un neveu de ma femme.

— « Rendez nous pareil service. Je vous compterai à vous même le petit présent d'usage pour le curé. J'irai d'ailleurs prévenir celui-ci, et je suis sûr que, loin de la blâmer, il approuvera notre pieuse supercherie.

— « J'en pense de même, et je n'y vois aucun mal. L'essentiel est que le petit gars

soit bon catholique et j'y vais faire de mon mieux.

— « Perrette n'avait-elle encore rien dit dans le village de l'heureuse délivrance de ma sœur ?

— « Ma fine, je n'en ai pas encore eu le temps, répondit la grosse paysanne. Je ne suis sortie que pour prendre du lait chez notre voisine, et elle était à la ville. Il m'a fallu traire la vache moi-même, nous ne pouvions nous en passer pour le petit.

— « Eh bien, gardez nous le secret jusqu'à ce que j'aye vu M. le curé, afin d'éviter les cancans, et acceptez ces cent francs en guise des dragées du baptême.

— « Je f'rons tout ce que vous voudrez. Vous êtes trop généreux, trop bon pour nous, pour que nous ne vous obéissions pas en tout et pour tout... Et puis il est ben facile de voir

que vous êtes d'honnêtes gens et fameusement riches encore...

— « Et la mairie ?....

— « Dame ! Vous ne trouverez pas monsieur le maire au bourg avant dimanche, et nous ne sommes qu'au mardi... il est à la ville pour son commerce. Ce n'est que le dimanche qu'il reçoit les déclarations pour les décès, les naissances... il ne vient sur la semaine que pour faire les mariages, et il n'y en a pas, cette fois ; on n'a rien publié avant-hier à la grand'messe... Quant aux témoins, il est dans l'usage de faire signer par le bedeau et le sacriste ; j'irai d'ailleurs avec vous, si vous le désirez.

— « Non, mes amis ; je vous prierai même de vous priver de messe, dimanche, parce que vous sentez que ma sœur, dans sa position, peut avoir besoin de vos soins d'un moment à l'autre. Je vous supplie de ne pas

quitter la maison d'ici quelques jours. Fort heureusement vous avez fait hier des provisions pour toute la semaine.

— « Soyez tranquille : je nous tairons ben d'ici lundi.

— « Grand merci. Je pourrai ainsi ne faire ma visite à M. le curé qu'en même temps que celle au maire, et cela me convient fort, désirant ne pas quitter ma sœur, ces jours-ci.,. Vous m'avez dit qu'il y a une lieue d'ici le bourg.

— « Une forte lieue. »

Le bon jardinier prit son livre de prières et procéda avec toute la gravité et la régularité désirables au baptême du cher Fernand, qui s'en souvient et s'en ressent plus ou moins.

Lorsque j'appris à ma tante que toute difficulté était levée et que je lui eus expliqué comment je comptais m'exempter des décla-

rations au maire et au curé, madame Delmar me dit qu'elle ne doutait pas que monsieur Germond ne me fît présent d'une charge d'avoué, à mon retour à Poitiers.

Cette mention d'une charge d'avoué fit faire à Fernande, dans son lit, un bond si prononcé que ma tante la crut atteinte de *tranchées*.

Le dimanche au matin, Fernande déjeûna à table avec nous. Lorsque je parlai de mon voyage au bourg pour l'après-midi, elle me dit :

« Nous serions imprudens de prolonger notre séjour ici, quand, à la rigueur, je puis gagner Bordeaux, en raison du peu de distance. Ma cousine et ma tante attribueront ma pâleur et ma faiblesse à la fatigue que j'ai éprouvée auprès de ma belle-mère. M. de Marilly peut avoir écrit... La nouvelle de la mort de sa mère peut le rappeler en

France... je dois partir. Charles, va toi même demander des chevaux de poste pour demain au matin. »

Je m'aperçus que cette résolution convenait à madame Delmar.

Je risquai quelques observations sur le danger pour Fernande..... On n'en tint compte. J'aurais voulu, moi, passer le mois entier à Sillery.

J'appris, en arrivant au bourg, que M. le maire avait grande compagnie à son château, et qu'il était bien tard pour aller l'entretenir d'affaires.

C'était ce que je désirais et je fis en sorte de me présenter pendant le dîner.

Les domestiques refusèrent tout net de me laisser entrer.

C'était me servir à souhait, tant j'étais peu fixé sur ce que je devais dire à l'honora-

ble administrateur. Il me suffisait de m'être présenté et de pouvoir invoquer à cet égard le témoignage des domestiques afin d'atténuer, au besoin, mon crime. Mieux valait aussi l'absence que la fausseté d'une déclaration.

J'ai appris depuis que, nonobstant le code pénal, toutes les naissances n'étaient pas enregistrées à la mairie ou ne l'étaient pas toujours régulièrement. Ma tricherie, dont le motif était naturel et louable, n'est pas un crime nouveau et unique.

Je m'exemptai de la visite au curé.

J'étais à cheval, peut-être pour m'exercer à l'arme de la cavalerie, suivant le désir de Fernande, ou pour pouvoir aller jusqu'au relais de poste du côté de Marmande, bien qu'il y eut plus loin qu'en allant à Tonneins. A sept heures, j'étais de retour à Sillery.

« Eh bien ? me dit Pierre.

— « Tout est arrangé ; mais M. le curé pense que le plus sûr sera de garder le secret sur notre baptême clandestin.

— « Qu'à cela ne tienne. M. le curé sait bien ce qu'il faut faire : c'est un homme prudent. Rapportons nous en à lui.

— « C'est bien mon avis. »

Les bonnes gens ne furent pas peu surpris de voir arriver les chevaux de poste, le lendemain au point du jour. Je leur dis que j'avais trouvé au bourg une lettre qui nous forçait à retourner à *Lyon*, à mon régiment, qui y tenait garnison.

Je leur payai fort généreusement leurs services, et nous partîmes comblés de leurs remerciemens, de leurs bénédictions. Que leur importait que nous ne fussions restés que neuf jours, puisque j'avais payé à l'avance le mois entier de loyer ?

Nous montâmes tous ensemble dans la

voiture de Fernande, au moins jusqu'au dernier relais vers Bordeaux. La chaise de poste de ma tante n'était chargée que des malles de madame Delmar et de la mienne.

J'étais tellement persuadé que j'emmenais mon petit Fernand avec moi à Paris que je n'en avais pas même parlé.

« Tu me donnes Marguerite pour élever notre enfant, n'est-il pas vrai? dis-je à madame de Marilly. Ta bonne peut compter sur tous les égards auxquels elle a droit à tant de titres.

— « Mon ami, j'y avais pensé, et j'étais résignée au sacrifice ; la bonté de madame Delmar fait mieux encore. J'ai obtenu qu'elle se chargeat de ton fils.

— « Mais...

— « Tu n'y as pas pensé, me dit ma tante en souriant. Quelque habile que tu sois, tu serais bientôt embarrassé de ton bonheur.

Ceci est une affaire de femme : je jouerai mon rôle jusqu'à la fin. »

Madame de Marilly acheva de me désespérer en me balbutiant à l'oreille, au moment de notre séparation.

« Mon ami, tu viens de dépenser pour moi un argent fou... si tu voulais permettre..

— « *Madame la comtesse*, je n'ai nullement besoin de *vos secours*, lui dis-je. Encore une fois, ma famille est fort riche.

— « Je t'en supplie, Charles, pense sérieusement à retourner à l'armée. C'est là, *là seulement* qu'est ta place. »

CHAPITRE XII.

« C'est à deux que l'amour dispense
« Tous les biens qu'un seul peut avoir.
« Il ne met pas de différence,
« Entre donner et recevoir. »
(Pain et Bouilly, Fanchon la Vielleuse, vaudeville.)

—

L'esprit humain est volontiers porté, dans ses folles rêveries, à désirer être le héros de grands événemens; souvent il s'en croit à la veille et en éprouve un certain émoi, qui tient beaucoup plus du plaisir que de

la peine, tant, avant tout, chacun veut être un personnage, un être important.

J'avais bonne part de cette faiblesse.

J'étais si sot du dénouement de ma grande aventure, si *étonné* de me retrouver *gros Jean comme devant*, c'est-à-dire, de me voir sans femme et sans enfant, que je n'osai pas m'arrêter à la terre de mon oncle, qui, avec plus de raison que jamais, aurait pu se moquer de moi.

Je revins à Paris tout d'une traite.

J'y tombai dans une mélancolie profonde, après m'être efforcé de recouvrer quelque énergie en recommençant mes recherches de la famille d'Hélène.

J'appris la mort de M. Duval, sans aucun renseignement sur la retraite de sa femme et de sa fille.

Madame de Clarence était partie pour le midi; la comtesse était à sa campagne; les

salons de la bonne compagnie parisienne étaient encore fermés, aux trois quarts, et je ne pensais pas même à la distraction que les spectacles pouvaient m'offrir.

L'école de droit seule allait m'ouvrir ses portes dans quelques jours ! j'étais en proie au découragement.

« Plus d'amour, partant plus de joie. »

Pour couronner, *parachever* ma mauvaise position, j'avais dépensé, dans mon voyage à Tonneins, à peu près jusqu'à ma dernière pièce de vingt francs ; je ne voulais pas abuser des bontés de mon oncle en recourant de nouveau à lui, et je ne me voyais d'autre ressource que d'aller vendre mon beau piano, celui qui avait accompagné mes premiers chants avec Hélène et avait été témoin de notre amour, de mon bonheur.

Je ne pouvais m'y résoudre. J'en étais

malade ; j'avais la fièvre et je venais de me jeter sur mon lit.

Je sommeillais à demi, lorsqu'Hélène elle-même entra dans ma chambre, vêtue de deuil, mais belle, parée, toute brillante.

« Charles, mon ami ! je te retrouve enfin, me dit-elle en se jetant dans mes bras. Ah ! combien j'ai souffert de notre séparation.

« A notre retour à Paris, mon père m'enfermait, chaque jour, en allant à son bureau. Il avait fait jurer à ma mère, furieuse elle-même de ma fuite, qu'elle ne me perdrait pas un instant de vue ; il m'était défendu de faire de la musique et je ne pouvais plus m'occuper que de travaux à l'aiguille ; aucune confiance, aucun amour peut être n'existait plus entre ma famille et moi ; ma vie s'éteignait dans les larmes et l'ennui, et mes parens n'étaient pas moins malheu-

reux... Mon pauvre père a succombé à une maladie terrible, il y a quelques mois.

« Nous étions réduites, ma mère et moi, aux seules ressources de notre travail en broderie. La misère était menaçante. J'ai obtenu de retourner au conservatoire et mieux que cela, mais non sans peine, de débuter à l'opéra. Le souvenir de ton amour, de nos succès à Orléans, de ce que tu me disais des hautes destinées auxquelles j'étais appelée, m'a soutenue et j'ai réussi au-dela de mes espérances. Les journaux ne parlent d'autre chose, et je suis riche et heureuse.

« Comment n'as-tu pas découvert ma demeure ! n'étais-tu donc pas à Paris !... Le croiras-tu ! je n'ai pu échapper, une seule fois, à ma mère, toujours sévère, non moins vigilente que mon père... Ce n'est qu'aujourd'hui, parce qu'elle est retenue au lit par une indisposition, que j'ai pû accourir

ici, où j'espérais au moins avoir de tes nouvelles. J'avais le prétexte d'une répétition et de ma visite de chaque mois au caissier du théâtre. Vois les beaux billets de banque.

« Mais je babille, je te conte ma peine et mes plaisirs, et toi, mon ami, tu me sembles malade : ta chaleur est toute fièvreuse. Je te trouve au lit à deux heures après midi, et sans feu, au premier novembre. Au nom de Dieu, Charles, qu'as-tu? Parle-moi donc.

— « Mon Hélène, je suis tout au bonheur de te revoir.

— « Tu souffres, cela est évident.

— « Eh bien, je te l'avourai, je suis fatigué, mal portant; j'ai beaucoup dépensé.

— « O mon Dieu! tu manquerais d'argent! Prends ces billets, dispose...

— « Non, je ne dois pas..,

— « Que dis-tu, Charles ! *Tu ne dois pas !* Te suis-je donc devenue étrangère ! J'ai fait plus pour toi que te prêter de l'argent. Ce n'est qu'un prêt en effet. J'écrirai moi-même à ton oncle, si tu l'as fâché, et je sais qu'il ne te refusera rien, pourvu que tu ne m'épouses pas... Je m'engagerai à ne pas te demander en mariage, et M. Germond t'aura bientôt pardonné.

— « Mais ta mère...

— « Que m'importe? je lui dirai ce qui me viendra à l'esprit. A ton égard, je dois, je veux être libre. Tu es mon premier, mon seul ami, et je ne subirai désormais le joug maternel que pour rester digne de toi, si, ce qui m'étonnerait beaucoup, j'étais tentée de de t'oublier. Accepte donc sans crainte, et sans honte surtout : cet argent n'est que le prix de mes talens, de mes talens, qui sont en partie ton ouvrage.

— « J'accepte, mon Hélène. Je vais écrire à mon oncle et j'espère te rembourser bientôt.

— « Que rien ne te presse, et viens me voir rue de Richelieu. Oh! que je suis heureuse! Je veux que tu ayes l'entrée de nos coulisses. Tu verras comme je suis belle, comme je suis bonne! Toi seul manquais à mon bonheur; j'avais besoin que tu fusses témoin de mes succès, et nous allons retrouver nos beaux jours d'Orléans. »

Oui, nos plus beaux jours recommencèrent. Mon oncle m'envoya l'argent dont j'avais besoin et je donnai à l'étude du droit les momens que je ne passais pas auprès d'Hélène.

—

CHAPITRE XIII.

« L'avocat se débattant au milieu des cris et du mensonge. »
(Joseph Bernard, *Charles*, 1er volume.)

J'avais prêté le serment de rigueur; j'avais le droit de plaider le pour et le contre, abstraction faite de conviction.

Impatient d'en user, j'entrai de suite au greffe de la cour impériale et je réclamai le

privilége de défendre les bandits qui, n'ayant pas d'argent pour exciter le zèle ou la faconde des aigles de l'ordre, sont obligés de s'en rapporter au hasard et d'accepter le secours du jeune licencié, que leur nomme pour défenseur le magistrat qui les interroge.

La population du palais était, sans exagération, moins forte des trois quarts qu'elle ne l'est aujourd'hui, tant le gouvernement impérial subordonnait *la puissance de la parole* à celle des baïonnettes.

Ma requête fut accueillie et, le jour même, j'eus un *client*.

Je courus le voir à la conciergerie. Quel séjour !

Mon criminel était accusé de vol dans un cabaret, et protestait de son innocence, bien qu'il eut été trouvé nanti des objets volés.

Il me persuada entièrement, et je lui promis de foudroyer l'accusation.

J'aurais préféré avoir à défendre la veuve et l'orphelin, classiquement persécutés, suivant les traditions du palais. On me répondit qu'on n'en connaissait pas, pour le moment, qui eussent besoin de mon éloquence.

Je laissai pour l'occasion mon nom et mon adresse au concierge de la prison et me recommandai à lui. Noble dévouement au malheur !

Un début est toujours solennel, si obscur qu'il soit, et, bien que mon procès n'eut rien de grandiose, j'aurais préféré, je crois, chanter l'opéra devant tout Paris.

Les grands mots ne me manquèrent pas, à défaut de bonnes raisons, et je trouvai moyen de parler pendant une heure comme un fiévreux.

« Allons, allons, cela promet me dit un vieux confrère. »

Si cela promettait l'acquittement de mon client, ce n'était pas de la part du jury, car il apporta un verdict de culpabilité, après cinq minutes de délibération.

Je pris ma revanche, le lendemain, et fis acquitter une jeune voleuse domestique; puis *j'obtins* quinze ans de galères pour chacun des deux chefs d'une bande de voleurs dont on m'avait confié les intérêts.

Je passais ma vie au palais, faisant l'homme affairé, important, et courant d'un tribunal à l'autre avec des rouleaux de papier blanc sous le bras pour qu'on me crut très occupé, faisant ma cour aux avoués pour en obtenir un procès, fut-ce le plus insoutenable, prêt à plaider pour le premier vaurien. Quel singulier métier!

Je rendais compte de mes espérances, de mes désappointemens et de mes tribulations à mon oncle, qui m'engageait à persister et

à m'aguerrir, afin d'aller bientôt éblouir notre province de *mes talens*. Il prétendait reconnaître en moi le germe d'un grand avocat.

J'étais avide d'essayer mes forces au civil. Il y faut autre chose que de grands mots, et j'ai toujours eu la fantaisie de mettre ma capacité à l'épreuve, sauf désappointemens d'amour-propre.

Ce fut à mes plus hautes relations que je dus un procès et un client dignes de mes mérites... ou de ma bonne volonté.

J'avais pris au sérieux l'invitation de la comtesse, à Thiais, et j'étais devenu l'un des habitués les plus assidus de son hôtel à Paris.

Le chambellan m'accueillait avec une bienveillance parfaite.

Il faisait profession d'être exclusivement dévoué *à l'homme du siècle*, ainsi qu'il nom-

mait l'empereur. Il me savait bon gré, disait-il, d'avoir été blessé à Eylau et m'offrait incessamment sa protection pour rentrer au service du *héros de notre âge*.

Il me priait avec instances d'accepter la place d'aide-de-camp de M. de Marilly, qui venait d'être nommé général de brigade et allait partir pour la campagne de Russie. Il se faisait fort de ma promotion au grade de capitaine et me promettait un avancement rapide.

Je l'aurais fort scandalisé si je lui avais dit que, loin de penser à retourner à l'armée, j'étais tenté de rentrer au théâtre. Mes études en droit et mes essais au barreau étaient loin de me présenter le même attrait que la vie d'artiste, dont mes rapports, de plus en plus étroits avec Hélène, me montraient, chaque jour, le charme infini. La succession d'Ellevion, qui venait de se retirer du théâtre, me

faisait rêver beaucoup plus que les honneurs, la gloire et la fortune.

Un parent de la comtesse, gentilhomme champenois et campagnard renforcé, marié à une femme douce, paisible et très riche, avait abusé du privilège que Sgnanarelle prétend qu'ont les maris. Les procédés du hobereau en étaient venus au point que la malheureuse épouse s'enfuit chez ses parens et demanda la séparation de corps, ses sentimens religieux ne lui permettant pas de recourir au divorce. Une enquête avait été ordonnée par le tribunal d'Epernay sur les faits, éminemment pertinens, allégués par la pauvre dame.

Le campagnard furieux était accouru chez la comtesse, son dossier sous le bras, invoquant le crédit de sa parente pour faire réformer un jugement monstrueux, selon lui. Il tremblait d'avoir à restituer une dot ma-

gnifique, si l'enquête faisait prononcer la séparation.

La comtesse m'envoya chercher et me signala comme l'homme unique pour le savoir et l'éloquence. Il me fallut écouter le plaideur champenois épancher sa bile contre sa femme, avec une admirable facilité d'élocution haineuse.

J'emportai le dossier et me donnai carrière pour la composition du libelle d'appel, après m'être entendu avec un avoué.

J'écrivais, argumentais et raisonnais avec une abondance merveilleuse. Mon campagnard était enchanté, d'autant qu'il avait d'abord pensé que je n'étais pas à la hauteur des éloges que me prodiguait la comtesse. Mon travail le rassurait.

« J'en conviens, me disait-il dans son enthousiasme : je n'aurais pas trouvé le premier mot de toutes ces raisons-là. Il est clair

que c'est ma femme qui a tort; moi seul suis en droit de demander la séparation. »

Je ne me dissimulais pas que des moyens de droit auraient mieux valu auprès des magistrats que tout mon dévergondage d'imagination, et je m'évertuais à trouver des fins de non recevoir.

J'en découvre, j'en distingue, j'en étudie, j'en approfondis deux. Heureux esprit que le mien !

« Victoire ! me dis-je. La pauvre dame est perdue : je la condamne à vivre avec le brutal, qu'elle a eu la sottise d'épouser ; qu'elle s'y résigne. »

Nous en vînmes au grand jour devant la cour, et j'aperçus d'assez loin la comtesse avec plusieurs autres dames.

Un exorde sur l'autorité maritale, où je remontai à peu près jusqu'à la naissance du monde, mitigeant par le sentiment le plus

exquis la sévérité de la morale, pour complaire à mes auditeurs féminins, prépara la discussion du fond.

Là, je me livrai à toute la faconde en usage.

« Messieurs, ajoutai-je ensuite, c'est par ces moyens que je veux obtenir la réformation du jugement que je dénonce à vos lumières ; toutefois l'intérêt de mon client m'ordonne de finir en vous soumettant deux fins de non recevoir. Vous apprecierez le motif qui m'a porté à intervertir l'ordre naturel de mon plaidoyer.

Là dessus je développai méthodiquement mes moyens de droit, et je finis par une péroraison, qui arracha des larmes à la comtesse.

Il fallait que la robe fit de moi un tout autre homme pour que je pusse plaider un tas de faussetés absurdes ou de subtilités de

chicanes contre la faible et douce créature, qui n'avait d'autre tort que d'avoir épousé mon client.

Elle était assise près de son avocat, et semblait consternée de l'astuce avec laquelle je retournais contre elle les faits les plus graves, imputés à son mari : aussi évitais-je de la regarder, dans la crainte de perdre tout mon courage.

Je gagnai mon procès. La cour rejeta la demande d'enquête.

La jeune dame s'évanouit.

Mon client me portait aux nues et voulait m'emmener dans la voiture de la comtesse, ajoutant qu'il m'apporterait, le lendemain, deux mille écus, sans prétendre par-là s'acquitter de ses obligations à mon égard.

Je le priai d'un ton fort sec de ne pas me parler d'argent, n'en voulant accepter en aucune façon.

Je lui échappai et m'esquivai tout honteux... J'avais reconnu Fernande dans l'une des dames qui accompagnaient la comtesse.

Je rentrai chez moi et m'y promenai de long en large, fort en peine de mon succès, et ne sachant comment me présenter à Fernande, que je ne pouvais manquer de rencontrer, à dîner chez la comtesse, où j'étais invité moi-même.

Depuis deux ans bientôt que je l'avais quittée à Bordeaux, j'aspirais à la revoir à Paris : elle y était, et je craignais maintenant l'entrevue. Combien il allait m'être pénible de la traiter en étrangère, et combien ses reproches sur l'état que j'avais embrassé me seraient-ils plus pénibles encore !

J'allais écrire à la comtesse qu'il m'était impossible d'aller dîner chez elle, lorsque M. Lebert, le vieil avocat, mon adversaire, se présenta avec sa cliente. Mon premier

mouvement fut pour me jeter aux pieds de cette infortunée, et je ne sais ce qu'elle put penser de la vivacité avec laquelle je m'avançai pour lui donner la main. Je ne savais qu'elle contenance prendre et j'allais balbutier des excuses, lorsque le confrère vint, sans préambule, au sujet de sa visite.

« Vous avez gagné votre procès, me dit-il. Vous pouvez avoir raison dans la forme... vous savez, comme moi, à quoi vous en tenir sur le fond.

« Quoiqu'il en soit, madame est désespérée: la mort lui serait, dit-elle, préférable à une nouvelle cohabitation avec son mari.

« Elle prétend s'être aperçue que vous ne jouissiez que jusqu'à un certain point de votre triomphe: elle a donc pensé que vous vous prêteriez à un arrangement qui satisferait les deux parties.

« M. de Valery n'aime de sa femme que

sa fortune : toute sa conduite le prouve... Voici un engagement signé de madame, par lequel elle abandonne à votre client tout son revenu, à l'exception d'une somme modique, suffisante pour payer pension dans une maison religieuse.

« Sur ses vingt mille francs de rente, madame consent à en abandonner *dix-huit* à son mari.

« Cependant, vous le concevrez, j'ai laissé la somme en blanc pour que vous obteniez, s'il est possible, des conditions moins dures. Madame s'en rapporte entièrement à vous, et ne sollicite que l'autorisation d'habiter la maison respectable tenue par ses tantes et qu'elle s'engage à ne jamais quitter...

« Cet arrangement, me direz-vous, n'est pas légal ; mieux que cela, c'est une affaire d'honneur et de paix, et votre client n'y verra que par vos yeux. Le dossier vous a

fait connaitre les deux époux : c'est, je crois, travailler à leur bonheur réciproque que d'assurer à l'un la fortune qu'il désire uniquement, et à l'autre le repos qu'il achète par un sacrifice inoui.

— « Madame a rendu justice à mes sentimens, répondis-je : mes relations avec M. Darbois m'ont engagé à soutenir l'affreux procès de son parent ; mais, j'en proteste en toute sincérité, ce n'est que comme avocat que j'ai pu faire valoir les moyens de droit qui me l'ont fait gagner. Comme homme, j'en ai gémi, et je suis décidé à renoncer à l'exercice d'un état où le cœur condamne les succès de l'esprit, où l'équité succombe sous des formes souvent odieuses.

« Je vais mettre tout mon zèle à obtenir ce que madame désire, et, dans quelques heures, j'espère lui porter ce papier, revêtu de la signature de son mari. »

Je reconduisis le confrère et madame de Valéry jusqu'à la porte cochère.

Je courus à la toilette de la comtesse.

« Mon cousin est très contrarié de votre refus, me dit madame Darbois. Il donnerait tout au monde pour vous prouver sa reconnaisance.

— « Je viens lui en offrir l'occasion, et je sollicite, madame. votre généreuse intervention. »

Je fis part à la comtesse du motif de ma visite.

« Oui, dit-elle, ce que ma petite alliée désire est juste, et la délicatesse ne permet pas à mon cousin de s'y refuser. Il a dû demander et obtenir la réformation de la sentence des juges d'Épernay; mais puisqu'en réalité la vie commune est insupportable aux deux époux, il faut faire un partage égal de la fortune: je me charge de la négociation...

M. de Valéry est sans doute au salon... Lucie, sonnez, dit-elle à sa femme de chambre : qu'on dise à mon cousin de passer chez moi. Je vais arranger cela, de suite. »

L'adorable femme ! je la regardai avec une expression passionnée et, pour la première fois, je la trouvai belle encore.

Le cousin fit une grimace diabolique en entendant la proposition de la comtesse ; il protesta qu'il aimait trop sa femme pour la laisser vivre loin de lui ; puis il me prit à part et m'avoua le véritable motif de son refus :

« Je serais dupe, me dit-il, de donner la moitié de cette fortune, lorsque le tout m'est acquis. »

Je fis valoir que l'aigreur entre sa femme et lui ne pourrait manquer de donner lieu à de nouvelles scènes fâcheuses ; que madame de Valéry, instruite par l'expérience, ne se

réconcilierait plus, qu'un nouveau procès aurait lieu et que la séparation finirait par être obtenue, si ce n'était le divorce même.

« Laissez moins à madame, lui dis-je. La somme est en blanc... Donnez-lui cinq mille francs par an : elle vous couterait cela. Avec le surplus vous vivrez libre, indépendant. L'aspect d'une femme, toujours en larmes ou de mauvaise humeur, troublerait vos plaisirs. Signez et donnez-moi la première année à lui porter. Nous dînerons tous bien mieux à mon retour.

— « C'est pour vous obéir, me dit-il, mais laissons croire à ma cousine que je partage avec ma femme. Il faut un peu de charlatanisme : Vous savez cela, vous autres avocats. »

J'avais le personnage en dégoût ou plutôt en horreur.

« Allons, me dit-il tout haut, en se rapprochant de la comtesse, je m'en rapporte à

ma cousine : je signe. Tenez, M. Germond, voilà dix mille francs en billets de banque pour votre protégée. »

Il m'en remit cinq.

Je courus les porter à madame de Valéry, avec l'acte qui assurait son indépendance.

Jamais je n'aireçu autant de bénédictions.

« Je vous dois la tranquillité, la vie, me dit-elle. »

Puis, prenant deux des billets de banque, elle me les présenta avec une grâce parfaite. Je saisis sa main et la baisai, mais en refusant les billets.

« C'est mon pardon seulement que je désire, lui dis-je, et vous me le devez car je suis bien repentant de la peine que je vous ai faite, ce matin. »

Cinq minutes après, j'entrais, tête haute, dans le salon de la comtesse, et j'osais offrir

la main à Fernande pour passer dans la salle à manger.

« Nous avons plus d'un compte à régler, me dit-elle.

— « Vas-tu aussi me parler d'argent ? Tout le monde aujourd'hui veut m'en donner, et il paraît que j'y pense moins qu' aucun · je refuse de toutes parts.

— « Je ne t'ai pas fait l'injure de croire que tu en gagnerais au métier que je t'ai vu faire ce matin.

— « Ma Fernande, je ne plaiderai plus.

— « Je reçois ta parole, Charles : autrement. je te défends de me jamais parler.

— « Diable !

— « Qu'avez-vous donc tous les deux? dit la comtesse.

— « Madame me félicitait...

— « Sur vos succès de ce matin?

— « Pas précisément ; mais de la générosité de M. de Valéry après la victoire.

— « Mon cousin s'est noblement conduit.

— « Oui, me dit tout bas Fernande, le bourreau dépouille sa victime... Et toi, Charles, quel rôle joues-tu dans ce drame? fais moi le plaisir de reprendre bien vite le masque d'Azor.

— « Que vous dit donc ma nièce? reprit la comtesse.

— « Madame de Marilly m'engage à retourner à mon ancien état. »

Le chambellan se prit, comme chaque jour, à épancher son enthousiasme impérial, et parla de son regret de ce que j'eusse refusé d'accompagner son neveu en Russie.

« C'était la place de monsieur, dit Fernande, qui ne se possédait nullement, au risque de faire soupçonner nos relations.

— « Serviteur, dit M. de Valéry. La place

d'un avocat est au Palais-de-Justice, et M. Germond y tenait bien la sienne, ce matin. »

Fernande de plus en plus tranchante, reprit: « Il faudra que les choses rentrent dans leur ordre naturel, que *monsieur* retourne à l'armée. Je suis encore à concevoir qu'on puisse quitter le *noble* métier des armes pour *tout* autre, soit plus gai ou plus sérieux. Cela m'étonne surtout de la part de certaines personnes, qui ne sauraient être suspectes de... trop de circonspection. Les périls qu'on court à la guerre ne peuvent effrayer un grand cœur ; ils ont même du charme... Dans *telle* autre carrière, l'honneur, ou tout au moins, l'amour-propre peut avoir parfois cruellement à souffrir, sans aucun moyen de défense, position plus affreuse que la mort même ; et, au barreau, la guerre qu'on fait à coups d'épingles ou de jeux d'esprit, me

semble indigne ou exclusive de la franchise et de la loyauté; c'est la plus triste, la plus déplorable de toutes les guerres... Oh! *monsieur* retournera à l'armée.

— « On voit bien que c'est la femme d'un militaire qui parle, dit M. de Valéry.

— « *La femme!* reprit Fernande... oui, en effet mon père m'a mariée à M. de Marilly. »

Elle était exaspérée contre mon plaidoyer et, au train qu'elle avait pris, elle allait se compromettre. J'eus assez de présence d'esprit pour l'interrompre. Il est des gens avec lesquels il n'est pas permis de se fâcher, selon moi, lors même qu'ils vous foulent aux pieds. D'ailleurs Fernande m'avait fait, à Sillery, sa profession de foi sur le sentiment qui la dominait ainsi. Je repris donc bien vite :

« Ce que dit madame de Marilly doit être à tous égards mon horoscope; je crois qu'il est dans ma destinée de retourner à l'armée.

— « Merci, me dit Fernande, en se penchant vers moi. Puis elle ajouta tout haut : le plutôt sera le mieux.

— « A défaut d'honoraires pour l'avocat, dit M. de Valéry, le capitaine me permettra de lui fournir un cheval de bataille. J'en ai un excellent.

— « J'accepte, répondis-je gaiement.

— « Envoyez-le, sitôt votre retour en Champagne, dit Fernande. »

Là-dessus, fort heureusemert pour moi, le chambellan se reprit à vanter le génie sans pareil de l'empereur et la haute sagesse qui le poussait en Russie, pour enlever à l'Angleterre son dernier allié, sauf à marcher ensuite sur Constantinople, etc.

« Quel vaste champ pour étudier la guerre sous notre moderne Alexandre ! de quel nouvel éclat son génie va briller dans cette cam-

pagne ! C'est une occasion unique de voir à l'apogée de sa gloire le plus grand homme que l'ange de la France ait accordé à l'admiration des siècles ! »

Je me gardai bien de l'interrompre.

Fernande continua dans le même esprit, jusqu'à son départ pour aller fermer les yeux de son père, à Tours, en octobre mil-huit cent douze, et sa morale à mon égard était bien absolument sans compensation. La noble dame avait entièrement absorbé la jeune fille, tendre et aimante, et ne s'oubliait pas un instant.

Le poète a raison quand il professe que le personnage de toute fiction dramatique doit, pour être dans le vrai, rester au dénouement ce qu'il était à la première scène. Le *dissipateur*, la *femme jalouse*, le *tyran domestique* n'ont pas le sens commun. Le *joueur*, *l'irré-*

soif sont, au contraire, dans la nature. *Quiconque a bu boira.*

Je cessai de plaider pour complaire à Fernande ; mais j'acceptai l'offre de M. Lebert de travailler dans son cabinet. J'en eus bientôt la direction, et ce me fut un moyen d'acquérir plus d'instruction qu'au barreau même. La variété de mon travail me le rendait agréable; j'y pris, autant qu'il était en moi, l'esprit des affaires sérieuses. J'en pouvais raisonner dans mes lettres à mon oncle, et il ne m'en fallait pas d'avantage.

Mon style *abondant*, ma manière plaisaient à M. Lebert; il avait pleine confiance en moi. Il signait sans les lire touttes mes consultations. Je lui avais gagué le cœur, disait-il, en le battant au barreau et surtout par ma modestie et ma longanimité après la victoire. Il ne concevait pas que je quittasse

ainsi une carrière, où je pouvais briller et faire une grande fortune.

Il n'était plus en âge de comprendre la toute puissance d'un regard de femme sur ma volonté, et je ne lui disais pas l'horreur, le dégoût, le mépris profond de Fernande pour la profession des hommes d'affaires. Je ne lui parlais pas davantage d'Hélène. Il ne se doutait pas que je me délassais, en faisant de la musique avec elle, du travail que je m'imposais par reconnaissance pour mon oncle, par respect pour ses volontés. Traiter une belle question de droit, la creuser, l'épuiser était le ciel pour le vieux praticien. Mon ciel à moi était autre : je le trouvais auprès d'Hélène dans la culture des arts.

CHAPITRE XIV.

« La profession militaire est noble en sa cause, car il n'y a utilité plus juste ni plus universelle que la protection du repos et grandeur de son pays. »

(Chason, *de la Sagesse*, livre 1er chap. 53).

Il n'est ni bonheur parfait, ni bonheur durable, parce que l'homme ne saurait s'absorber dans une pensée unique, au moins pour longtemps ; parce qu'il est impossible qu'il ne soit pas à la merci des événemens généraux

de la société. Vainement voudrait-il s'en tenir éloigné, et n'en serait-il pas, en effet précisément, personnellement atteint : le plus égoïste, le plus impossible ne saurait y vivre tout à fait indifférent.

L'affreux vingt-neuvième bulletin de la campagne de Russie jeta Paris dans la consternation.

Il empoisonna ma vie. J'avais craint parfois, en me scrutant le cœur, de devenir en clin à l'insouciance. Cette fois, je souffrais bien réellement, bien cruellement des malheurs de la patrie, et les étrangers n'auraient pu reconnaître, dans le deuil qui couvrit la France, la légèreté, dont-ils nous accusent non sans raison.

A peine le retour de l'empereur fit-il quelque sensation. Sans doute il valait, à lui seul, une armée ; mais il revenait presque seul aussi. Pauvre France !

« Qu'as-tu, mon Charles ? me dit Hélène. Tu n'as pas ri de tout le jour. Je devine je crois, le motif de ta tristesse. Ce matin, j'ai entendu parler, au théâtre, d'un bulletin, qui avait paru dans le moniteur, et qui a causé une sensation extraordinaire. J'ai pensé de suite que la perte de notre armée te ferait bien de la peine.

— « Oui. J'en ai le cœur nâvré.

— « Le génie de l'empereur trouvera moyen de réparer un pareil désastre. Il fera sans doute la paix... je suis du moins fort heureuse que tu ne sois plus militaire... Que deviendrais-je si tu étais à l'armée ! Ma mort n'attendrait pas la tienne : mes angoisses m'auraient bientôt tuée, et d'un trépas plus cruel mille fois que celui que donne le fer de l'ennemi.

— « Au nom de Dieu, ne me parle pas ainsi : tu me ferais mourir moi-même. »

Je lui échappai et je courus chez le chambellan.

« Avez-vous, lui dis-je, des nouvelles de M. de Marilly ?

— « Hélas ! non.

— « Combien je regrette de ne l'avoir pas suivi dans cette campagne !... de grâce, soyez assez bon pour me prévenir de son sort ou de son arrivée... Je veux retourner à l'armée... Ayez l'obligeance d'en donner avis à madame de Marilly, à Tours.

— « Pourquoi cela ?

— « Ne vous rappelez-vous pas qu'elle m'avait prédit que je me referais militaire... elle apprendra peut-être avec plaisir que son horoscope s'accomplit. »

Je reçus peu après une lettre de Tours.

« Merci. Charles, m'écrivait Fernande. Je suis contente de toi. Fais surtout en sorte d'être aide-de-camp de M. de Marilly, et,

à ton départ, je te rappellerai que tu dois verser la dernière goutte de ton sang pour l'homme dont tu as flétri l'existence. Ne crains pas au surplus qu'il te reconnaisse : il n'est pas retourné au spectacle à Tours depuis *Zémire et Azor*. »

« C'est vraiment chose curieuse, me dis-je. Fernande n'en démordra pas. C'est moi qui ai tous les torts et à qui toutes les obligations sont imposées ; je ferai de mon mieux pour la satisfaire. »

M. de Marilly arriva malade et quasi encore gelé, dans les premiers jours de février. Il s'informa à peine de Fernande et ne parla nullement d'aller la voir à Tours. Elle même m'écrivit que, voulant éviter de se trouver en notre présence à tous les deux, elle ne viendrait pas à Paris.

Le général recouvra bientôt la santé et

toute la gaieté, qui lui était naturelle.

« Mon neveu, lui dit le comte, en me présentant à lui, voilà un soldat d'Eylau, qui veut rentrer dans la carrière, sous vos auspices. Vous devez vous rappeller ce que je vous ai écrit, c'est la meilleure acquisition que vous puissiez faire, c'est l'aide-de-camp que je vous souhaitais depuis longtemps.

— « Ma foi, mon cher, me dit le général, il y a du dévouement de votre part. J'ai perdu successivement trois aides-de-camp dans la campagne : l'un à Smolensk, le second à la Moscowa et le troisième à Wilna. La place est donc vacante et je vous l'accorde de grand cœur.

— « Je ferai tout pour m'en montrer digne, lui dis-je.

— « Il faut que, mon oncle et moi, nous vous fassions capitaine. On doit cela aux no-

blessentimens qui vous rappellent à l'armée. »

Il était plus facile à ces messieurs de me faire capitaine qu'à moi de faire entendre raison à Hélène.

J'avais en effet mon brevet en poche et la réponse de mon oncle à mon *faire part*, et je n'avais pas encore osé traiter la question avec Hélène. En vérité, j'aurais préféré plaider des fins de non recevoir.

Mon oncle, lui, était parfait par continuation.

« Il faut que tu sois bien fou, m'écrivait-il, pour aller faire ainsi le Don Quichotte, lorsque la goutte et la vieillesse du frère de ton père te promettent, t'assurent l'entrée très prochaine en jouissance de ma succession. Je te préviens, mon neveu chéri, que si je suis un mois sans recevoir de tes nouvelles, j'en meurs de chagrin, après t'avoir préalablement déshérité.

« Vraiment tu me mets dans un embarras dont tout mon savoir faire ne saurait me sortir : tu es le dernier de mon nom et, en dépit que j'en aye, le seul être qui m'ait jamais inspiré quelque sympathie. *Je t'aime*, puisque tu me forces à te le dire; je t'aime plus que mon or, plus que tous ces biens, que j'ai tant désiré et dont la possession ne me flatte plus que parce que je veux te les transmettre.

« Je t'ai laissé vivre à Paris, parce que je t'y savais heureux par cette petite Hélène, qui, selon moi, devait te fixer à jamais.

« Tu trompes toutes mes prévisions.

« Tu as opéré à mon égard un prodige plus merveilleux que ne le serait la réalisation de toutes les absurdités que ce rêveur nommé *Jean* a consignées dans l'apocalypse : pour toi, par toi, j'ai cessé d'être égoïste. Ton bonheur m'est devenu plus cher que le mien,

et je te le prouve en deux mots : le songe que je caressais était de t'avoir près de moi pour dissiper l'ennui qui me tue ; pour te faire connaître mes prés, mes bois, pour t'en parler ; mais pour t'écouter surtout, à nos repas en tête à tête, me faire le récit de tes peines, de tes plaisirs, me développer enfin le texte de tes lettres. que je trouve toujours trop brèves.

« Le croiras-tu, mon ?... neveu Je m'avise *in extremis* d'adresser parfois des vœux au ciel, et je lui demandais qu'il t'inspirat la pensée de venir passer un mois à Luciennes... J'allais peut-être prendre sur moi de t'envoyer ma supplique... et tu m'apprends ton départ pour la Saxe.

« Cher enfant de la seule femme respectable que je me rappelle, te reverrai-je jamais !

« Et faut-il te l'avouer? Je t'applaudis en même temps que je me désole de ta résolution, Oui, il est bien, il est noble à toi de quitter le boudoir de ta belle cantatrice pour le bruit et les dangers des camps; il est d'un grand cœur d'aller par patriotisme s'exposer incessamment à la mort quand on se sait héritier d'un oncle millionnaire... Oui, c'est ainsi qu'il faut faire, qu'il faut continuer de faire, mon neveu. Laisse le vieillard se morfondre près de sa tombe et trembler pour tes jours, dans ses insommies. Toi, dont le sang bouillonne aux mots de patrie et de gloire, pars avec le conquérant, triomphe ou tombe avec lui.

« Mais écris moi, fut-ce de la Sibérie. Je consens à payer tes lettres au poids de l'or... fais en sorte encore que ton général m'écrive quelques lignes, s'il te survit... Alors mon vieux cœur se séchera; j'assurerai ma fortune

à ton petit Fernand, et je fermerai les yeux en bénissant ton souvenir... Adieu Charles. »

« Voilà, me dis-je, de l'amitié qui vaut tout l'amour du monde. Je veux passer par le Poitou pour aller en Saxe, quoique ce ne soit pas précisément la route. Je dois une visite à mon oncle. »

CHAPITRE XV.

« So fer beyond the mountains
« That looks so distant here,
« To fight his couniry's hottles
« Last day, may went my dear.
« Oh! Why do jremember
« Wtth bitters sighs the day.
« Why ow'n did'st thou leave me at home
« Whh did j stay! »

(American Ballad).

Hélène devina mes démarches pour reprendre du service et m'en exprima plus d'une fois un désespoir, que je m'efforçai vainement de calmer

Ses regrets et ses larmes m'étaient un supplice.

« Ma bien-aimée, lui dis-je, il ne s'agit que d'une absence de peu de durée, et tu concevras que je ne dois pas attendre qu'on me rappelle à l'armée ; mais permets moi de te demander une faveur, que je désire depuis longtemps : consens à m'épouser.

— « Y penses-tu, Charles? Et que dirait M. Germond ?

— « Mon oncle sait que tu ne mérites pas moins mon estime que mon amour et je suis sûr de son approbation.

— « Mon ami, sauf à t'étonner beaucoup, je vais, pour la première fois, te faire mes conditions : je me tiens flattée et heureuse de ton offre, et je l'accepte avec reconnaissance.., Si tu veux t'engager sur l'honneur à ne pas retourner à l'armée ; mais, si tu ne

veux me donner ton nom que pour assurer mon sort, comme on dit, et me laisser de la fortune ou quelque chose de semblable, au moment d'aller te faire tuer... Grand merci, Charles... Ce n'est pas la peine. Que je sois ta femme ou ta maîtresse, je n'en porterai pas moins ton deuil, et tu l'auras mis dans mon cœur dès le moment de ton départ. Les dangers où vous courez, vous autres hommes, ne sont rien, en comparaison de cette peine qui tue lentement, sans relâche, après une longue attente.

« Vous écrivez, vous vous efforcez de nous rassurer. La lettre fait trêve un moment a nos larmes... et cependant vous n'existez plus, au moment où luit pour nous un éclair d'espoir...

« Pars, Charles, le coup est porté. Ton silence, ton embarras m'en disent assez. Mon

Dieu! tu souffres toi-même, je le vois. Mon désespoir te déchire le cœur, et cependant tu partiras...

« *Le patriotisme*, *l'honneur* te le commandent. C'est fort bien, et mon bonheur, à moi, que tu aimes, succombe sous l'amour d'une patrie, qui ne t'en tiendra aucun compte...

« Tu vas juger qui de nous deux est le plus généreux : je ne veux pas que tu ayes la douleur de me quitter. Je pars la première... J'ai un congé, et je vais en représentation pour trois à quatre mois, aux théâtres italiens de Huttyest et de Munich. Tu m'y donneras de tes nouvelles.

« Va voir ton oncle et porte lui cette lettre. Sois bon pour lui si tu ne l'es pour moi.»

En effet, Hélène partit pour Munich, sans me faire d'adieux, et moi je courus en poste chez mon oncle, après m'être engagé à me

trouver à Paris au jour fixé avec M. de Marilly.

Déjà nos chevaux étaient en route pour l'Allemagne. Le parent de la comtesse m'en avait donné un excellent, que j'avais nommé *César*, en raison de son allure guerrière.

J'avais un extrême besoin de mouvement, tant le souvenir d'Hélène et de la peine que je lui causais pesait sur mon cœur comme un remords.

« Comment! c'est toi, mon cher enfant! me dit mon oncle. Tu viens voir le pauvre vieillard, lui dire un dernier adieu... Cela est bien, mon ami, et ta campagne sera heureuse, car, entre nous, maintenant que mon esprit faiblit, je me suis mis en tête que les bonnes actions portent bonheur. Le fait est que mes accès de goutte sont moins fréquens depuis que nos rapports sont plus intimes. Je n'en

souffre pas les jours où je t'envoie de l'argent non plus que je reçois de tes lettres. Je vais te faire faire bonne chère et te verser de mon meilleur Bordeaux. J'en boirai même avec toi, à tout risques et périls. Autant vaut mourir, la nuit prochaine, si tu pars demain, comme je m'en doute... Et la petite chanteuse ?

— « Voilà une lettre d'elle. Lisez-la.

— « Tu te doutes du contenu, dit-il après l'avoir parcourue et en essuyant une larme. La pauvre enfant veut que je te retienne... Elle ne sait pas que le vieil oncle est nécessairement impuissant à obtenir ce qui a été refusé à la jeune maîtresse : elle n'a pas encore vécu, vois-tu, elle va apprendre la vie, fais la leçon le moins dure possible : Laisse au temps à l'instruire. Je lui offrirais bien de venir ici me parler de toi et nous verrions qui se lasserait le premier ; mais, la

voilà qui prends elle-même sa course pour l'Allemagne, sans doute pour être plus rapprochée de toi. Cette jeune femme t'aime sincèrement, mon neveu, et un amour, ainsi éprouvé par le temps et les événemens, mérite ton attention et mieux encore.

— « Je le pense comme vous, mon cher oncle. Aussi ai-je offert dernièrement à Hélènede l'épouser.

— « Eh! je ne saurais te désapprouver. Elle a du très bon, cette petite. Il parait que les femmes valent mieux aujourd'hui que de mon temps. »

Mon oncle me promena, tout le jour, dans ses bois, ses fermes; il me fit voir ses belles plantations.

Il ne me quitta pas pendant les vingt-qnatre heures que je passai à Luciennes, bien qu'il exigeat que je me misse au lit.

« Tu t'endormiras, si tu peux, me dit-il, mais je resterai dans un fauteuil près de toi et m'efforçant de te tenir éveillé. Je veux pouvoir compter un beau jour *tout entier* dans ma vie. »

Il m'ouvrit un large et profond tiroir plein d'or et me dit d'y prendre tout ce que je voudrais. Lui-même, il m'en remplit les poches. Je n'eus pas moins de peine à m'arracher de ses bras que je n'en aurais eu à quitter Hélène.

J'entrai à Poitiers chez ma tante Delmar embrasser mon petit Fernand, et j'arrivai à Paris chez mon général, au moment de monter en voiture avec lui, tant j'avais bien pris mes mesures, J'y réendosai l'uniforme,

CHAPITRE XVI.

« Français, ressaisissez le char de la victoire !
« Aux armes, citoyens ! il faut tenter le sort.
« Il n'est que deux sentiers dans les champs de la gloire,
« Le triomphe ou la mort.

(LE BRUN).

—

La connaissance devient bientôt intime dans un voyage de deux cents lieues en tête à tête. Avant d'arriver à Mayence, je savais de M. de Marilly lui-même ce que Fernande

n'avait pu me dire : mon général était par excellence le type du hussard français.

L'ascendant de Fernande sur moi était tel qu'elle avait fini par me persuader tout ce qu'elle avait voulu à l'égard de son mari. J'écoutais mon général comme un oracle, et me serais jeté au feu ou à l'eau à son premier ordre. Ceci explique ma tolérance et mon dévouement dans toutes les circonstances de cette campagne.

De son côté, M. D'Arbois m'avait donné à son neveu comme un séïde, dévoué aveuglément à lui et aux siens, de sorte que M. de Marilly me témoignait une confiance entière et m'entretenait, même de ce qu'il saurait me taire.

Ce fut ainsi qu'il m'entretint de Fernande.

« Vous êtes sans doute étonné, me dit-il,

que je ne sois pas allé voir madame de Marilly, après une campagne où j'ai failli succomber maintes fois. Ma conduite peut vous sembler d'autant plus bizarre, que vous avez connu ma femme chez M. D'Arbois et qu'elle est reellement fort bien. Que voulez-vous ? il y a entre elle et moi quelque chose, que je ne sais comment nommer, mais qui est exclusif de toute confiance, de tout amour, même conjugal, c'est à dire, d'un sentiment bien tiède, si ce n'est froid, mais enfin d'un sentiment qui permet encore la vie commuue... Fernande m'a épousé sans amour, par crainte, par obéissance pour son père, et je n'ai serré dans mes bras qu'une statue et probablement même une victime.

— « Mon général, parlons d'autre chose.

— « Elle ne m'en veut pas moins beaucoup de bien, et c'est ainsi que vous l'avez

entendue, dès votre première entrevue, *affirmeir* que vous deviez reprendre l'état militaire.

— « Madame de Marilly ne supporte pas les avocats.

— « Non, ce n'est pas cela; mais, sur le bien que ma famille lui avait dit de vous, elle désirait que vous devinssiez mon aide-de-camp, parce qu'elle sait qu'un aide-de-camp est une espèce de garde du corps, un *alter ego*, comme vous dites, vous autres savans... il faut qu'elle ait quelque chose à se reprocher à mon égard. Il y eut une diable d'affaire à l'hôtel de son père, peu avant notre union...

— « Mon général, nous arrivons à Erfurth. N'est-ce pas ici que nous devons trouver nos chevaux?

— « Oui, et ma brigade n'est pas éloi-

gnée. Allons, qu'il en soit de mon mariage ce qu'il pourra, nous rentrons en campagne, et c'est l'essentiel: La guerre est l'etat naturel à l'homme. Je ne me plais nulle part autant qu'à la tête de ma brigade. J'ai commandé en Russie les deux plus beaux régimens de chasseurs de l'armée. Je serai trop heureux si l'on m'en donne un entier, cette fois : notre pauvre cavalerie est restée par-delà le Niemen. »

M. de Marilly avait alors trente ans. Dès Tours, je l'avais trouvé fort joli homme, bien que je ne fusse pas en position de le voir en bonne part. Le soleil d'Andalousie et les neiges de la Russie ne lui avaient rien enlevé de sa beauté, mâle et *luronne* en même temps. Je n'ai pas vu d'officier général mieux placé à la tête d'une charge de cavalerie. Il *enlevait* son monde, comme

disaient les soldats, et les plus timides le suivaient ou s'arrêtaient à sa voix, si nous étions *ramenés*.

Je savais à l'avance qu'un aide-de-camp est fort souvent un premier domestique, et je m'efforçais de déroger à l'usage ; mais le général et ses gens ne parlaient pas allemand et il me fallait servir d'interprète à tout le monde.

Parfois même, M. de Marilly m'engageait gaiement à traduire ses discours *non-officiels* aux jolies filles que nous rencontrions sur notre route et mon rigorisme s'en effarouchait, ne pensant pas que mes devoirs s'étendissent jusque-là.

« Que diable ! disait-il, voulez-vous parler à la petite pour votre compte?

— « Pas le moins du monde.

— « Alors, parlez pour moi... Craignez-

vous que je ne le dise à madame de Marilly et qu'elle ne se récrie sur ce que vous faites encore ici le métier d'avocat?... Soyez tranquille : je ne plaisante pas avec elle. »

Je finissais par traduire les mille folies qu'il lui plaisait de débiter.

Une jolie dame de Waissemberg me donna à cet égard une bonne leçon.

« Je pensais, me dit-elle, en me regardant fixement qu'on ne pouvait traiter pareil sujet que pour soi. A la vérité vous avez hésité, et c'était par un sentiment de juste répugnance, par honneur ou pudeur.... mieux aurait encore valu ne pas *obéir*... Je vous plains, monsieur. »

Je commençais une belle apologie lorsqu'elle ajouta :

« Si votre général m'aime, *comme il vous a chargé de me le dire*, répondez-lui que *je*

ne suis pas éloignée de consentir à l'épouser ; que ma naissance est égale à la sienne ; que mon mari était colonel et a péri dans la campagne de Russie ; qu'enfin ma fortune serait considérable, si votre empereur n'avait pas ravagé et fait ravager la Saxe par des soldats de toutes les nations... J'ai parfaitement compris le général ; mais je me refuse à parler français avec lui : ses termes m'ont déplu.

— « Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? reprit M. de Marilly. Voilà un discours qui ne finit pas. Me fait-on des conditions? »

J'étais fort en peine et ne savais comment tout concilier.

Heureusement un bruit infernal de tambours et de trompettes nous appela aux armes. Je saluai et partis.

« Ces petites folles ne devraient pas faire

tant de façons, me dit M. de Marilly, quand nous fûmes en selle : elles en sont dupes; elles devraient savoir que l'empereur ne nous laisse pas le loisir de filer une passion. Force nous est de courir au dénouement, sans nous assujetir aux règles d'Aristote ou de mademoiselle de Scudéry. N'oubliez pas d'en dire quelque chose à la première que nous rencontrerons. Ces allemandes n'entendent pas leurs intérêts... Je suis persuadé que vous parlez très purement le saxon ; cependant je trouve vos traductions un peu... abondantes. Laissez de côté les périphrases. A l'armée, il faut être clair et bref : prenez modèle sur les proclamations de l'empereur ou sur les ordres du jour de la division. C'est la véritable éloquence. »

Mon cœur avait battu de plaisir, au moment où mon général avait pris le commandement de sa brigade, au cinquième corps

de la nouvelle armée que Napoléon conduisait vers Dresde. Je regardais ces jeunes soldats, dont les trois quarts n'avaient pas encore aperçu l'ennemi. Je cherchais, parmi les officiers, si je pourrais reconnaître quelqu'un de mes anciens camarades de l'école militaire. Hélas! presque tous avaient péri ou sous les coups des Guérillas espagnoles ou dans les déserts de la Russie.

Nous n'eûmes point de part aux trophées de Lutzen. Nous étions à l'extrême gauche et ne faisions qu'escarmoucher pour entrer à Leipsick, pendant que le troisième corps opérait des prodiges sous le commandement de l'Achille de l'armée, du maréchal Ney.

Nous tournions l'aile droite des ennemis et les forcions à la retraite, au moins par notre présence, si ce n'est par nos coups.

Le prince vice-roi, ce digne lieutenant de l'empereur, nous avait amenés au bruit du

canon de Napoléon, et la jonction des deux armées était opérée.

De Leipsick, nous marchâmes sur Dresde, tenant toujours l'extrême gauche. Il paraît même que, pendant quelques jours, nous fumes destinés à appuyer le maréchal Ney et les saxons, qui se dirigeaient sur Berlin.

Nous étions la seconde ligne de cette armée.

Nous revînmes ensuite sur la Lusace pour former de nouveau la gauche de l'empereur, qui marchait sur la Silésie. Nous nous battîmes, presque chaque jour, avec les prussiens, et particulièrement le dix-neuf mai.

Le grand jour du vingt-un, nous fîmes, à notre tour, des merveilles à Wurschen. Notre corps d'armée décida du sort de la journée. Nous combattîmes, prussiens et russes, et je me vengeai d'Eylau. J'avais

tout à fait le cœur à l'ouvrage : Fernande aurait été contente de moi.

Jamais je n'ai entendu musique, qui me fut aussi agréable que les chants de victoire que la garde impériale fit retentir au loin pendant toute la soirée. Au bruit de pareille harmonie, j'aurais sabré, vingt-quatre heures de suite, les soldats de Blucher et de Barclay de Tolly.

Mon général était enchanté de ma manière de faire; aussi ne prit-il aucun repos qu'il n'eut obtenu pour moi le cher ruban rouge.

Dire la joie que j'en éprouvai me serait impossible. C'est un sentiment inexprimable. On se lancerait seul pour enlever une batterie de canon; on est ivre de bonheur au milieu de monceaux de cadavres; on aime la guerre; on la *bénit*... Au jour de la naissance d'un enfant adoré, la joie est plus pure; elle est moins vive, Je n'osais en croire mes yeux.

je touchais cet insigne d'honneur, bien véritablement d'honneur, car l'empereur ne le prodiguait pas, bien que toute l'armée le méritat. Mes lèvres pressaient cette étoile chérie, et je me félicitais d'avoir repris les armes.

« Nous allons nécessairement avoir la paix, et j'aurai aidé à la conquérir, me disais-je. Avec quel plaisir je retrouverai Hélène! Elle ne pourra manquer de me pardonner, et je serai à la fois heureux et justement fier d'avoir fait mon devoir. »

J'écrivis, le soir même, à mon oncle et à Hélène des lettres délirantes.

De Wurschen à Breslau, toujours à l'avant-garde, nous poussâmes l'ennemi devant nous.

Il ne fit de résistance sérieuse, au moins à l'égard de notre division, que le trente-un, jour où nous eûmes affaire à la garde prussienne, qui couvrait la capitale de la

Silésie. Nous y entrâmes, le premier juin au matin.

Notre brigade fut cantonnée à un quart de lieue de Breslau, sur la route de Strelhen.

Mon général, un colonel et quelques autres officiers, nous nous logeâmes dans une petite maison de campagne, où nous ne trouvâmes qu'un vieux concierge, qui ne sut bientôt à qui entendre.

J'allai explorer les lieux et j'arrivai fort à propos jusqu'à la maison du jardinier, à l'extrémité de l'enclos.

On s'y disputait. Deux de nos hussards prétendaient être en droit de s'y établir et menaçaient d'en chasser les maîtres.

J'entre et ordonne à nos tapageurs de se retirer. Ils me reconnaissaient et murmuraient cependant, disant n'avoir pas moins besoin de repos que moi-même.

Fort de mon grade et de mon sabre, j'insiste et les jette à la porte.

La jeune fille et son père me supplièrent, dans leur intérêt même, d'accepter un lit chez eux. ils redoutaient quelque nouvelle visite de nos soldats.

« Vous occuperez la chambre de mes enfans, me dit le vieillard. Hélas! ils sont tous les trois, avec le prétendu de Kettly, de ma fille, dans l'armée que vous venez de combattre à Wurschen. Peut-être y ont-ils succombé!..Vous pourrez toutefois reposer en paix sous mon toit : Je ne saurais oublier le service que vous venez de me rendre : sans vous, ces militaires allaient nous maltraiter, mon enfant et moi. Vous êtes sans doute du nombre des officiers qui logent au château : soyez notre protecteur, notre appui. »

Je consentis à coucher chez ces braves

gens, et, en les quittant, j'engageai Kettly à ne pas se montrer au jardin, afin d'éviter nos officiers, et mon général lui-même, le plus dangereux, le plus entreprenant peut-être de tous les étourdis.

Kettly me répondit qu'elle allait partir pour la ville, dans l'espoir d'avoir des nouvelles de son prétendu.

M. de Marilly m'autorisa à aller passer le reste du jour à Breslau.

Je parcourus la ville à cheval et descendis pour dîner à un hôtel de la grande place.

Je me promenais à pied, avec un officier d'état-major, devant la porte de la maison, lorsque je vis arriver Kettly.

« Venez avec moi, me dit-elle en m'entraînant, comme si je n'avais pu la refuser. »

Elle me conduisit en courant vers un groupe d'une centaine de prisonniers qu'une faible

escorte de nos soldats dirigeait vers la porte de Saxe.

« Le voilà, le voilà, c'est mon prétendu; rendez-le-moi, faites qu'on le délivre, me dit-elle en me désignant un des malheureux captifs. »

En ce moment, on leur distribuait du pain.

« Je loge chez cette jeune fille et ce soldat est son frère, dis-je au sergent qui commandait l'escorte, pouvez-vous me le confier pour un quart d'heure? Je vais lui faire prendre quelques rafraichissemens. »

Nos soldats étaient extrêmement faciles sur cet article et au point que la moitié des prisonniers que nous faisions n'arrivaient jamais jusqu'en France.

« Volontiers, mon capitaine, me répondit le sergent. Vous pouvez même garder ce jeune homme plus longtemps, si cela vous est agréable : nous allons passer la nuit ici. »

J'emmenai le petit prussien, avec Kettly, qui ne se possédait pas, tant elle était heureuse.

« Entrons à l'hôtel où j'ai laissé mon cheval, leur dis-je. Voilà de l'argent, ma chère Kettly, allez acheter des habits de paysan pour votre prétendu : on ne le laisserait pas sortir de la ville en uniforme prussien. Nous allons vous attendre au n° 3 de l'hôtel. J'y ai déposé mon manteau.

« Oui, oui, dit Kettly en s'empressant de nous quitter. »

Elle revint bientôt avec les vêtemens nécessaires, et son prétendu se refit *pékin*, comme disaient nos soldats. Nous jetâmes son uniforme dans un coin, sans nous inquiéter de ce qu'il deviendrait.

La nuit approchait. Fritz, c'est le nom du prétendu, sella lui-même mon cheval, et nous partimes. Je marchai tenant César par

la bride, causant avec les deux jeunes gens, et nous arrivâmes sans encombre.

Frieler, le père de Kettly, au récit de ce que je venais de faire, me serra la main bien fort, et jura que je pouvais à jamais compter sur lui.

L'armistice fut signé. L'on nous annonça que nous allions retourner vers la frontière de Saxe. Breslau devait rester neutre, c'est à dire innoccupé, soit par nous, soit par les Prussiens.

J'eus regret de m'éloigner de mes nouveaux amis.

L'époque n'étant pas favorable pour une noce, Fritz me pria de le prendre comme domestique jusqu'à la paix. Il craignait qu'en restant à Breslau, on le forçat à retourner à son régiment.

J'y consentis. Pouvais-je rien refuser à ces bonnes gens?

Mon général était fort en faveur, et par son oncle et par lui-même, à la cour impériale. Il obtint de passer le temps de l'armistice à Dresde et m'y conduisit.

Tout le monde croyait à la paix; tout le monde l'espérait, la désirait.

—

CHAPITRE XVII.

« Woman! lovely woman,
« Angels are painted fair to look like you. »

(BYRON).

—

La capitale de la Saxe n'était pas, à cette époque, moins bruyante, moins brillante que Paris même :

J'y arrivai avec un sentiment intime de plaisir, dont je ne pouvais me rendre compte. Me scrutant le cœur, cette fois comme tou-

jours, je cherchais le motif de cette folle joie qui m'étouffait, et je craignais de me trouver heureux d'avoir à ma disposition les mille louis que mon oncle m'avait donnés à Luciennes et d'espérer peut-être m'amuser à Dresde à ce prix.

Ma joie instinctive me promettait mieux que cela.

Je jetai les yeux sur l'affiche du théâtre Italien... Hélène était à Dresde depuis huit jours et chantait l'emploi de *prima donna* avec un succès prodigieux.

Je courus chez elle.

« Eh bien, me dit-elle, lequel de nous deux aime le mieux? Tu me fuis et je cours après toi ; je viens te chercher au milieu des camps, à l'étranger ; j'ai quitté Munich, aussitôt que la capitale de la Saxe a été occupée par l'armée française, afin de me rapprocher de toi.

Je veux te prouver que je suis digne de l'offre que tu m'as faite de m'épouser...

« Ne crains rien de la présence de ma mère, ajouta-t-elle gaiement, en me présentant à madame Duval. Maman est trop en peine ; elle a trop à faire ici à me garantir de l'empressement, de la recherche (je ne sais comment dire) de toutes les *altesses*, de toutes les excellences du quartier général impérial, pour qu'elle ne préfère pas s'en rapporter à toi de ce soin, puisqu'elle ne peut revenir sur notre passé.

— « Héléne a raison, dit madame Duval : je suis tellement indignée de l'impertinence des billets doux, que nous recevons de toutes parts, avec offre de billets de banque, que je vous pardonnerai, autant que possible, d'être l'amant de ma fille, si votre présence me préserve de ces messages galans dont nous sommes accablées.

« On dirait que ces soldats parvenus savent tous que ma pauvre enfant a fait la faute de vous aimer, et que dès lors ils se croyent autorisés à lui demander son amour... à prix d'argent. Honte à eux !

« Je ne crains pas que, cette fois, ma fille me trompe · nous sommes et resterons toujours d'accord pour repousser l'infamie ; mais je serai plus tranquille encore avec votre appui, monsieur Charles, car, au train de ces messieurs, il n'y a pas de clôtures assez solides, de sentinelle assez vigilante contre leurs attaques ; votre épée ne sera pas de trop et je vous en demande moi-même le secours. Un premier amour est pardonnable à une jeune fille ; un second la déshonore. »

Je n'avais jamais autant gouté la morale et les discours de la bonne dame Duval, et j'abondai avec chaleur dans son sens. Je lui

promis de la seconder vigoureusement pour repousser, coûte qui coûte, les prétendans, fussent-ils ducs, princes ou rois. Je ne reconnais en amour d'autre privilége que celui d'être aimé.

Ce fut avec bonheur, avec passion, que je jurai de conserver Hélène digne de sa mère, ou du moins de son premier ami.

Je voulais qu'elle ne put éprouver aucun regret, et je la fis aussi brillante que ses camarades les plus courtisées. J'employai l'or de mon oncle en parures, en chiffons de toute espèce, et j'en rendis compte à M. Germond.

Bientôt je reçus, en réponse, une lettre de crédit sur le premier banquier de Dresde.

« Je ne te dirai pas que tu t'abuses, mon cher enfant, m'écrivait en même temps mon oncle, sur l'espoir de voir la paix conclue très prochainement. Le conquérant ne saurait

reculer dans la voie qu'il a adoptée : la moindre concession lui semblerait une honte, et il préfèrera perdre la France avec lui. Tu vas donc reprendre les armes au premier jour, et, que tu périsses par le fer ennemi, ou queje succombe moi-même à mon inquiétude à ton égard, nous ne sommes plus destinés à nous revoir, mon bon Charles.

« *En conséquence*, puisque le ciel t'accorde encore, à toi, quelque beaux jours : jouis-en dans toute leur splendeur, dans tout leur éclat. Hélène t'aimera d'autant plus si son amour-propre est d'accord avec son cœur pour te préférer à tout autre.

« Des princes, des rois, m'écris-tu, te la disputent. Agis toi-même en roi : Tu peux prendre chez le banquier Hoffer jusqu'à cent mille francs.

« Si tu tombes dans les champs de la Lusace ou de la Silésie, tu seras aise d'avoir,

comme on dit, joui de la vie; si tu reviens pleurer à Luciennes sur la tombe de ton vieil oncle, tu béniras son souvenir et te rappelleras qu'il t'aimait. *Adieu*, Charles. »

Je fis lire cela à Hélène.

Elle déchira très spontanément la lettre de crédit et en envoya les morceaux à M. Germond, dans une épitre pleine de dignité et exprimant en même temps les sentimens de la plus profonde reconnaissance.

« Tiens, mon ami, me dit-elle, envoye cela à ton oncle, et remercie-le, à ton tour et pour ton propre compte. Tu m'as déjà fait des présens magnifiques, et peut-être ai-je eu tort de les accepter. Je ne veux rien de plus. Je ne prétends lutter que d'élégance avec ces dames de la comédie française (*),

(1). L'empereur avait appelé à Dresde, à cette époque, l'élite de la Comédie Française.

et je suis, grâce à mes talens et à ton amour, la plus riche de mes camarades de l'Opéra Italien. Si je perdais la voix; si mon état venait à me manquer, je recourrais à toi sans honte, sans efforts, et je sais que tu partagerais avec Hélène... Jusque là, ta petite chanteuse, comme ton oncle m'appelle, vivra de ses chants et ne t'en aimera que davantage. »

Ce fut un travail, oui, travail est le mot, de conserver tout à moi, un bien, aussi précieux qu'envié.

Je me fis faire un frac bourgeois, du consentement de mon général, et je pris aussi le chapeau rond, pour pouvoir suivre Hélène dans les coulisses.

Elle obtint de son directeur que j'y serais admis, par faveur insigne.

Grâce à la liberté complète que me laissait

M. de Marilly, je ne perdais pas de vue, ou du moins bien peu, ma *prima donna*. Sûr du dévouement et de l'intelligence de mon jeune domestique, je l'avais attaché au service d'Hélène, avec des instructions qu'il suivait à la lettre.

Ma présence continuelle, suffisante pour empêcher les visites, ne pouvait empêcher les billets doux, et *nous* en recevions une quantité prodigieuse. Je me chargeais des réponses: je les faisais plus ou moins vives, selon que le style était plus ou moins convenable. Si l'épître était simplement tendre et polie, j'y répondais poliment; mais si l'écrivain était léger, badin, ne semblant pas admettre la possibilité d'un refus, ou je lui renvoyais sa lettre sans réponse, ou j'y joignais un *non* si sec et si positif que le galant n'osait y revenir.

L'extrême légèreté de M. de Marilly rendit

ma position de plus en plus difficile.

Un jour, à déjeûner, mon fidèle Fritz me prévint qu'il avait quelque chose à m'apprendre.

« Parle, mon ami; lui dis-je : Hélène n'entend pas l'allemand.

— « Le général est amoureux de mademoiselle : hier, à l'opéra, il n'a cessé de la lorgner.

— « Merci, mon garçon. Je me tiens pour averti. »

Je dis à Hélène ce dont il s'agissait. Elle convint que M. de Marilly lui avait fait des *mines* pendant toute la soirée.

« Je ne t'en ai rien dit pour ne pas te mettre dans une position gênée avec lui, ajouta-t-elle. Ton général ne doit en effet te donner non plus d'ombrage que tout autre : Son air de fatuité me déplait. On m'a dit, au théâtre,

qu'il est l'amant de cette belle comtesse Polonaise, que nous rencontrons souvent au grand jardin, et je ne saurais vraiment croire qu'il s'occupe de moi, à moins que ce ne soit pour rire à nos dépens à tous les deux. Sois tranquille, mon ami: Les roués ne me sont pas dangereux : le noble comte en sera pour sa peine. »

J'étais en garde contre le général lorsque j'allai lui rendre mes devoirs quotidiens.

Il entra de suite en matière.

« Je crois, mon cher, que je vais vous prier de me précéder dans notre retour à nos cantonnemens, me dit-il : vous ne pouvez tenir beaucoup à assister ici à la célébration de la fête de l'empereur, et vous devez être las de votre chanteuse.

— « Si mon général m'éloigne de lui, répondis-je, j'aurai lieu de penser que j'ai en-

couru sa disgrâce, et alors je demanderai à entrer dans un régiment : ce sera, j'en conviens, à mon grand regret.

— « Qu'elle folle pensée vous vient-il là ! Où voyez-vous donc une disgrâce ? Vous savez de reste par la correspondance de mon oncle, qui sans cesse vous recommande à moi et, plus encore, par les services incessans que vous me rendez, que nous sommes inséparables... Vous tenez sans doute à rester à Dresde, à cause de *votre Hélène*, comme vous l'appelez... Soit. Ne parlons plus de départ... Oui, il serait mal à moi de vous éloigner... »

Toutefois, loin de renoncer à ses projets sur Hélène, il porta l'étourderie jusqu'à lui écrire une lettre, qu'un sous-lieutenant n'eut pas désavouée.. Rien d'aussi fou !

J'étais répétant au piano avec Hélène

quelques airs de Mozart, lorsque madame Duval nous interrompit.

« Tenez, nous dit-elle : voilà encore une lettre d'amour. Jamais je n'ai rencontré autant d'extravagans que dans ce pays-ci. Il faut que tous ces gens là ayent le cerveau *détraqué* par l'odeur de la poudre ou le bruit du canon... Cette belle épître (écoutez bien, Charles) est de *monsieur le général comte de Marilly*. Le laquais a décliné en toutes lettres les noms, qualités et demeure, car il a bien voulu me prévenir que son maître attendait ma fille a... souper. J'ai répondu au Lafleur que celui qui l'envoyait était un impertinent et que ma fille ne soupait que chez moi ou chez elle.

— « Vous êtes adorable, ma bonne madame Duval.

— « Toute lettre mérite une réponse, et je me charge de celle-ci, dit Hélène.

— « Contente toi de la dicter et signer, lui dis-je; laisse la moi écrire, pour rendre la leçon d'autant meilleure : je ne veux pas me prêter à gâter les grands; ils méprisent trop l'espéce humaine.

— « Ton général se fâchera, en reconnaissant ton écriture.

— « Tu mettras toi même l'adresse, et il pourra croire que je ne savais pas à qui tu répondais. Qu'il se fâche en tout cas: si mon fait est un peu hardi, M. de Marilly est dans son tort, dès lors qu'il n'est pas aimé. Allons, dicte, mon Hélène, et ne crains ni pour toi, ni pour moi. »

Sa lettre était un petit prodige d'esprit et de délicatesse. Vraiment ce que les femmes apprennent dans le monde, et surtout au théâtre, vaut pour le moins l'éducation régulière des écoles et des pensionnats. La le-

çon était parfaite et aurait profité à tout autre.

M. de Marilly était incorrigible.

Mes obligations ou mes engagemens envers Fernande ne s'étendaient pas jusqu'aux gens de son mari, et je prévins le valet du général que si je le rencontrais, porteur d'un nouveau message à Héléne, je lui casserais les reins sur place.

Je ne sais s'il en dit quelque chose à M. de Marilly; mais celui-ci fronça le sourcil, à mon entrée chez lui le lendemain au matin.

Ce n'est pas de moi seul que vous êtes le secrétaire, me dit-il.

— « Hélène me dicte souvent, pendant sa toilette, ses réponses aux nombreuses lettres d'amour qu'on lui adresse de toutes parts. Les femmes écrivent bien mieux que nous sur ce sujet, et je n'ai rien à reprendre au style.

Je dédaigne même de connaître mes malheureux rivaux. Mieux vaut ne pas savoir que tel homme, aux bons procédés duquel on croyait avoir quelques droits, en a manqué conplètement.

« Je suis parfaitement sûr d'Hélène : Nous nous aimons depuis longtemps et plus aujourd'hui que jamais.

— « L'on ne parle d'autre chose au quartier-général ; mais vous feriez mieux de ne pas vous charger de la correspondance de la petite ! Je sais qu'en dernier lieu, on a reconnu votre écriture, et.., cela pouvait vous causer des désagrémens.

— « Mon général m'accordera que s'il est pardonnable qu'on cherche à m'enlever une femme charmante, dont je suis justement fort épris, il ne l'est pas moins que je cherche, moi, à la conserver. A cet égard, je suis prêt

à donner toute satisfaction à mes égaux, qui seront assez fous pour se fâcher, et, quant à mes supérieurs, ils ont trop de cœur et de savoir-vivre pour ne pas reconnaître qu'en affaire semblable, le rang, le grade, doivent demeurer sans force. C'est du reste un point sur lequel je ne céderais pas à l'empereur lui-même, et vous m'approuverez, je n'en doute pas.

— « Oui, oui... elle est fort bien, votre Hélène. Allons, gardez-la... si vous pouvez.

— « J'en fais mon affaire, envers et contre tous. »

Je me retirai bientôt dans ma chambre, au fond du même corridor que l'appartement du général. J'y avais amené Hélène. Elle était impatiente de savoir l'effet que sa lettre avait produit et l'accueil que je recevrais.

Nous étions gaiement à déjeûner, lorsque Fritz m'annonça la visite du comte.

« Je devais aller déjeûner au château, me dit M. de Marilly en entrant ; mais j'ai appris que mademoiselle était ici : je vous ai donné la préférence.

— « Vous me faites honneur... Fritz, vite un couvert. »

J'étais très contrarié.

Hélène me fit un signe d'intelligence, et me dit bien bas, pendant que le général déposait son chapeau et son épée :

« Sois tranquille, mon ami : tu seras content de moi. »

Je fis bonne contenance et nous tinmes tête au comte. Nous finimes par être plus gaies que lui, bien qu'il but le vin de Hongrie à plein

verre. Fritz ne nous versait, à nous, que de l'eau.

Sa belle flamme pour Hélène puisait de nouvelles forces dans le vin de Tokai; ses yeux parlaient à défaut de sa bouche.

« Mon cher Germond, me dit-il, je n'ai pas voulu vous faire courir à jeun; mais maintenant je vous prie de ne pas perdre un moment pour aller à l'état-major chercher les ordres qu'on m'a spécialement recommandé d'y prendre ce matin; je crains d'être en retard. Il s'agit d'affaires de service très pressées... Je vais vous attendre ici en causant avec mademoiselle.

— « J'éprouve mille regrets de ne pouvoir vous faire compagnie une minute de plus, dit Hélène en se levant... On m'attend à la répétition... Je vous souhaite le bonjour.

— « C'est une plaisanterie. Vous ne serez pas cruelle à ce point...

— « Je ne me permettrais pas de plaisanter avec vous, et je ne suis pas cruelle le moins du monde : demandez à Charles. »

M. de Marilly se levait, chancelant, pour retenir Hélène. Le sang me bouillait. J'avais repris mon épée pour sortir ; j'y portai la main... Je ne sais ce que j'allais faire.

Heureusement le général était beaucoup moins ingambe que nous; Hélène m'entraina, et nous arrivions à l'extrémité du corridor, que le comte n'avait pas encore quitté son fauteuil, tant il était aux trois quarts gris.

Nous étions chez Hélène, un peu émus de l'aventure.

« Comment peux-tu, mon ami, me dit-elle, aller t'exposer à te faire tuer *au service* d'un d'un homme comme celui-là ! il convient qu'à

cette bataille, qui t'a valu la décoration, tu étais plus occupé de lui que de toi-même, et tu vois s'il respecte celle qu'il sait ton amie. Laisse-là la guerre et ne fréquente que tes égaux : A Orléans, quand nous chantions l'opéra ensemble, nous n'avons rien éprouvé de semblable. Viens à Paris.

— « Au moment de la reprise des hostilités, l'honneur m'enchaîne à l'armée. Lis cette lettre du comte d'Arbois, dont j'ai beaucoup à me louer, puisque je lui dois mon grade. M. d'Arbois m'entretient de son neveu, me vante avec justice la bonté de son cœur et me prie de ne tenir compte de ses boutades, auxquelles M. de Marilly ne pense plus en effet cinq minutes après. »

Fritz m'apprit que mon général s'était mis à rire aux éclats de ce que nous lui avions échappé ; qu'il était tombé endormi sur le

canapé et y était resté six heures de suite.

« Qu'il ne soit plus question de la scène d'hier, me dit M. de Marilly, le lendemain, en m'appercevant; le vin de Tokai m'avait mis en gaieté; pourquoi diable aussi me le verser à plein verre? C'est à vous la faute de mes sottises, mon cher Charles. Votre Hélène est une femme d'esprit. »

Il me prit la main, me parla de Paris, de sa famille, des lettres qu'il venait d'en recevoir, et moi-même je ne pensai bientôt plus à la scène de la veille. Abstraction faite des recommandations de Fernande, M. de Marilly exerçait sur moi un charme infini. Il me plaisait, je *l'aimais*, et j'avais raison de l'aimer. Mon brave général ! oh ! je n'ai pas fait pour lui autant que j'aurais dû.

« Nous partons demain, ajouta-t-il. Tout le monde rejoint ses cantonnemens. Dans quel-

ques jours, le canon grondera de plus belle. Faites vos adieux, *mon ami*. »

Je renvoyai à la hâte en Silésie mon jeune domestique, n'osant conserver un Prussien à mon service, en temps de guerre avec son pays. Le bon Fritz versa des larmes en me quittant.

Il fallut de nouveau me séparer d'Hélène..

Au moment de quitter Dresde, je reçus des nouvelles d'un de mes condisciples de Sorrèze, de Charles Hertel, mon meilleur ami, dont je parlerai bientôt plus amplement. Il habitait Munich et avait appris, je ne sais comment, que j'étais en Saxe. Il me faisait mille offres de service.

CHAPITRE XVIII.

« Æquam memento rebus in arduis
« Servare mentem.

(HORACE).

—

Nous ne fumes pas longtemps tranquilles au cantonnement.

Blucher faisait la guerre à la française. Il n'attendit pas la reprise des hostilités pour occuper Breslau.

Il s'avança avec les Russes de Langeron, sur la Katzbach, et nous battimes en retraite de Goldberg à Lowemberg, où il nous fallut, après un léger combat, rester sur la rive gauche du Bober.

Heureusement l'empereur arriva.

Le vingt-un août, nous repassâmes le Bober et marchâmes en avant.

Le vingt-trois, nous fîmes des prodiges à Goldberg, et je me réjouissais déjà d'arriver à Breslau. « J'y retrouverai Kettly et ce bon Fritz, me disais-je. »

J'étais en effet destiné à les revoir.

Nous étions en fort bon train, lorsque les Autrichiens s'avisèrent, à leur tour, de marcher sur Dresde, avec leur lenteur accoutumée, mais enfin de marcher. L'empereur dut nous quitter.

Or, les lieutenans de Napoléon étaient tous

des héros lorsqu'ils combattaient sous ses yeux et n'avaient qu'à mettre à exécution les inspirations de son génie. Loin de lui, livrés à eux-mêmes, chargés d'un grand commandement, ils n'étaient plus que l'ombre du conquérant.

Cette ombre là ne suffisait pas pour effrayer les généraux ennemis. Ils étaient doués d'un instinct admirable à cet égard.

« L'empereur est là, disaient-ils, à la seule inspection des manœuvres, à la vivacité de l'attaque; Napoléon est parti, disaient-ils, en reconnaissant un manque total d'ensemble dans nos marches et le peu de vigueur de la poursuite. »

L'histoire de nos dernières campagnes est la preuve de ces vérités.

Le maréchal, qui commandait nos trois corps d'armée aux fatales journées de

Walhstadt, pleiu d'honneur et de vertus guerrières, n'était plus toutefois le héros de la Trébia, ni le général de division, qui avait à gagner, à Wagram, le bâton de maréchal de France aux côtés de Napoléon; enfin, car il faut tout dire, nos soldats de 1813 n'étaient plus les vétérans de la Trébia et de Wagram.

Blucher, vieux routier, fin comme un renard, qui plus d'une fois, a perdu de son poil sous la poursuite du chasseur, Blucher s'aperçut qu'il n'avait plus affaire à l'empereur.

Le vingt-six, il attaqua, à son tour, et battit le corps d'armée principal. Sa retraite entraîna celle du notre, dont nous formions l'extrême droite.

Nous étions lancés vers Jaüer, dans les montagnes, pour tourner l'aile gauche prussienne.

Séparés de nos deux autres divisions, qui

trop pressées par le soin de leur salut personnel, ne purent nous attendre à Goldberg, nous restâmes seuls sur la rive droite du Bober, dont les flots étaient grossis par les torrens de pluie tombés les vingt-six et vingt-sept.

Il fallait trouver un pont, et tous étaient déjà gardés par les Prussiens ; nous avions été forcés de revenir sur nos pas.

Le vingt-neuf, entourés de toutes parts, nous prîmes position sur les hauteurs de Plagâwitz devant Lowemberg. Nous fîmes bonne contenance contre des forces triples des notres, aussi longtemps qu'on pouvait l'attendre de nos jeunes soldats.

Les deux tiers de notre division étaient hors de combat. Nos rangs se rompirent enfin et chacun ne pensa plus qu'à soi.

J'étais séparé de mon général.

Je le retrouvai à pied, légèrement blessé et désarmé,

« Prenez mon cheval, lui dis-je, et jetez-vous hardiment dans le Bober. Vous avez vu mon César nager sous moi dans l'Elbe : en deux minutes vous serez sur la rive gauche.

— « Non, non, je ne puis, me répondit M. de Marilly. Fuyez vous-même.

— « Au nom de Dieu, mon général, pensez à votre famille, à madame la comtesse. Vous n'avez pas un instant à perdre. Soyez tranquille sur mon compte : je sais nager et je parle allemand. Partez. »

Je le force à monter mon cheval et le conduis jusqu'au Bober. Je le suis des yeux, tout en me débarrassant de mon habit, de mes bottes, pour nager plus facilement.

Le désordre est au comble autour de moi : nombre de malheureux se noyent en s'effor-

çant d'atteindre la rive gauche ; le général de division est déjà prisonnier.

Les prussiens arrivent à nous ; l'un d'eux m'arrête, au moment où je me jette à la nage ; je lutte en vain un moment ; je cède à la force et me rends avec tout ce qui reste sur le rivage.

Dépouillé, maltraité par nos vainqueurs, je jette un regard sur la rive opposée. Mon général était sauvé : il fuyait au grand galop ; la fusillade des prussiens ne pouvait plus l'atteindre. J'éprouvai un sentiment indicible de bonheur.

« Fernande sera contente de moi, me dis-je ; mais mon Hélène, quand te reverrai-je!»

Mon vainqueur particulier était un espèce de tambour-maître à figure pendable. Ma montre avait passé dans sa poche et, mécontent d'avoir trouvé ma bourse à peu près

vide, il semblait décidé à m'enlever jusqu'à ma chemise.

Il découvre sur ma poitrine le portrait d'Hélène; il déchire le ruban qui le retient et s'efforce de me l'enlever. Furieux, je lui saute à la gorge et le serre à l'étouffer. Ses camarades me terrassent.

J'aperçois un homme âgé, qui me semble un officier supérieur.

« Au nom de ce que vous avez de plus cher, monsieur, lui dis-je avec un cri déchirant, faites moi rendre ce portrait *de ma femme*. Si vous aimez, si vous êtes époux vous-même, vous concevrez le prix que j'y attache; il n'a au surplus de valeur que pour moi : vous n'y voyez aucun entourage d'or ou d'argent.

— « Rendez ce portrait, dit le vieillard au tambour.

Celui-ci s'y refuse. L'officier le lui arrache et me le rend.

Conduits comme un troupeau de moutons, poussés à coups de plat de sabre, parqués comme des bêtes, la nuit, dans des granges ou des écuries, mourant de faim et de soif, nous arrivâmes à Breslau.

L'abominable tambour faisait partie de l'escorte et semblait ne pas vouloir me perdre de vue. Il me regardait de manière à me prouver qu'il ne me pardonnait pas de m'être fait rendre le portrait chéri.

Nous faisions halte sur la même place où, trois mois auparavant, j'avais délivré un prisonnier, moins à plaindre que je ne l'étais devenu moi-même, et, dans la foule qui nous entourait et insultait à notre malheur, je cherchais vainement Kettly, son père ou Fritz.

On nous apprit que nous allions changer d'escorte et continuer notre route, bien qu'il fut plus de six heures.

Je n'étais pas fâché d'être débarrassé du maudit tambour : j'en craignais toujours quelque mauvais trait.

Quelle fut ma surprise lorsque je le vis me désigner à l'officier commandant et venir ensuite vers moi.

« Camarade, me dit-il, au moment de nous séparer, je veux faire ma paix avec toi; tu parles si bien allemand, qu'il parait que tu es du nombre de ceux de tes compatriotes, qui ont séjourné en Prusse depuis sept ans. Je veux te prouver combien je t'en sais gré. Tu tiens aussi beaucoup au portrait d'une jolie femme et il y a en cela sympathie entre nous. Viens boire un verre d'eau de vie en cassant la croute. J'en ai obtenu la permis-

sion pour toi, et je te reconduirai au détachement. J'ai affaire sur la route que tu dois suivre. Nous avons une heure devant nous, et, grâce à la montre que tu m'as donnée, nous serons exacts à arriver à temps.

— « N'allez pas avec ce coquin-là, me dit un officier, qui se trouvait près de moi.

— « Quel mal peut-il me faire? je n'ai rien à perdre et tout à gagner, au contraire, puisqu'il veut me payer à boire... J'accepte, camarade, dis-je au prussien.

— « Bien, suis moi. »

Il me conduisit à l'extrémité du faubourg de Pologne.

Nous entrâmes dans un cabaret, où il nous fit servir à manger par une vieille femme, la seule personne que j'aperçus dans la maison. La chère n'était pas délicate. C'était, je crois,

ce que les soldats appellent une *ratatouille*, faite avec un chat et des pommes de terre.

Je mangeai néanmoins comme un affamé. « C'est autant de pris sur l'ennemi, me disais-je. »

Il ne mangeait pas moins que moi et buvait beaucoup plus.

Le détachement passa.

« Nous avons le loisir, me dit mon amphytrion. Vois à ta montre, il n'est que sept heures. Je vais te reconduire : nous en serons quittes pour marcher un peu plus vite, afin d'atteindre les camarades. Allons, une rasade à ton vainqueur, au grand Blucher !

— « Au grand Napoléon ! repris-je. Nous vous chasserons devant nous comme des poules, toutes les fois que vous ne serez que deux contre un.

— « Sais-tu que je devrais te passer mon

sabre au travers du corps, pour les sottises que tu me dis-là ?

— « Donne m'en donc aussi, un sabre, pour que la partie soit égale, et je me charge de te faire battre en retraite, aussi vite que le fait maintenant ton Blucher devant l'armée française. L'échec de Walhstadt est réparé. On nous éloigne à la hâte de Breslau parce que notre empereur y arrive peut-être demain.

— « Tu en as menti par ta langue.... Viens que je te reconduise à tes camarades de Walhstadt. Tu ne connais pas tous ceux avec lesquels tu vas souper. »

Là-dessus il m'emmena vers le détachement. J'étais exaspéré ; j'éprouvais déjà de fortes démangeaisons de sauter à la gorge du prussien.

Il me tenait par le bras et s'appuyait d'autant plus qu'il avait bu outre mesure.

« Écoute, me dit-il, je t'ai fait une politesse : il faut que tu m'en prouves ta reconnaissance en me donnant le portrait, que ce vieux fou de major m'a forcé à te rendre, ou je t'enfonce six pouces de ma lame dans les côtes, et tu ne reverras jamais la jolie femme. »

Je regardais de toutes parts et n'apercevais personne. On n'entendait que dans l'éloignement le bruit de la marche du convoi de prisonniers. La nuit était close.

« Allons, me dis-je, la fortune cesse de m'être contraire. Mon Hélène, c'est ton portrait qui me sauve de la Sibérie : je suis sur la route qui y conduit. »

« Camarade, dis-je au prussien, veux-tu me rendre ma montre ? A ce prix, je te laisse tes deux oreilles.

— « Comment! me dit-il, tu plaisantes avec ton vainqueur! attends... »

Il met la main sur la poignée de son sabre. Prompt comme l'éclair, je le préviens et le renverse dans un fossé plein de boue. Je lui enlève ma montre, et, son sabre à la main, je m'enfuis à toutes jambes, pendant qu'il s'efforce de crier, à moitié noyé dans la fange.

Je m'étais orienté. Je n'étais pas à plus d'un mile de la demeure de Frieler. Les environs de Breslau m'étaient connus : je m'étais souvent promené à cheval sur la route où je me trouvais.

Je me dirige à travers champs vers le toit hospitalier de Kettly.

J'en approchais. Je me croise avec deux laquais en livrée qui semblaient sortir du cabaret et chantaient des couplets injurieux

pour notre armée. Je ne puis résister à la tentation de les battre. Je tombe dessus à coups de plat de sabre ; la lame se brise sur leur dos. Je leur jette la poignée à la tête et me sauve de plus belle en riant de tout mon cœur.

Cinq minutes après, j'étais à la porte de Frieler. J'écoute, j'entends Kettly qui chante en travaillant. J'entre ; elle recule à mon aspect ; elle veut fuir. Ma longue barbe, mes vêtemens déchirés l'épouvantent ; je la nomme, elle reconnait ma voix.

« M. Charles ! » s'écrie-t-elle.

Elle m'accueille comme si j'avais encore été vainqueur ; elle me donne du linge, les habits que j'avais naguère payés pour Fritz, et lorsque son prétendu rentre avec Frieler, je suis présentable au point qu'ils me reconnaissent sans hésiter.

Je leur racontai en quelques mots les événemens de la Katzbach et de Lowemberg, et mon évasion en sortant de Breslau. Pour ne pas mettre en jeu leur amour-propre national, je ne leur dis rien du tambour jeté dans la boue et des laquais battus.

Leur accueil ne fut pas moins amical que celui de Kettly.

« N'ayez aucune inquiétude, me dit Fritz; Ma mère à des économies; Frieler est dans l'aisance; Kettly et moi nous avons de bons bras : vous ne manquerez de rien, en attendant que vous puissiez retourner en France. Maintenant cela vous serait peut-être impossible, en raison de la guerre et des papiers que l'on exige des voyageurs. Nous y penserons.

« On commence à se relâcher à Breslau des mesures de rigueur que l'on employait

pour la formation de la Landwher, et si je n'y avais été incorporé, je pourrais me montrer partout. Je suis obligé de me cacher et de ne sortir que la nuit. Vous ne serez pas dans le même cas, et, vêtu comme vous voilà en paysan, vous pourrez aller à la ville avec mon grand chapeau rabattu que je vous donnerai; vous serez tout à fait méconnaissable. Il n'y a personne au château. Le vieux concierge que vous y avez vu est mort. C'est Frieler qui a toutes les clés. Vous ne courez absolument aucun danger.

— « Mes bons amis, repris-je, je ne me pardonnerais pas de vous être à charge. Je veux travailler avec vous : je m'en sens capable. Un soldat français doit savoir travailler à la terre : vous me dirigerez, et les forces ni le courage ne me manqueront.

— « Bravo ! dit gaiement Frieler, je vous

accepte pour garçon jardinier. Les bras sont rares aujourd'hui en Silésie. Je vous donnerai de bons gages. Soupons d'abord et couchons nous. Dès demain, au point du jour, vous entrerez en fonctions : capitaine, vous irez avec Kettly, vendre à la ville, les paniers de fruits et de légumes que nous avons préparés, ce soir. Je préfère, moi, rester au jardin. »

CHAPITRE XIX.

« Of all the woes that loud the mortal state,
« Whate'er thy portion, meedly meet thy fate;
« But case it ass thou can'st. »

(ELPTHESTON).

Me voilà garçon jardinier. Couché dans la même chambre que Fritz, je dors comme un suisse ou comme un homme qui a oublié ce que c'est qu'un bon lit.

C'est Frieler qui me réveille, le lendemain.

« En avant, capitaine, me dit-il : votre général, Kettly vous attend. »

En un moment, je suis sur pied ; et bientôt je chemine aux côtés de Kettly, qui se prend d'un rire fou, en me regardant au milieu des choux et des navets. Sa gaieté me gagne et je renverse un de mes paniers.

« Que ce garçon là est gauche ! dit-elle en éclatant. Mon père a été trompé : ça n'a jamais servi dans une bonne maison. »

Elle me dit le prix que je dois demander de chaque objet, m'enseigne toutes les petites ruses du commerce, et je profite si bien de ses instructions que je tire meilleur parti qu'elle même de ma marchandise.

« C'est bien, me dit-elle : nous avons tout

vendu, allons nous en. J'entends des propos qui vous sont pénibles : partons. »

Les paysans parlaient des succès de Blucher, et je crus comprendre aussi qu'un de nos corps d'armée avait été entièrement anéanti sur les frontières de la Bohême. (Les divisions du général Vendamme, à Culm.)

Un moment après, une foule immense accourut sur les pas d'une nombreuse colonne de prisonniers. L'aspect de mes malheureux compatriotes m'arracha des larmes.

« Prenez ma montre, dis-je à Kettly. Elle me vient de ma mère, et j'y tenais avec une sorte de fanatisme ; mais je ne saurais voir des français dans une semblable situation sans les soulager, quand il m'en reste encore les moyens. Entrez chez cet horloger du coin de la place ; vendez ma montre et distribuez en le prix à ces infortunés.

— « Non, non. Gardez votre montre... Je vais leur donner tout ce que j'ai d'argent.

— « Ce ne serait pas assez. De grâce, entrez chez l'horloger. »

Elle obtient quinze louis de ce qui en valait trente; elle les distribue à mes malheureux frères d'armes, qui la bénissent; elle leur donne aussi ce qu'elle avait retiré du marché et revient vers moi toute joyeuse.

« Fuyons me dit-elle, on nous remarque. »

L'exemple de Kettly avait excité la générosité de quelques bons habitans. Les malédictions qui suivaient les prisonniers avaient fait place aux accens et aux démonstrations de la pitié : on leur apportait de toutes parts des vivres et quelques vêtemens.

« Ma chère, dis-je à Kettly, votre cœur vous a entraînée trop loin. Votre père sera

mécontent : vous avez disposé en faveur des français du fruit de son travail.

— « Non, il a été lui-même prisonnier en France, il y a vingt ans, et souvent il a été ainsi secouru. En tout cas, je ne lui en dirai rien. Je remplacerai cela de ma petite bourse particulière : elle est bien garnie; j'amasse, chaque jour, pour monter mon ménage quand j'épouserai Fritz.

— « Vous êtes un ange de bonté. »

Je la priai de s'informer à la poste si les communications étaient libres avec la Bavière ; si l'on pouvait écrire à Munich. « Sans aucune difficulté, lui répondit-on. »

Cela me confirma les bruits de défection qui couraient dans l'armée, à la reprise des hostilités. La Bavière elle-même allait nous abandonner, si ce n'était déjà chose faite. Le malheur produisait son effet ordinaire :

toute la confédération du Rhin allait tourner ses armes contre nous : la position de l'empereur à Dresde n'était plus tenable.

J'étais loin de me trouver mal chez Frieler, et je conçois qu'un garçon jardinier puisse être aussi heureux qu'un capitaine; je conçois encore, ce que j'ai entendu dire à l'armée, qu'un grand nombre de français, faits prisonniers en Russie, s'y soient fixés et laissent croire à leurs familles qu'ils sont morts, afin de former de nouveaux liens, de ne pas revenir en France en reprendre qui leur sont devenus pénibles, ou quelque chose de semblable. *Ubi benè ibi patria.*

J'écrivis à Hertel à Munich, où je voulais arriver, en dépit de la police prussienne et autrichienne.

Kettly m'offrait sa dot pour me mettre en route, si j'osais m'exposer à mille périls, en

raison du défaut de papiers ; mais je résolus d'attendre une lettre de mon digne compagnon d'études, parce que si j'avais été fusillé avant d'atteindre Munich, ma jeune amie aurait pu perdre son petit pécule, et son mariage avec cet excellent Fritz en aurait été retardé.

Je jardinais courageusement. Fritz se désespérait de me voir me condamner à un travail aussi rude et voulait m'arracher la bèche des mains; mais je suis entêté, et je signifiai à mes hôtes que j'entendais gagner ainsi mon pain jusqu'à ce que je reçusse des nouvelles de Munich ou que je trouvasse moyen d'y arriver.

Un soir, Fritz, à son retour de la visite qu'il faisait quotidiennement à sa mère, à la nuit tombante, se mit en grande conversation avec Kettly, et je l'entendis plusieurs

fois parler de Munich. J'exigeai qu'il m'instruisit de ce dont il était question.

« Eh bien ! me dit-il, je suis à même, moi, d'aller à Munich. Ma mère est intendante de la maison de M. de Ziegler, dont le fils est colonel dans notre armée et se trouve chargé d'une mission auprès du roi de Bavière ; il part après demain. Ayant perdu son domestique à la Katzbach, il a chargé ma mère de lui en trouver un autre. Ma mère, qui sait ma position et que je ne puis me montrer à Breslau, m'a engagé à entrer au service du colonel, et je consultais Kettly.

— « Et que dit-elle ?

— « Kettly n'est pas d'avis que je parte.

— « Elle a raison : ta place est ici avec elle... Mon bon Fritz, si tu voulais me laisser te remplacer auprès du colonel...

— « Je n'osais vous l'offrir, mon capitaine. Comment voudriez-vous descendre ?

— « Mon ami, rien en cela ne m'humilie, je t'assure... Kettly ira, demain au matin, dire à ta mère que tu as trouvé un de tes amis qui entrera au service du colonel. Tu peux répondre de moi : je te jure que je ne donnerai aucun sujet de plainte à M. de Ziegler ; je le servirais comme tu ferais toi-même.

« Tu me conduiras demain à ta mère, qui me présentera à ses maîtres, et tu m'auras rapproché de ma famille et de mes amis, ce que je n'oublierai jamais, non plus que ce que je vous dois déjà à tous les trois.

— « Vous le voulez ? dit Kettly. Rien n'est plus facile à arranger, et je m'en charge. »

Le lendemain, Kettly me conduisit à sa future belle-mère, qui, après quelques questions sur les détails du service, parut contente de mon intelligence et me dit que je pourrais me présenter, le soir, et entrer en fonctions pour faire les malles de *mon maître*.

M. de Ziegler, beau jeune homme, blond et à manières distinguées, me regarda quelques instans, avant de répondre au compliment de mon introductrice. Il semblait étonné de l'ensemble de ma physionomie.

« Il suffit, dit-il enfin, sans m'adresser un mot. Je m'en rapporte à vous, Marie; veillez à ce que tout soit prêt pour que je puisse partir au point du jour.

— « Le colonel est un peu fier, me dit Marie : ne vous en effrayez pas, il est habitué à vivre à la cour; il se familiarisera lorsqu'il

vous connaîtra mieux. Je vais vous donner d'autres habits : il aura peut-être été mécontent de vous voir vêtu en paysan. »

Je reculai à l'aspect de la livrée que Marie me présenta. Mon premier mouvement fut de répugnance et d'indignation.

« O mon pays, mon Hélène ! me dis-je, c'est pour vous. »

J'endosse la casaque.

Marie m'avait prévenu que le colonel rentrerait tard : c'était me dire de l'attendre. Je chargeai et préparai la chaise de poste; je parlai à peine aux domestiques de la maison. J'allai me coucher, sans m'inquiéter de M. de Ziegler et, j'avoue ma sottise, je me passai de souper plutôt que de manger à l'office avec mes acolites.

Au matin, j'entrai dans la chambre du co-

lonel et lui annonçai que sa voiture l'attendait.

Il me regarda de plus belle avec ma veste de livrée et parut frappé de mon accent. Je m'en aperçus et m'efforçai de me faire un peu plus tudesque, et moi et mon parler.

« Vous courrez en avant de ma chaise, me dit-il.

— « Oui, monsieur. Marie m'en a prévenu.

— « Vous savez monter à cheval?

— « Oui, monsieur le colonel. »

Son laconisme me convenait infiniment.

« Bon! me disais-je, je vais lui rendre d'ici Munich les services dont il a besoin. Je ne lui dois pas davantage. Une fois à destination, je le quitterai sous le premier prétexte. Cet homme là est par trop grand seigneur :

un valet, pour lui, n'est qu'une machine à ses ordres. Soit. Je vais lui obéir, jusqu'à ce que je ne puisse me passer de sa livrée. »

Il me donna les papiers nécessaires et de l'argent pour payer les relais.

Un quart d'heure après, je courais à franc étrier sur la route de Prague. Le temps était fort beau; les chevaux supportables; je me rapprochais de la France... Vogue la galère.

Prague était encombrée de troupes et de grands personnages. Le colonel, après quelques visites, me fit l'accompagner à son dîner avec une trentaine d'officiers de toutes nations.

Je n'avais jamais autant souffert. La catastrophe de Culm avait changé en chants de victoire leur désespoir du résultat de la marche des Autrichiens sur Dresde, où ils conve-

naient avoir été écrasés par l'empereur, les vingt-sept et vingt-huit août; ils parlaient aussi d'un échec, éprouvé par le maréchal duc de Reggio dans sa tentative sur Berlin; forts de leur nombre, ils se livraient à mille fanfaronnades désespérantes pour moi. Je ne pouvais de sang-froid les entendre se flatter d'enfermer l'empereur en Saxe et de l'y prendre comme un renard dans son terrier.

Un jeune capitaine Prussien, assis près de M. de Ziegler, était le plus tranchant. Je le pris en antipathie et, pour lui faire pièce, je m'avisai de lui verser de l'eau au lieu de vin de champagne; il s'en aperçut et se tourna vers moi; il surprit un sourire; furieux, il avança la main pour prendre son verre.

Je devinai son intention de me le jeter à la tête. Plus prompt que lui, je pris le verre.

Mon premier mouvement fut de mettre à

exécution à son égard la pensée que je lui avais supposée au mien.

J'eus assez d'empire sur moi pour n'en rien faire, et je sortis. La conversation était tellement animée que personne ne s'apperçut ni de ma mauvaise plaisanterie ni de la belle colère du capitaine.

Sans m'inquiéter des suites, j'allai me promener en ville et lire ce que je trouvai de journaux. Je rentrai assez tard.

Le colonel rentra lui-même et me demanda ce que j'étais devenu.

« Je me suis trouvé mal, lui dis-je : j'ai été obligé de sortir.

— « Qu'elle est donc cette impertinence ? Vous avez versé un verre d'eau au capitaine lorsqu'il demandait du vin.

— « J'aurai mal compris, parce que vous parliez des Français et de l'empereur.

— « C'est à dire, parce que nous parlions Français... que cela n'arrive plus... Nous partirons, au lever du soleil. Demandez des chevaux au maître de l'hôtel et tenez-vous prêt... Vous pouvez aller vous reposer. »

Au jour, la voiture attelée, le colonel me dit qu'il ne s'arrêterait qu'à Ratisbonne et je partis en avant.

M. de Ziegler me fixait au point de me donner de l'inquiétude. Je craignais qu'il ne conçut des soupçons et surtout qu'il m'en fit part. Je n'aurais pu le tromper. C'était avec un plaisir infini que j'approchais de la Bavière : Maximilien Joseph, le meilleur des hommes et surtout des rois, luttait encore contre ses généraux ; il était porté d'inclination pour Napoléon et un officier Français devait espé-

rer sa protection, même en échappant aux Prussiens. Aussi n'attendais-je pas mon maitre à chaque relais ; j'en partais aussitôt que j'apercevais sa voiture y arriver, tant j'avais hâte de me trouver en pays ami.

Je voyais les vieilles tours de Ratisbonne, à l'horizon, et je pressais d'autant plus mon malheureux cheval.

CHAPITRE XX.

« Tel est de l'amitié le prestige enchanteur :
« Elle adoucit la peine et double le bonheur. »

(M. SCRIBE, Bruis et Palaprat, comédie.)

—

Tout a été dit ou écrit sur les amitiés de collége. Les uns en ont plaisanté ; d'autres, au contraire, les ont justement présentées comme sacrées, durables, à toute épreuve.

Je suis de l'avis de ceux-ci : Je crois à la

constance des sermens des jeunes gens plus qu'à celle de tous autres. L'amitié est une douce habitude, à laquelle on tient d'autant plus qu'elle a été contractée de bonne heure.

Hertel se nommait Charles, comme moi, et nous étions du même âge, à quelques jours près. Sa famille, d'origine française, avait quitté le Languedoc, lors de la révocation de l'édit de Nantes, et s'était établie à Munich. Par un sentiment d'autant plus puissant sur la terre d'exil, les parens de Charles étaient dans l'usage de faire élever leurs enfans en France. Leur fortune était considérable.

Charles entra, comme moi, à Sorrèze à neuf ans et nous suivîmes constamment les mêmes classes, les mêmes cours.

Il était plus grave, plus sensé que moi ; il apprenait mieux, se souvenait mieux ; j'apprenais plus facilement et me souvenais plus à propos ; il

répondait mieux que moi lors des examens ; mais il lui fallait le temps d'y penser ; ses compositions étaient supérieures aux miennes ; mais il ne les terminait parfois qu'après l'heure fixée pour les remettre entre les mains du maître ; il méritait les prix et je les obtenais. Il n'était aussi prompt que moi que lorsqu'il s'agissait d'accourir à l'aide d'un ami qui l'appelait.

Le côté excellent d'Hertel était une absence complète d'envie, de petites jalousies. Chaque année, lorsque je montais en voiture avec ma mère pour aller en vacances à Poitiers, chargé de livres et de couronnes, il me disait :

— « Charles, si tu ne m'écris pas, je t'enleverai un ou deux prix, à la première distribution... non cependant, cela ferait de la

peine à ta mère, et moi, qui suis orphelin, mes insuccès n'affligent personne. »

A la fin de nos études, à notre séparation, il me dit en pleurant ;

« Je t'en prie, Charles, ne m'oublie pas ; tout au moins souviens toi de moi, dans tes jours malheureux ; appelle moi alors et j'accourrai. »

Je ne l'oubliai pas en effet, à chaque catastrophe que j'eus à subir : ma première lettre lui annonça la mort de ma mère ; la seconde, ma blessure à Eylau ; puis la perte d'Hélène à Orléans ; le mariage de madame de Marilly ; enfin, cette fois, notre désastre de Lowemberg. Cinq lettres en dix ans.

En mil huit cent sept, il vint me trouver à l'hôpital de Varsovie, et resta près de moi jusqu'à mon départ pour la France.

Ma lettre de Breslau le trouva chez un de

ses parens à Ratisbonne. Il en partit aussitôt pour venir me chercher en Silésie.

Hertel faisait le premier relai avec les chevaux de son parent, conduits pas le vieux domestique, qui l'avait élevé et venait le chercher, chaque année, à Sorrèze.

Je faisais peu attention aux voyageurs que je rencontrais.

Ce fut Hertel, qui me reconnut sans hésiter, après plus de six ans de séparation et malgré ma livrée.

« Charles ! Charles ! me dit-il, arrête toi donc. »

Et le digne garçon courait après moi et me descendait, a bien dire, de mon cheval pour me presser dans ses bras.

« Tu m'as épargné la fatigue de la route,

ajouta-t-il. Cette fois encore, ton esprit n'a pas été en défaut, à ce qu'il me paraît. Je ne m'attendais pas, capitaine, à te trouver dans cet équipage. Le grand homme te fait essayer de tous les métiers.

— « Celui de jardinier me convenait fort, je t'assure, en dernier lieu à Breslau, et je crois que je m'y serais tenu, n'avaient été mon oncle et ma chère Hélène... mais, mon ami, je suis *au service* du colonel de Ziegler ; je ne dois pas abandonner mon maître en chemin, ou du moins je dois me faire remplacer auprés de lui ; il me suit à un quart d'heure de distance tout au plus... Si ton bon Francis se trouvait la force de courir à franc étrier jusqu'à Munich...

— « Avec plaisir, M. Charles, dit le vieux serviteur. Ordonnez.

— « Prends ma livrée en échange de ton

habit. Je te remets la feuille de route du colonel et sa bourse pour payer les relais. Tu lui diras que tu es mon oncle ou mon père, comme tu voudras; que je suis exténué de fatigue, hors d'état de continuer en poste, et que je t'ai chargé de me suppléer... n'oublie pas que je me nomme Fritz, et ne quitte le colonel que lorsque tu auras trouvé un homme sûr, irréprochable à lui donner pour domestique. Je dois de la reconnaissance à M. de Ziegler, puisque, grâce à sa livrée, j'ai pu échapper aux fers des Prussiens; j'en dois davantage encore à ceux qui m'ont placé à son service, de sorte que je ne veux pas avoir l'ombre d'un tort à son égard.

— » Je me conformerai fidèlement à vos instructions, dit le vieux serviteur. »

Deux minutes après, il avait attaché son petit porte-manteau sur mon bidet, et il

partait revêtu de la livrée du colonel. Hertel et moi, nous rentrions à Ratisbonne, où Charles refaisait ma garde robe aux dépens de la sienne.

CHAPITRE XXI.

« D'aimer besoin puissant
« Embrâse la nature :
« La fleur sous la verdure
« Cède à ce doux penchant.
« L'onde au déclin du jour,
« Vers le ruisseau serpente ;
« Chaque être suit la pente
« Qui le mène à l'amour.

(Madame de Bourdic).

—

Je ne tardai pas à oublier, dans une excellente maison, au sein de l'opulence et de l'amitié, mes misères de quelques jours.

J'écrivis à mon oncle, à Hélène. Les com-

munications avec la France étaient encore parfaitement libres.

J'envoyai cent louis à Fritz. Je lui rendis compte de ma conduite avec M. de Ziegler et lui indiquai ce qu'il aurait à dire pour se justifier, au besoin.

Hertel m'emmena à Munich.

Francis avait placé près du colonel un de ses neveux, garçon fidèle et rangé.

M. de Ziegler avait tant d'autres soucis, et il ne s'occupa pas autrement de ses affaires domestiques.

Charles vivait célibataire, parfaitement indépendant et étranger aux passions. A vingt-six ans, son cœur était tout neuf. Il n'avait pas même eu, disait-il, velléité d'aimer.

Je n'y concevais rien, et nous avions à cet égard les discussions les plus plaisantes. Je

trouvais la manière d'être de mon ami tout à fait contre nature ; je me récriais incessamment. Il me lisait alors mes lettres relatives à Hélène, à madame de Marilly, et s'en appuyait pour prétendre que son indifférence était préférable à *mes passions*. « S'il n'avait pas de grands plaisirs, disait-il, il n'avait pas de grandes peines.

— « Aimer, c'est la vie, lui disais-je.

— « Aimer, c'est souffrir, répondait-il ; va, je t'attends à ta première catastrophe, et je ne te plaindrai plus, car c'est sciemment que tu t'exposes à d'affreux chagrins.

— « Du moins ai-je des plaisirs, moi, lorsqu'au contraire tu en es à savoir ce que c'est. Oh! que j'ai parfois été heureux! Récemment encore à Dresde! combien Hélène était bonne, aimable ! c'est du cœur, de l'esprit, de la vertu, oui de la vertu... Elle préférait mon

amour à l'or, aux diamans dont un prince offrait de la couvrir.

— « Du cœur, de l'esprit, de la vertu!... Je t'en félicite. Tu connais ma manière observatrice, mon sang-froid, mon impassibilité : Eh bien, je crains de n'avoir rien aperçu de semblable à ce que tu dis, dans les cercles les plus brillans de cette capitale ; en revanche, j'y ai rencontré bon nombre de marionnettes nerveuses et ennuyées, de véritables poupées sans âme, ne sachant parler que bals et chiffons.

— « Tu ne t'y connais pas, mon ami. Ces prétendues poupées ont un cœur : il ne s'agit que de le faire se montrer en le touchant. Les femmes ne peuvent prendre comme nous, l'initiative, la pudeur s'y oppose; tu les jugerais plus défavorablement encore si elles te mettaient elles-mêmes sur la voie de la grande question d'amour ; elles doivent s'y

tenir sur une réserve complète; mais, sous la gaze et les chiffons, il y a le plus souvent des trésors infinis de délicatesse et de dévoûement Fernande, Hélène sont des anges, bien supérieurs aux neuf dixièmes des hommes que je connais.

— « C'est le seul sujet que tu ayes approfondi, que tu possèdes mieux que moi. J'y regarderai de nouveau, et si je ne découvre une Hélène de ce côté-ci du Rhin, j'irai chercher la tienne à Paris et je lui demande sa main. Ta cantatrice m'aimera par la raison même qu'elle a du cœur et de l'esprit, et je n'aurai rien à redouter de ses souvenirs : je vaux bien mieux que toi... Mais non. Si fou que tu sois, c'est à Hélène que tu te fixeras, dans quelques années; tu deviendras sage, à ton tour, fut-ce à ton corps défendant; le temps agit, quoiqu'on en ait, et dès-lors je te con-

serverai ton Hélène : Je lui écrirai dans ce sens. »

Je voulus retourner à l'armée. Hertel cria à l'absurde. Mon oncle et Hélène étaient de son avis. M. Germond m'écrivait quotidiennement et exigeait que je ne rejoignisse mon général qu'en cas d'invasion de la France par les étrangers ; il espérait que l'empereur se résignerait à la paix si les alliés arrivaient sur le Rhin.

Hélène m'envoyait de longues lettres, humides de ses larmes; elle ne voulait pas même me revoir à Paris, dans la crainte que les malheurs de la patrie ne me rappellassent bientôt sous les drapeaux.

Fernande aussi m'écrivait, mais dans un un autre sens, et j'étais de son avis.

M. de Ziegler et ses acolites avaient décidé la défection de la Bavière. Le bon Maximi-

lien Joseph fut forcé de céder aux intrigues de Dewrède, ou, si l'on veut, à l'opinion publique, à l'esprit national Allemand.

Les Bavarois quittèrent les bords de l'Inn, pour aller se placer, avec les Autrichiens qu'ils avaient en tête, sur les derrières de notre armée.

Hertel eut soin de me tenir à la campagne pendant le passage de ces hordes; mais le mauvais temps nous avait ramenés à la ville, et le major d'un dernier bataillon se présenta chez mon ami avec un billet de logement.

Charles était sorti et je déjeûnais seul.

L'officier bavarois était très bien, très poli. Je l'invitai à se mettre à table avec moi. La conversation s'engagea et je ne ne pus me posséder.

« Deux fois depuis huit ans, lui dis-je, l'ar-

mée française a rendu à votre souverain sa capitale envahie par les Autrichiens; C'est à Napoléon que Maximilien Joseph doit son titre de roi et l'agrandissement de ses états, vous même, c'est nécessairement dans *nos* rangs que vous avez gagné vos grades et cette décoration qui vous honore et que vous devriez déposer, au moment où vous allez combattre celui à qui vous la devez...

— « Vous êtes officier Français? me dit le major en m'interrompant.

— « Oui, monsieur.

— « Je conçois la vivacité de vos discours et ne m'en offense nullement. Permettez-moi seulement deux mots de réponse : Comme homme et comme soldat, j'aime et j'admire votre empereur; comme Allemand, je dois m'efforcer de chasser les Français de mon pays, qu'ils *ruinent* depuis trop longtemps...

Je ne puis en dire davantage et je me retire. Personne, au surplus, ne saura rien de notre entretien, dès-lors qu'il pourrait vous être préjudiciable, dans ces circonstances, où la *malheureuse Allemagne* combat pour son indépendance. J'ai l'honneur de vous saluer. »

Le major se retira.

« Sais-tu, Charles, me dit Hertel, qui avait entendu la fin de notre débat, sais-tu que ce militaire a mille fois raison? Comment peux-tu prétendre imposer ton enthousiasme impérial à un peuple que tes compatriotes pillent et humilient incessamment. La gloire est sans doute une fort belle chose; mais nous la subissons, nous n'en jouissons pas, et nous touchons, j'espère, à une époque où les nations comprendront mieux leurs intérêts. Les conquérans sont des héros, des demi-dieux, dont le contact immédiat coûte

trop cher. Mieux vaut ne les voir que de loin, dans l'histoire... Mon ami, je ne veux pas te laisser ici; le son de la trompette guerrière t'exalte, te fait bondir le cœur plus que de raison..... J'ai affaire à Bâle : je t'y emmène. Tu verras que les alliés respecteront la frontière naturelle de la France ; ils ne passeront pas le Rhin..... mais chacun chez soi. »

Hertel me prouvait ainsi fort souvent que je n'avais pas le sens commun : aussi, je me laissai volontiers diriger par lui. Il me fit partir de Munich, quand il lui plut, et me condnisit en Suisse, par la route la plus longue, par Salzbourg, le Tirol, le Voralberg. Nous n'arrivâmes à Bâle qu'à la fin de décembre.

CHAPITRE XXII.

« Glory without end
« Scatter'd the clouds away and on that name attend
« The tears and praises of all time.

(Byron, Childe Harold, canto 4e).

—

Hélas ! la guerre arrivait en même temps que moi aux frontières de notre pauvre France, et je n'eus que le temps de faire faire un uniforme et de me pourvoir d'un cheval.

« Il serait inutile de chercher à te retenir : je ne le tenterai pas, me dit Hertel ; tu as tort et tu as raison. Il s'agit maintenant pour ton pays de repousser l'invasion, et il faut croire que la France va, cette fois, comprendre ses intérêts. Adieu, mon ami, pense à moi de nouveau, au jour du malheur. »

J'appris à Colmar que mon général était employé au sixième corps, du côté de Mayence. Je courus l'y rejoindre.

Je le trouvai se retirant vers Metz.

M. de Marilly m'accueillit comme un frère. Il avait appris par son oncle, à qui j'avais écrit de Munich, que j'avais échappé aux Prussiens et il en avait, me dit-il obligeamment ressenti une joie infinie.

« Vous avez pris ma place, mon cher Germond, ajouta-t-il, je ne saurais l'oublier; sans vous, je serais prisonnier en Russie. »

Le malheur de nos armes avait entièrement changé l'humeur de M. de Marilly, mais sans abattre son courage. Il s'exposait en vrai houzard, et se battait toujours au premier rang.

Hélas! tout était perdu; nos débris, échappés à Leipsick, à Hanau et surtout aux fièvres contagieuses qui régnaient à Mayence et environs, présentaient le plus triste spectacle. Un affreux découragement existait dans nos rangs.

Nous allions, disait-on, reprendre l'offensive; l'empereur arrivait à Châlons avec une nouvelle armée.

Tout notre espoir était en lui. Oh! si nous avions pu repousser les alliés au-delà du Rhin! Si une étincelle du patriotisme de 1793 avait pu renaître.

Ce qui restait des armées qui avaient vaincu l'Europe entière se réunissait sous les ordres immédiats du plus grand capitaine du monde. Jamais je ne désirai autant la victoire.

Le combat de Brienne fut une affreuse boucherie. Le triste honneur de coucher sur le champ de bataille nous coûta bien six mille hommes.

Nous fûmes vaincus à la Rothière, première bataille rangée, livrée sur le sol français. En pouvait-il être autrement ? Les alliés étaient quatre contre un.

Nous formions la gauche de l'armée. Nous avions en face les Bavarois de Dewrede, qui n'étaient pas nos moins dangereux ennemis.

Le 2 février, il nous poursuivirent dans notre retraite sur Arcis. Nous leur passâmes sur le corps à Rony. C'est un des beaux faits d'armes de la campagne. Notre maré-

chal y combattit avec une vigueur, une résolution dignes des circonstances et d'un lieutenant de Napoléon.

D'Arcis et de Méry, il fallut encore nous retirer sur Nogent, pendant que l'empereur évacuait Troyes.

Le pays était affreusement ravagé. Nos malheureux paysans montraient toutefois un patriotisme au-dessus de tout éloge; ils nous accueillaient en libérateurs, et nous prodiguaient leurs dernières ressources. Ils faisaient beaucoup de prisonniers.

Ce fut grâce à leur secours que notre corps d'armée de six à sept mille hommes put résister, à la Rothière, aux vingt-cinq mille Bavarois de Dewrede. Les habitans avaient fortifié eux-mêmes Lachaise et Morvilliers que nous occupions, et le soir quand nous nous retirâmes, à la lueur de l'incendie de la

Rothière et des villages voisins, ces bons français oubliaient leurs pertes personnelles, et nous aidaient à sauver notre artillerie et à la sortir des chemins impraticables que nous avions à parcourir. Les curés, les maires des communes accouraient nous donner des renseignemens sur la position de l'ennemi et les moyens de l'éviter ou de le surprendre. Le curé de Maizière eut un cheval tué sous lui, près de l'empereur.

Napoléon nous fit attaquer la grande armée de Silésie, dont les divisions étaient éparses aux environs de Champ-Aubert.

Nous battîmes le général russe Alsusiew et le fîmes prisonnier avec les deux tiers de sa troupe.

Cela nous rendit quelque confiance : nos jeunes conscrits étaient justement fiers de leur première victoire.

Le 14 février, nous étions sous le commandement immédiat de l'empereur : nous fîmes des prodiges à Vauchamps.

Les beaux jours d'Iéna et de Wurschen semblaient revenus, et notre maréchal couronna dignement la journée en rentrant à Etoges, où nous fîmes sept cent russes prisonniers.

L'ennemi était en pleine retraite sur Châlons.

A la chûte du jour, je gagnais avec mon général, à la tête de quelques chasseurs, la maison d'un meunier, où nous avions couché deux jours auparavant. Nous étions d'une gaieté folle, tant nous nous faisions fête de l'espoir d'un bon souper.

Nous nous trouvâmes barrer le chemin à quelques cosaques, égarés sans doute, et de ceux qui flanquaient l'armée de Blucher. Il y

avait des gens de toutes nations et jusqu'à des français, dit-on, parmi ces bandits.

Les lâches tournaient bride et voulaientt nous éviter ; l'officier qui les commandai marchait aussi en tête et se trouvait à trente pas. Avant de fuir lui-même, il tirapresque au hasard un coup de pistolet, qui m'atteignit au flanc droit.

Je tombai dangereusement blessé.

Nos chasseurs m'emportèrent à l'ambulance.

Notre armée marchant en avant, mon général me confia à un vieux chirurgien-major, qui s'engagea à me faire transporter à Paris, dès qne mon état le permettrait.

—

CHAPITRE XXIII.

« On ouvre un testament, ces premiers mots sont lus :
« *Je veux*... on dit encor : je veux... quand on n'est plus. »

(COLIN D'HARLEVILLE, Le Vieux Célibataire, comédie).

—

Je fis écrire à Hélène aussitôt que je recouvrai l'usage de mes sens, et je la chargeai d'écrire elle-même à mon oncle. Malheureusement ma première lettre ne parvint pas, et je remis à donner directement de mes nouvelles à

M. Germond. Je craignais de l'entretenir, malgré moi, de mes souffrances, qui réellement furent atroces pendant quinze jours.

Ce ne fut que le 18 mars que je pus être transporté à Paris.

J'y reçus les plus tendres soins d'Hélène, et de nombreuses visites de Fernande. Cette fois, la grande dame ne dédaigna pas de passer de longues heures au chevet de son ancien amant, fort peu dangereux pour elle à la vérité.

Bientôt la nouvelle de la mort de mon oncle absorba en moi tout autre sentiment.

J'avais couru mille dangers ; j'étais blessé, mais bientôt en convalescence ; mon oncle, lui, était resté à son foyer, jouissant de tous les avantages de la fortune, et il avait succombé, moins à l'ennui et aux infirmités de

la vieillesse, qu'aux anxiétés incessantes causées par son amitié pour moi.

Madame Delmar m'envoya copie du testament qui m'instituait légataire universel, et me rendit compte des mesures conservatoires qu'elle avait prises dans mon intérêt.

Voici le testament de mon oncle. Le style est l'homme, dit Buffon.

« Je veux que Charles Germond, mon « neveu, soit mon légataire universel et je « l'institue tel.

« Je lui laisse *tous mes biens*, parce qu'il « porte mon nom et que je l'aime.

« Je l'aime, parce qu'il me plait par son « naturel, son laisser-aller, son caractère « inoffensif et bienveillant, son patriotisme, « sa gaieté parfois si folle, son indépendance « et voire même son désintéressement.

« Confiant en tous ces sentimens, je m'en « rapporte absolument à lui, pour le sort et « la tutelle de la jeune Laure, âgée mainte- « nant de 15 ans, que je fais élever à la pen- « sion des dames anglaises, à Paris. On pré- « tend que cette petite est ma fille ; mais je « n'en suis pas sûr, et je me suis bien gardé, « en conséquence, de la reconnaître, par « conséquent encore, je ne lui dois rien, et « je l'ai éloignée de moi, afin d'être en garde « contre la faiblesse naturelle à mon âge.

« Si mon neveu, plus facile, plus confiant « au beau sexe, s'avise de penser que cette « enfant m'appartient, il pourra lui assurer « du pain, s'il ne lui prend même fantaisie « de l'épouser par souvenir de moi.

« Si, comme je crains de l'apprendre d'un

« instant à l'autre, mon pauvre Charles s'est
« fait tuer, en combattant pour la France, je
« lègue toute ma fortune au petit Fernand,
« que madame Delmar élève d'une manière si
« particulière à Poitiers. Il faudra beaucoup
« d'argent à cet enfant quand il aura 18 ans.
« Je lui donne tout le mien.

« Toutefois mes entrailles ne laissant pas
« d'avoir des inquiétudes ou velléités pater-
« nelles, en dépit que j'en aye, je distrais du
« legs possible de toute ma fortune au jeune
« Fernand une somme de cent mille francs
« en faveur de Laure.

« Cette enfant est essentiellement frêle et
« nerveuse, et elle aura assez des soins néces-
« saires à sa santé et de rêver *amour*,
« *mariage* et *bonheur*, mots de convention,
« vrais chats sauvages qu'on pourchasse
« toute la vie, sans pouvoir les réunir. Le

« soin d'une grande fortune la distrairait « de ses rêves couleur de roses, et j'en au- « rais regret, s'il m'est permis, ce que je ne « crois pas, de regarder aux affaires de qui « me survivra.

« Les femmes ne s'entendent qu'à faire « l'amour : ce sont de forts jolies poupées, « des colifichets charmans de gaze et de « dentelle. Je les ai parfois aimées comme « un sot; elles n'ont jamais pu me souffrir « et, sous ce rapport, elles m'ont été supé- « rieures. Je n'ai goûté de vrai plaisir dans « toute ma vie qu'à aimer mon neveu, à le « lire, à entendre parler de lui.

« En résumé : je garde rancune aux fem- « mes, je bénis Charles ou sa mémoire, et « je maudis Napoléon, s'il a fait tuer le fils « de mon frère, ma seule joie, mon seul bon- « heur.

« Un mois s'est écoulé depuis que je n'ai « reçu de nouvelles de Charles, et l'armée « française soutient une lutte, par trop iné- « gale et incessante. Je vois bien que mon « neveu n'existe plus. Je ne saurais plus vi- « vre moi-même, et je vais voir si l'on re- « trouve ses amis de l'autre côté de la vie : « je m'ennuie de celui-ci.

« A ma terre de Luciennes, le 15 mars « 1814. »

EM. GERMOND.

Il paraît que ce testament écrit, mon oncle mit en ordre parfait le surplus de ses affaires; envoya chercher ma tante; lui confia, pour m'épargner, dit-il, des droits de mutation considérables, un portefeuille contenant toute sa fortune mobiliaire; soupa avec madame Delmar, en lui parlant uniquement de

moi, puis alla se coucher et s'endormit, à force opium, pour ne plus s'éveiller.

Je fus beaucoup plus sensible à la perte de mon oncle, qu'au don de sa fortune ; les expressions si bizarres, mais si énergiques de son amitié pour moi, m'arrachèrent des larmes, et je pressai mon chirurgien de me permettre de sortir pour aller voir ma cousine.

Insouciant ou désintéressé, comme l'avait écrit M. Germond, dans son testament, je voulais rendre à la jeune Laure ce qui, selon moi, lui appartenait uniquement, abstraction faite de tout titre, de tout acte, son patrimoine, et je lui avais fait écrire pour lui annoncer ma visite.

Ma résolution tenait elle à mon intention de rejoindre l'armée devant Paris, et par conséquent au danger de succomber enfin

avec tant d'autres? Je n'en sais rien; mais, le 29 mars, j'allai aux dames anglaises.

Je portais à ma cousine une renonciation complète, en sa faveur, au testament de M. Germond.

—

CHAPITRE XXIV.

« Comme une frêle plante, un souffle m'a brisée
« Vous, mes sœurs, vous avez cette teinte rosée
« De jeunesse et de vie ; Oh ! votre sort est beau
« Moi, j'ai les yeux éteints ; je suis pâle, abattue.
« On dirait, a me voir, une pâle statue
« Pour orner un tombeau. »

(Anaïs Segalas).

« Je suis le cousin de mademoiselle Laure, dis-je à la portière ou tourrière : il faut absolument que je la voie ; annoncez lui Charles Germond.

— « Hélas ! la chère enfant est bien ma-

lade, me répondit-on; mais j'ai ordre de vous laisser entrer. Suivez-moi, monsieur. »

Chacun sait à quel point cette maison était bien tenue. J'arrivai à une chambre très aérée, où tout était dans un ordre parfait et d'une propreté admirable. Une jeune fille sommeillait sur son lit tout blanc. Je pus la fixer avant qu'elle s'éveillat. Elle avait tous les traits de mon oncle; mais le teint de la malheureuse Laure était fiévreux, pourpre, et sa maigreur effrayante.

Elle se tourna vers moi et mon uniforme la fit me deviner. Elle me tendit la main avec un sourire angelique.

« Ma cousine, lui dis-je, vous le voyez, je suis blessé, et je viens à vous, à ma première sortie. J'ai grand regret d'avoir ignoré aussi longtemps votre existence. Je remplis un de-

voir sacré en vous rendant la fortune dont *votre père* vous a privée par une bizarrerie, une erreur, dont je ne saurais profiter. Voilà un acte de renonciation, que je crois régulier et suffisant. »

Elle me regardait avec une attention singulière.

« *Mon père* ! me dit-elle, en souriant les yeux remplis de larmes, *pas sûr... M. Germond ne me devait rien...* mais, Charles, combien je vous sais gré de votre procédé ! *M. Germond* ne se trompait pas toujours puisqu'il vous aimait ! tous les hommes ne lui ressemblent donc pas ! Vous avez un cœur, vous !... Le notaire a crû devoir m'envoyer cet étrange testament. Je vous jure qu'il n'a excité en moi d'autre sentiment que le désir de vous connaître.

« Vraiment M. Germond était un profond observateur : Oui, je suis *frêle*, *nerveuse*... et quelque chose encore... Mais conservez cette fortune, Charles, et si votre cœur a besoin d'un titre de plus pour la posséder, recevez-la de ma main mourante... Vous m'avez nommée votre cousine : Eh bien, *mon cousin*, soyez mon héritier, si vous ne voulez être celui de mon père. Vous me donnerez un tombeau, si je n'ai besoin de pain, et je jure de n'avoir jamais d'autre mari que vous. Vous voyez que j'ai bien lu le testament,

— « Mon aimable cousine, éloignez tout fâcheux souvenir, toute triste pensée. La belle saison va vous rendre la santé. Voyez déjà ce soleil pur et riant. Dans quelques jours, nous pouvons avoir la paix et, si vous le permettez, je vous conduirai sous un

climat plus doux, en Italie. Vous pouvez vous confier à mon amitié.

— « Ce serait avec délices ; mais il est trop tard. J'étais *frêle*, encore une fois, et je rêvais en effet, ainsi que M. Germond l'a consigné dans son testament. L'isolement me tuait : Je ne pense pas qu'il existe un plus grand malheur dans la vie. N'avoir personne qui nous aime est une position contre nature et qui ne permet pas de vivre. Je souffrais donc. Ma poitrine était brûlante, mon cœur s'indignait... J'aurais vécu, langui six mois ainsi... *Le testament* est venu abréger mon supplice. Soyez en béni, mon père... possible.

— « Ma chère enfant, lui dit la dame qui la veillait, vous vous tuez par ces émotions, et le docteur ne me pardonnera pas de vous avoir laissé causer aussi longtemps.

— « Vous avez raison, dit Laure : il faut respecter jusqu'à la fin les ordonnances du docteur ; puis il est mal de se plaindre de sa destinée... allez-vous en, Charles ; mais revenez.

— « Je retourne demain à l'armée.

— « Ah ! vous auriez dû attendre. Je ne vous reverrai donc plus !

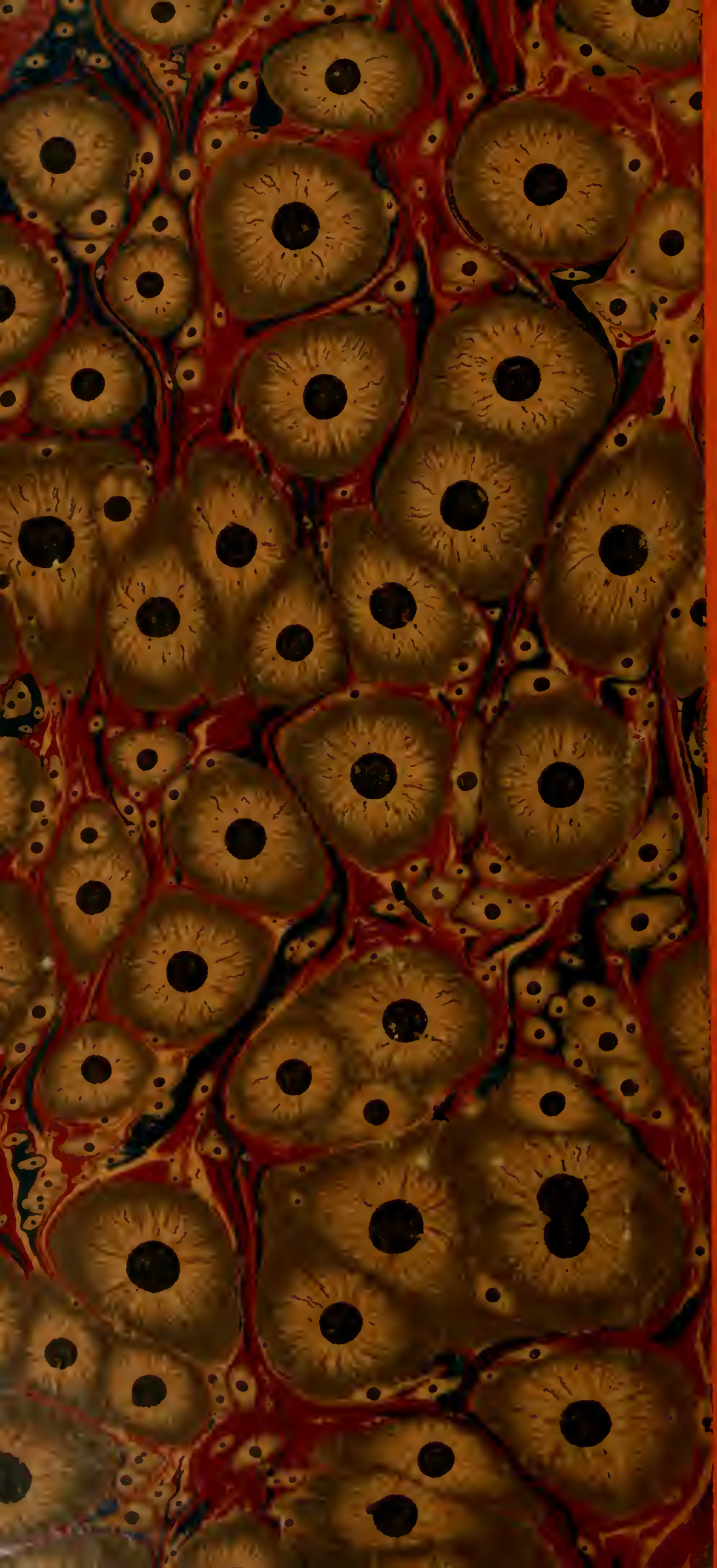
— « Pardon. A mon retour.

— « Hélas ! ai-je encore un lendemain !... Tenez : je veux vous laisser un souvenir ; je vous donne ce portrait de mon père. C'est le seul qu'il ait jamais fait faire, et je le lui ai *volé*. Je m'en accuse. Adieu, Charles. »

Je couvris sa main de mes larmes et je sortis.

« Ah ! me dis-je, mon oncle s'est trompé Son scepticisme a tué cette jeune fleur, dont

le contact, la douce présence auraient embelli sa vie ; celle de quelques hommes n'est qu'une longue méprise : il faut aimer... quand même. »

FIN DU TOME PREMIER.

PARIS, — Imp. d'A-Saintin, rue Saint-Jacques, 38.